N° 432 — Tome CXV 16 Juin 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



J.-W. BIENSTOCK, R. DE BURY, JULES CHOPIN,
LOUIS DUMUR, JEAN DE GOURMONT, MARC HENRY, P.-G. LA CHESNAIS,
EMILE LALOY, PHILÉAS LEBESGUE, RENÉ MARTINEAU, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, MAURICE POTTECHER,
VERTEUIL, DOCTEUR PAUL VOIVENEL, FERNAND WAELPUT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net*. | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

Nº 432. — 16 JUIN 1916

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA

PRÉMÉDITATION AUSTRO-HONGROISE

—

Nous avons précédemment (1) montré quelles impérieuses raisons poussaient à la guerre le gouvernement austro-hongrois. Nous voulons maintenant exposer une nouvelle preuve de la préméditation de son geste brutal. Il nous semble que l'on n'a pas, de notre côté, prêté une attention suffisante aux mesures diverses prises sur les bords du Danube, ni même à des faits d'ordre intérieur en apparence, mais que les circonstances actuelles éclairent d'un jour tout autre.

Pour tous ceux qui, comme nous, ont vécu sous l'emprise des serres de l'aigle double, c'est un sujet d'étonnement de constater que nos agents diplomatiques n'avaient pas su voir de quelle façon les complices de François-Ferdinand organisaient l'agression qu'ils méditaient. Il suffisait pourtant de noter les faits, d'enregistrer les paroles et de les rapprocher. La lumière alors se faisait, pleine et entière, sur le but poursuivi. Il est vrai que nos diplomates, malgré toutes leurs qualités, connaissaient aussi mal l'Autriche-Hongrie que nous la connaissons tous, en général. La lutte des nationalités, dont le rôle fut si important, semble les avoir laissés à peu près indifférents. Cependant, s'ils avaient voulu, quels renseignements elle leur aurait suggérés, quelle arme elle aurait pu

(1) *Mercure de France*, n° 426, 16 mars 1916, article paru sous le titre de l'*Autriche-Hongrie « brillant second »*. Puisque nous rappelons cet article, qu'il nous soit permis de faire une petite rectification. Page 206, 1re ligne, une erreur involontaire nous fait dire : En *mai* 1914, au lieu de : en *juin* 1914.

nous fournir dans cette guerre atroce que sournoisement et méticuleusement l'Autriche-Hongrie préparait.

Nulle part cette préparation n'était aussi difficile et ne demandait autant de soin qu'en Autriche-Hongrie. La guerre qu'il s'agissait d'entreprendre était, nous l'avons dit, une véritable croisade germano-magyare contre les Slaves. Comment forcer cette majorité de Serbo-Croates, de Tchèques, de Polonais, de Ruthènes, de Slovaques, qui sont les peu dociles sujets de François-Joseph, non seulement à ne pas mettre obstacle à la lutte, mais encore à y prendre part sous les drapeaux austro-hongrois? Comment duper l'Europe de façon à lui faire croire que la double monarchie, loin de songer à une agression, était malgré elle réduite à se défendre contre les empiètements de ses ennemis extérieurs? Le problème était ardu.

Il ne suffisait pas, pour le résoudre, de posséder, comme l'Allemagne, une armée nombreuse et bien organisée. Cette puissance militaire eût été vite annihilée si l'on n'avait pas eu soin au préalable de subjuguer l'opinion publique et de contenir les oppositions certaines. D'autre part le corps des hommes de troupe et le cadre des officiers subalternes, qui comprenaient beaucoup de ces Slaves au loyalisme douteux, risquaient de se voir bientôt dégarnis si l'on n'eût trouvé un moyen pratique de les regarnir. Le gouvernement austro-hongrois ne se laissa pas rebuter par la difficulté et, dès 1907, se mit à la besogne. Il prit à l'intérieur des mesures qui, sans donner l'éveil, sans jeter la suspicion sur ses visées, devaient lui permettre de mener à bien diplomatiquement, politiquement et militairement le guet-apens qu'il préméditait. Il va de soi que pour jouer cette comédie aux yeux de l'Europe, le grand régisseur, François-Ferdinand, et ses collaborateurs, le ministre des affaires étrangères, restèrent dans la coulisse — du moins tant qu'on ne les força pas à se montrer. Ils recoururent tout d'abord aux bons offices des tribunaux.

I

« Les procès politiques, dit le Dr H. Hinkovitch, député à la Diète croate et délégué au Parlement de Budapest (1), et la

(1) *Procès politiques contre les Yougoslaves*, dans le *Régime politique d'Autriche-Hongrie en Bosnie-Herzégovine*. Imprimerie Nouvelle, Annemasse, 1916.

manière dont ils sont instruits sont une spécialité austro-magyare. Lorsqu'on croit avoir des raisons d'Etat de supprimer des politiciens gênants, vite on soudoie des agents provocateurs, on achète de faux témoins, on forge des documents accusateurs, on désigne des juges domestiqués — et le résultat ne peut manquer.

« Depuis qu'il y a une Autriche, elle a commis des crimes contre ses peuples et elle a la hantise, venant de sa mauvaise conscience, de se voir menacée par des conspirateurs parmi ses opprimés. De là, des procès de haute trahison, dont abonde l'histoire autrichienne ».

Pour ne pas remonter plus loin dans cette histoire sinistre, nous voyons, dès le commencement du XIXe siècle, des Slovènes poursuivis sous prétexte qu'ils sont payés par la Russie pour fomenter un complot contre l'Etat. En 1840, Ljudevit Gaï, qui voulait unir les Sud-Slaves sous le nom d'Illyriens, est emprisonné comme coupable de haute trahison. « En 1870, ce sont de nouveau les rapports avec la Russie et la Serbie qui sont invoqués (1) contre les Yougoslaves en général et le professeur Jagitch en particulier. En 1871, c'est une insurrection à Rakovica, qui suscite une affaire semblable. En 1872, des Tchèques, leur chef Rieger en tête, vont être jugés sur la foi de pièces écrites prouvant qu'ils ont organisé des associations « panslavistes » contraires à la sécurité de l'Empire, lorsque — coup de théâtre — l'agent salarié qui avait fabriqué les documents, poussé par sa conscience, avoue sa supercherie.

Dans sa marche vers la guerre cherchée, le gouvernement austro-hongrois resta donc fidèle à ses traditions et sa première étape, le procès de Zagreb (Agram), rappelle, en plus odieux, l'affaire ratée de 1872. C'était en 1908. L'Autriche venait, premier acte d'hostilité contre la Serbie et la Russie, de décider l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Cette conquête facile faisait d'ailleurs prévoir un danger : sur les 1.898.044 habitants qu'elle apporterait, elle ajouterait 1.822.564 Serbo-Croates aux 4.975.907 Yougoslaves que comptait déjà la monarchie. Il n'y avait guère à craindre que la petite Serbie réclamât ces 6.798.471 individus de sa race, de sa nationalité. Il y avait à craindre, par contre, que toute cette population, pour peu qu'elle s'unifiât, — ce qu'elle était en train de faire,

(1) L'*Unité Yougoslave*, Plon-Nourrit et Cie, Paris 1915.

— ne songeât à faire retour à la vieille mère patrie, la Serbie. Il importait d'empêcher cela à tout prix. Le meilleur moyen était d'abord d'appliquer à l'intérieur le principe de Machiavel, « divide et impera », et puis, si possible, d'écraser la Serbie. Le procès de Zagreb devait offrir ce double moyen.

Vers la fin de juillet 1908 donc, un certain Georges Nastitch avait publié à Budapest une brochure intitulée *Finale*. Il y prétendait que, à l'instigation du club *Slovenski Jug*, sous l'égide du roi de Serbie et de son fils, le prince Georges, qui fournissaient les fonds, un certain nombre de Yougoslaves se livraient à une propagande anti-autrichienne dans le but d'unir les Serbo-Croates à la Serbie.

« Nastitch, dit le prof. Masaryk, député, dans son interpellation des 14 et 15 mai 1909 au *Reichsrat* de Vienne (1), se donnait comme étudiant en philosophie. En décembre 1906, avoue-t-il, il se rendit à Belgrade avec des intentions révolutionnaires. Avec l'assistance de plusieurs personnes, il put publier à Belgrade une brochure intitulée *les Jésuites en Bosnie*... Grâce à ce pamphlet, il réussit à se faire un certain renom dans la société de Belgrade. Il entra dans le *Slovenski Jug*, où il pouvait, prétend-il, exposer ses idées révolutionnaires, car il trouva là beaucoup de gens aux opinions aussi révolutionnaires que les siennes. Il appelle le *Slovenski Jug* une agence de la cour, surtout du roi Pierre, du prince héritier Georges,... et de beaucoup d'autres. Il assure que plusieurs conférences y furent tenues. Lui-même se rendit à Kragoujevats, à l'arsenal royal, y chercher des bombes pour ce club révolutionnaire. Il reçut en effet, paraît-il, les bombes qui devaient être employées contre le Monténégro. Seulement, il n'admettait pas que des bombes fussent utilisées contre le Monténégro, aussi écrivit-il son *Finale* et dévoila-t-il toute l'affaire pour sauver le prince Nicolas de l'attentat qui le menaçait... » En réalité, Nastitch, né à Sarajevo d'un père mouchard au service de la police austro-hongroise, n'était lui-même qu'un agent provocateur à la solde de Vienne et de Budapest ou, ce qui revient au même, du baron Rauch, alors ban de Croatie. Son récent passé, qui le montre poursuivi à

(1) T. G. Masaryk : *Tak zvany velezrádny proces v Zahrebe*. V Praze 1909 Knihovnicka « Casu » n° 51.

Vienne pour vol ou à Sarajevo pour cris séditieux, ne le recommandait guère pour d'autres fonctions. « Cet individu, écrivait dans la *Neue Freie Presse*, de Vienne, le prof. Friedjung, qui d'ailleurs travaillait à la même besogne antiserbe, et dont nous parlerons plus loin, cet individu, auquel on ne pourrait toucher qu'avec des pincettes, fut certainement, pour trahir ses camarades, payé par le prince de Monténégro ; et s'il prétend ne pas avoir été soudoyé par le baron Rauch, le croie qui voudra. »

Le moins, en tout cas, qu'on puisse affirmer de Nastitch est ce qu'en pensait M. Masaryk. « Il ne dit pas la vérité, il dénature les faits ; je peux même avancer, et j'en ai les preuves, qu'il ment... Il dit, par exemple, et il essaie de le prouver dans son *Finale*, que tout le mouvement qui visait le prince du Monténégro, et particulièrement l'attentat terroriste (1907), avait été organisé par le roi de Serbie et la dynastie serbe. Comme un de ses amis lui laissait à ce sujet toute responsabilité, il lui écrivit, le 15 juillet 1908, une lettre dans laquelle il affirmait n'avoir jamais avancé de telles choses au sujet du roi. Et cependant on peut lire cela, noir sur blanc, dans le *Finale*. En un mot, c'est un individu absolument indigne de foi, un menteur. »

C'est pourtant sur la foi de cet homme indigne de foi, sur son témoignage intéressé, que l'on arrêta 53 Serbo-Croates et qu'on les fit comparaître devant le tribunal de Zagreb sous l'inculpation de crime de haute trahison. La cour, triée sur le volet et digne du principal témoin, donnait toutes garanties que l'on pouvait compter sur elle pour un résultat propice aux projets gouvernementaux. « Le président, affirme M. Masaryk (1), s'était vu, pour un délit commis en état d'ivresse, infliger une enquête disciplinaire... On a publiquement accusé des pires méfaits l'un des juges assesseurs ; le juge d'instruction a été puni à Varazdin (Varaszd), où il avait été juge, pour falsification de procès-verbaux... »

Devant ce singulier tribunal qui, comme on pouvait s'y attendre, se montra d'une révoltante partialité, les débats traînèrent sept mois. Ils se terminèrent par la condamnation de 31 accusés. L'affaire fut portée devant la cour de cassation (table des septemvirs) qui cassa le jugement « à cause, dit-

(1) Interpellation, *op. cité.*

elle, des doutes considérables sur la véracité des faits pris comme base de l'arrêt. »

Entre temps, le coup semblant ne pas avoir réussi comme l'espérait le gouvernement, une affaire connexe surgit. Un de ces historiens dont la Kultur s'enorgueillit, le Prof. Dr Friedjung, de l'Université de Vienne, lança dans la *Neue Freie Presse* du 25 mars 1909, une nouvelle accusation contre les Serbo-Croates et leurs chefs politiques, prétendant posséder des preuves éclatantes de leur culpabilité. Il fut soutenu dans sa campagne notamment par la *Reichspost*, organe de l'archiduc François-Ferdinand, et par la *Danzer's Armeezeitung*, inspirée par l'Etat-Major général. Les hommes politiques ainsi pris à partie traduisirent leurs accusateurs devant les tribunaux de Vienne.

Là, le prof. Friedjung fit état de ses fameux documents parmi lesquels figuraient les procès-verbaux de compromettantes réunions secrètes des clubs serbes *Narodni Obrana* (Défense Nationale) et *Slovenski Jug*, les discours prononcés en la circonstance par le président de cette dernière association, le Dr Bozo Markovitch, professeur de droit à l'Université de Belgrade, signataire des procès-verbaux. Ces différentes pièces démontraient l'existence du complot organisé à Belgrade et devaient confondre et les hommes politiques serbo-croates d'Autriche-Hongrie, et le gouvernement serbe de Belgrade. Le prof. Friedjung prétendait « tenir ces documents d'une source confidentielle, mais tellement haut placée que toute contestation serait inadmissible. Tout le monde savait que cette allusion, répétée à chaque instant avec ostentation, visait le Ministère des Affaires étrangères et l'archiduc François-Ferdinand lui-même (1). »

La contestation était cependant à tel point admissible que M. Markovitch, appelé à témoigner, vint prouver au tribunal que, aux jours et heures portés sur les soi-disant procès-verbaux signés de sa main, il se trouvait à Berlin, à un congrès où les autorités allemandes et des savants allemands reconnurent eux-mêmes l'avoir vu. Le prof. Friedjung et le rédacteur de la *Reichspost* en furent réduits à proclamer publiquement leur erreur (?), moyennant quoi le procès fut arrêté.

(1) Dr H. Hinkovitch, *op. cité*.

Tout pourtant n'était pas fini. M. Masaryk démontra encore devant les Délégations (1910 et 1911) que les documents dont s'était servi le prof. Friedjung avaient été fabriqués de toutes pièces à la légation austro-hongroise de Belgrade par un certain Vasitch, sur l'ordre du ministre austro-hongrois Forgách et de son drogman Swientochowski. Les faussaires, du reste, avouèrent leur fait : le gouvernement dans une note de la *Neue Freie Presse* du 24 décembre 1910 ; Swientochowski dans une lettre au député serbo-croate Supilo ; et Vasitch devant le tribunal de Belgrade où il avait comparu pour faux, usage de faux et chantage (1911). Ce Vasitch fut condamné à 5 ans de détention. Ce fut, du reste, le seul résultat juridique de tous ces procès, car celui de Zagreb lui-même, bien que cassé, ne fut jamais revisé. L'empereur François-Joseph se contenta d'en abolir la procédure.

Par contre les principaux juges furent, comme il convient, récompensés par un avancement. Le comte Forgách, ministre austro-hongrois à Belgrade, fut, de son côté, promu ministre plénipotentiaire à Dresde, puis appelé comme premier chef de section à Vienne, où il devait collaborer à l'ultimatum de 1914. C'est qu'en effet ces gens peu scrupuleux avaient rendu à l'Etat un signalé service en organisant toutes ces louches affaires dont les tendances apparaissent nettement.

Les premiers mots de l'acte d'accusation de Zagreb montrent clairement le but initial poursuivi. « Les Serbes, y est-il dit, sont les plus grands ennemis des Croates. » Il s'agissait donc de réveiller parmi les Yougoslaves la vieille haine suscitée jadis par la politique des Habsbourgs. Il fallait faire croire aux populations de la Slavonie, de la Croatie, de la Dalmatie, qu'elles appartenaient à deux nations différentes : les Serbes et les Croates, et que ces deux nationalités, malgré leurs efforts, ne pourraient s'entendre puisque l'une était tout naturellement l'ennemie de l'autre.

La seconde tendance qui se manifestait dans toutes ces affaires connexes était tout aussi évidente. Le procès de Zagreb, comme celui de Vienne, visait surtout le gouvernement serbe. On le montrait comme un noir conspirateur attaché à soulever contre la débonnaire Autriche-Hongrie de paisibles populations yougoslaves qui ne demandaient qu'à vivre heureuses sous le sceptre bienveillant des paternels Habsbourgs.

On chargeait la Serbie des plus sombres projets, des plus ténébreux forfaits, en vue de montrer aux Austro-Hongrois d'abord, et à toute l'Europe ensuite, que le châtiment qu'on lui réservait était des mieux mérités. Pour opérer ce châtiment plus facilement, on cherchait même, l'accusation portée dans le *Finale* de Nastitch à propos de bombes données par l'arsenal de Kragoujevats contre le prince Nicolas en est la preuve, à détacher le vaillant Monténégro de son alliée la Serbie. On fût ainsi plus facilement venu à bout de l'un et de l'autre, ce qui était la fin des fins et ce dont on ne se cachait pas. « Le conflit avec la Serbie et le Monténégro, écrivait par exemple la *Danzer's Armeezeitung* (1), est inévitable ; plus tard il éclatera, plus cher il nous coûtera. Il est nécessaire que la Serbie et le Monténégro disparaissent ; *non seulement nous ne pouvons éviter le conflit avec ces deux pays, mais nous devons l'appeler et le provoquer.* »

Malgré tous les efforts, la guerre que l'on souhaitait tant sur les bords du Danube n'éclata pourtant pas. Il apparut même clairement que les armées de François-Joseph trouveraient devant elles une Russie relevée de la crise russo-japonaise. Il devint donc nécessaire de faire contre la grande puissance de l'est ce que l'on avait fait contre le petit Etat du sud. Le moyen classique fut mis en œuvre : des arrestations eurent lieu tant en Cisleithanie qu'en Transleithanie, et de nouveaux procès de haute trahison furent ouverts.

Nous nous sommes étendu sur l'affaire des Yougoslaves pour montrer la façon d'agir de la justice austro-hongroise. Nous nous contenterons donc, pour les poursuites anti-russes, d'exposer sommairement les faits. Vers la fin de 1913 deux complots furent découverts, l'un en Transylvanie, l'autre en Galicie. En Transylvanie, on accusait un moine orthodoxe, Kabaljuk, d'avoir, pour le compte de la Russie, fomenté un soulèvement des Ruthènes ou Petits-Russiens contre la monarchie austro-hongroise. Kabaljuk fut arrêté ainsi qu'environ 70 de ses complices, de braves paysans ruthènes. Tous furent traduits devant le tribunal hongrois de Marmaros-Sziget, en janvier 1914. Divers témoins, et notamment le comte Vladimir Alexeïovitch Bobrinsky, qui vint de Russie pour la

(1) Article cité par M. Ernest Denis dans son intéressant livre *La Guerre* (Librairie Delagrave, Paris).

circonstance, prouvèrent que le pauvre moine n'était coupable que de prosélytisme. Son seul crime était de même ordre que celui des Jésuites ou des missions catholiques dont le gouvernement austro-hongrois inonda la Bosnie-Herzégovine et l'Albanie : il avait travaillé à propager sa religion. Son malheur fut d'avoir eu du succès et d'avoir fait trop d'adeptes parmi les paysans. Ce succès-là, il le paya, lui et quelques-uns de ses prosélytes, de nombreuses années de prison. Bandasjuk, en Galicie, pour un délit du même genre et pas plus prouvé que l'autre, fut également condamné par le tribunal de Lwow (Lemberg).

En condamnant ainsi des innocents, les Basiles de la justice habsbourgeoise avaient une fois encore bien mérité de la patrie : ils avaient réussi à mettre aux prises les Slaves de l'est, Ruthènes et Polonais, en faisant croire à ceux-ci que ceux-là étaient les affidés de la Russie, donc leurs ennemis. Ils avaient, en même temps, acquis des pièces juridiques qui montreraient à l'Europe la dangereuse perfidie de l'Empire des Tzars à l'égard de la pacifique monarchie danubienne. La fameuse affaire Prochaska en 1912, qui fit tant de bruit, avait ouvertement montré que la calomnie est l'arme favorite des diplomates du Ballplatz. On voit quel usage ils en ont su faire pour la préparation diplomatique, à l'intérieur même de l'Empire, du conflit tant espéré.

II

La calomnie servit également à la préparation politique, tâche qui apparaissait très délicate et qui n'était pas sans danger. C'est qu'en effet, les Slaves étant la majorité, on risquait fort de les voir s'élever, et dans les Diètes locales et au Parlement, contre toute politique ouvertement antislave. Depuis longtemps déjà le gouvernement était en lutte contre ses sujets tchèques, serbo-croates, slovènes, ruthènes et autres.

Depuis qu'il lui avait fallu octroyer le suffrage universel pour les élections au Parlement de Vienne, sa situation avait encore empiré. Pour s'assurer une aléatoire majorité dans les grandes questions essentielles, il ne pouvait compter que sur les Allemands et souvent aussi sur les Polonais, à qui il accordait de nombreuses concessions et que leur haine pour la Russie poussait également à se faire les alliés des Germains.

La précarité de cet état de choses obligeait donc les gouvernants à constituer des ministères bureaucratiques et non parlementaires, ministères qui pouvaient continuer à fonctionner malgré même l'antagonisme du *Reichsrat*. Rappelons, par exemple, qu'Æhrenthal, convaincu de faux dans les procès yougoslaves dont nous avons parlé, n'en resta pas moins au pouvoir. L'austrophile von Sosnowsky lui-même s'en étonnait dans son ouvrage *Die Balkanpolitik Œsterreich-Ungarns* (1) disant que partout ailleurs, après une telle défaite, un ministre aurait démissionné. Mais les ministres bureaucrates d'Autriche sont les valets des Habsbourgs et, dame! il leur arrive, comme à tous les valets, d'essuyer parfois des rebuffades et même pire, sans broncher. Leur seul but est de plaire au maître en exécutant ponctuellement ses volontés.

Or la volonté des Habsbourgs, en ces troubles années, était que les Slaves fussent divisés et, partant, impuissants. Nous avons vu l'effort fait pour jeter la discorde parmi les Serbes et les Croates ou pour mettre aux prises, en Galicie, les Polonais et les Ruthènes. En ce dernier pays les procès n'avaient été que le couronnement de l'œuvre. On avait auparavant suscité entre les deux nationalités des jalousies dangereuses et des suspicions. On était sûr, en effet, qu'en favorisant comme on le faisait les Polonais au détriment des Ruthènes, on mécontenterait ces derniers qui se tourneraient contre les favorisés. D'autre part, nous l'avons dit, en faisant passer les Ruthènes pour des suppôts de la Russie on ameutait contre eux les Polonais russophobes. On déchaîna enfin une interminable querelle en 1913 en proposant une réforme électorale à la Diète de Galicie. C'était le moyen de paralyser cette diète. C'était mieux encore, car sur ces Slaves se dévorant entre eux, les Allemands unis par le pangermanisme pouvaient dominer sans peine.

En Bohême et en Moravie, où l'on ne pouvait opposer des Slaves à d'autres Slaves, on jeta les Allemands sur les Tchèques. Le combat fut particulièrement rude en Bohême, où se concentre toute l'activité des Tchèques. Les Germains avaient affaire là à des adversaires d'une énergie, d'une prudence et d'une habileté consommées, qui surent plus d'une fois déjouer leur fourberie et leur déloyauté, et qui, peu à peu, gagnaient

(1) Tome II, chapitre II : *Der Friedjung-Process*, p. 221 et *passim*.

du terrain. Aussi le gouvernement jugea-t-il absolument nécessaire d'abattre à tout prix ces Slaves trop nombreux et trop habiles. Il s'attacha, en ces dernières années, à vaincre leur résistance, susceptible de contrecarrer ses projets. La calomnie fut, comme toujours, l'arme employée. Elle devait arriver d'abord à discréditer la nation tchèque, puis à la réduire à l'impuissance en lui fermant toute tribune publique et en la jetant dans d'inquiétantes luttes de partis.

En été 1913, — nous citons ici un fait personnel pour mieux faire ressortir le procédé des calomniateurs de Vienne, — le congrès international de la statistique venait de clore ses travaux dans la capitale de la double monarchie. Les congressistes, sur l'invitation de la municipalité de Prague, vinrent en grand nombre visiter la Bohême. Nous fûmes choisi pour être un des guides de la délégation française. Nos aimables et savants compatriotes ne se contentèrent pas de regarder les belles choses qu'on leur montra. Ils voulurent s'informer plus amplement sur la si hospitalière nation qui les recevait. Ils nous prièrent donc de leur dire en toute franchise, puisque nous étions entre Français, ce que nous pensions des Tchèques. Ils furent surpris des éloges que nous faisions de ce petit peuple énergique et laborieux.

« Mais, dit l'un des statisticiens, ce que vous avancez ne concorde guère avec ce qui nous fut dit à Vienne. Des gens autorisés, de hauts personnages même, nous ont avoué ne pas comprendre les sympathies de la France pour les Tchèques. C'est, nous affirmèrent-ils, une nation sans caractère et sans fond. Elle se prétend fort avancée en tout, elle rêve d'indépendance et n'est même pas capable de jouir de son autonomie, de régler ses finances et d'administrer son pays. C'est ainsi que la dette publique de la Bohême atteint plus de 126 millions de couronnes et que cet État, si riche en ressources de toutes sortes, court, par la faute des Tchèques, à la ruine la plus désastreuse. Voilà ce qui nous fut dit. N'est-ce pas vrai?

— Il est indiscutable, répondîmes-nous, que le déficit est très élevé, que la Bohême subit une crise financière très sérieuse, mais il est injuste d'en rendre les Tchèques responsables. Depuis 1908 les députés allemands, qui sont naturellement en minorité à la Diète de Bohême, rendent, par une

obstruction systématique, les travaux de cette assemblée absolument impossibles, si bien qu'il a fallu la suspendre. Il en résulte que le budget ne peut être établi régulièrement et que le Comité exécutif de la Diète ne peut faire face aux difficultés. Lorsque ce comité voulut s'adresser au gouvernement de l'Empire pour contracter un emprunt qui lui permît de remédier au plus pressé, il trouva devant lui l'irréductible opposition allemande.

— Mais quel but poursuivent donc les Allemands en agissant ainsi?

— Ils voudraient obliger les Tchèques à consentir au partage de la Bohême en deux pays distincts : la Bohême proprement dite, où les Tchèques et leur langue seraient tolérés, et le *Deutschböhmen* qui serait absolument allemand. Prague, la capitale, quoiqu'elle ne compte que 8 o/o d'Allemands à peine, serait ville mixte. Ils demandent donc, ni plus ni moins, la germanisation presque totale du pays et voudraient obliger les Tchèques à y souscrire. Ils visent, tout simplement, à faire de la nation tchèque une guillotinée par persuasion, et le gouvernement favorise leur entreprise — qui est la sienne. »

Si nos savants statisticiens ont, après avoir quitté la Bohême, suivi de près la politique austro-hongroise, ils ont dû voir combien nous avions raison. Bientôt en effet les événements sont venus éclairer les visées des gouvernants germano-magyars et mettre brusquement et brutalement fin à cette crise suscitée ou soigneusement entretenue par le cabinet Bienerth d'abord, par le cabinet Stürgh ensuite. Le 16 juillet 1913, le vieux François-Joseph, habitué, longtemps avant Bethmann-Hollweg, à considérer les promesses les plus solennelles et les plus strictes conventions comme des chiffons de papier, rendit une ordonnance par laquelle la Diète de Bohême était dissoute et son Comité exécutif remplacé, contrairement à la constitution, par un Comité administratif dépendant du Ministère impérial de l'intérieur, représenté par un commissaire du gouvernement. C'est en vain que les principaux corps constitués s'élevèrent contre l'illégalité de cet acte. C'est en vain que le 21 août une délégation fut envoyée à Vienne. Les Tchèques se virent privés d'un de leurs organes. Ils étaient ligotés. La première étape était franchie (1).

(1) Il nous semble intéressant de noter une mesure antislave prise contre la

Il fallait aller plus loin encore, car les Tchèques possédaient assez de députés pour faire entendre leur voix au *Reischrat*. Sous prétexte donc que leur opposition rendait impossible les travaux du parlement, la chambre fut ajournée *sine die* et l'application de l'article 14 de la constitution, qui permet à l'empereur de gouverner à coups d'édits ayant force de lois, rétablit l'absolutisme nécessaire aux tentatives hasardeuses et impopulaires.

Malgré ce coup, les députés restaient députés, c'est-à-dire gens libres, influents et partant dangereux. Ces élus des Tchèques étaient d'autant plus à craindre que les divers partis politiques — trop nombreux à notre sens — s'étaient, devant le danger, groupés en deux camps selon leurs affinités électives. Autour des Jeunes-Tchèques, plutôt opportunistes, s'étaient assemblés les agrariens, les Vieux-Tchèques, et même les socialistes démocrates. Aux socialistes nationaux, plus radicaux, s'étaient joints les réalistes et les partisans du droit d'Etat. On sentait que, dans les grandes questions d'intérêt national, ces deux groupes se fondraient en un seul, nombreux et puissant, avec lequel un gouvernement, si absolu soit-il, devrait compter. Nécessité fut de réagir, et l'on réagit comme toujours par la calomnie.

A la fin de 1913, une certaine dame Voldanova, Allemande d'origine, mais qui avait épousé un Tchèque, lança l'affaire. Elle était alors employée à la préfecture de police. Elle vint donc trouver les chefs du parti jeune-tchèque et, poussée, prétendait-elle, par son amour pour la nation tchèque, leur révéla que le député Sviha, vice-président du comité socialiste national, n'était qu'un mouchard au service de la police gouvernementale. L'organe jeune-tchèque, les *Narodní Listy*, commença aussitôt une campagne ardente contre celui que le parti considérait comme un traître. Une polémique vigoureuse, virulente, énervante, s'ensuivit; et, en mai 1914, se termina par un procès retentissant. M. Sviha traduisit devant la cour d'assises de Prague le rédacteur en chef et le gérant des *Narodni Listy*. Le Ministère de l'Intérieur et la préfecture de police

Bohême en cette même année 1913. L'Académie tchèque des Arts et des Sciences avait cru devoir élire comme membre étranger le savant archéologue russe Uspenski. Sans donner aucun motif valable, les cercles dirigeants annulèrent cette élection comme ils avaient annulé celle de Tolstoï. N'est-ce pas caractéristique de leur état d'esprit?

appelés à témoigner en faveur du député se récusèrent. La déposition de Mme Voldanova permit de prouver la bonne foi du journal et d'acquitter les journalistes. Grâce à cette Allemande salariée par la police le gouvernement avait atteint son but. Il avait jeté parmi les Tchèques le brandon de la discorde. Il avait provoqué une émotion plus intense que celle que provoqua chez nous l'affaire Caillaux. Il avait suscité des querelles de partis si ardentes qu'elles étaient à peine éteintes lorsque la guerre austro-serbe, comme un coup de foudre, éclata et surprit la nation tchèque désemparée, désorganisée et incapable de réagir.

On voit avec quelle fourbe habileté le gouvernement austro-hongrois avait travaillé. Il avait par ses procès et ses calomnies abattu les Serbo-Croates et les Slovènes, mis aux prises les Polonais et les Ruthènes, divisé les Tchèques, et assuré ainsi la prépondérance des Allemands et des Magyars, seuls soutiens du gouvernement pangermanique et du parti de la guerre à tout prix. L'Autriche-Hongrie, en 1914, était prête politiquement.

III

Nous savons qu'elle était prête aussi militairement. Ce que l'on sait moins en Europe, ce sont les mesures sournoises prises peu à peu pour mettre au point l'imparfaite machine guerrière d'un pays aussi hétéroclite que l'Autriche-Hongrie. Elles tendaient tout d'abord, comme nous l'avons dit, à s'assurer du concours même des Slaves suspects.

Pour bien tenir en main toute la population de la double monarchie, le gouvernement fit, le 20 décembre 1912, voter une loi peu remarquée à l'étranger, et pourtant d'un intérêt capital. C'est, d'ailleurs, la seule mesure ouvertement militaire dont nous parlerons ici. Cette loi stipule, entre autres choses, que, en cas de guerre ou même de simple menace de guerre, tout homme, âgé de 17 ans au moins et de 50 ans au plus, peut être, *bien que dégagé de toute obligation militaire*, astreint à toutes sortes de prestations, et que, dans cette circonstance, il sera soumis à la discipline militaire et justiciable des conseils de guerre. La simple réflexion fait comprendre la portée de cette terrible loi. Ainsi donc tout homme apte par son âge, sinon par sa force physique, à agir d'une façon quelconque,

appartient à l'armée qui peut disposer de lui à son gré. Le gouvernement germano-magyar allait posséder ainsi un immense réservoir d'hommes et augmenter d'une façon insoupçonnée ses effectifs de guerre. C'est ce qui explique pourquoi l'Autriche-Hongrie dont, d'après les calculs les plus pessimistes, les contingents devraient être depuis longtemps épuisés, continue à faire face sur tous ses fronts. Cela explique aussi pourquoi aucun soulèvement des Slaves, prévu et escompté partout, n'a pu avoir lieu. Tous les hommes susceptibles de se révolter ont été enrôlés de force dans les services militaires de prestations, soumis à la juridiction martiale et, en grand nombre, pendus ou fusillés à la moindre suspicion.

L'autorité militaire avait la haute main sur presque toute la population mâle et, néanmoins, elle ne se jugeait pas encore satisfaite. L'armée nombreuse qu'elle constituait par cette voie détournée ne lui opposerait-elle pas ce qui, en Autriche-Hongrie, a souvent remplacé les grèves, la « résistance passive », cette forme de résistance qui consiste à obéir strictement aux ordres et prescriptions, mais sans zèle ni initiative? On pouvait le redouter de Slaves à qui le patriotisme autrichien faisait défaut et qui savaient fort bien à quelle besogne antislave et pangermanique on les appelait. Pour remédier à ce mal, on se tourna d'abord vers les associations sportives existantes. On tâta ainsi la Fédération des *Sokols*, sociétés slaves de gymnastique bien connues en France. Au congrès général de 1912, tenu à Prague, le Ministère de la guerre se fit, pour la première fois, représenter officiellement et adressa au président de flatteuses félicitations pour la façon admirable dont les Sokols préparaient d'excellents soldats aux armées de la patrie. C'était un premier acte de rapprochement intéressé. Il aurait sans doute été suivi d'autres si, quelques semaines après, pendant la guerre balkanique, les Sokols n'avaient franchement montré, par les secours qu'ils apportèrent aux Serbes et aux Bulgares (1), leur sincère attachement à la cause slave, c'est-à-dire anti-autrichienne.

Le ministre abandonna donc les Tchèques, les Slovènes, les Serbo-Croates et les Ruthènes du congrès des *Sokols* — au-

(1) Malgré les difficultés que leur suscita le gouvernement autrichien, ils organisèrent pour les Slaves des Balkans un service sanitaire complet, qui coûta plus de deux millions de couronnes.

quel les Polonais avaient refusé de participer — pour se tourner vers la Galicie. Là il eut plus de chance. Leur russophobie, exacerbée encore par une sourde propagande officieuse, eut vite fait oublier aux Polonais le sort de leurs malheureux congénères de Posnanie. Un Galicien polonais, et non des premiers venus, ne nous déclarait-il pas un jour qu'il préférerait cent fois être sous le joug de la Prusse que sous celui de la Russie! Il n'est pas extraordinaire que ces Slaves, aveuglés par la haine des Tsars, se soient faits les insconcients ouvriers de la cause germanique, les bénévoles collaborateurs de l'Etat-major autrichien, en organisant des légions armées en vue de la guerre à venir. Ils le firent avec une telle conviction que, Maximilien Harden ayant, en décembre 1914, représenté les Polonais comme des ennemis des puissances de l'Europe centrale, le corps des Volontaires polonais au service de l'Autriche lui fit répondre par une lettre ouverte. Cette missive, publiée par les journaux austro-hongrois, vantait les exploits accomplis par ces volontaires dans la lutte contre la Russie. Voici, d'autre part, ce qu'un Polonais écrivait le 14 février 1915 dans les *Basler Nachrichten*, n° 81, sur l'origine de ce corps : « Les *Légions polonaises* qui, au cours de la guerre actuelle, ont accompli tant d'actions héroïques et qui ont, devant le monde entier, montré avec évidence les traditions guerrières de la Pologne, sont une organisation relativement jeune. Les premières démarches en vue de leur création ont été faites au moment où d'inquiétants nuages apparaissaient à l'horizon politique de l'Europe et où les relations entre la Russie et l'Autriche subissaient une tension telle que tôt ou tard une guerre entre ces deux puissances était jugée inévitable. » En d'autres termes, les *Légions polonaises* furent organisées à l'instigation des autorités autrichiennes pendant l'hiver de 1912, au moment de la première guerre balkanique.

« C'est sous cette impression, continue le Polonais des *Basler Nachrichten*, que la jeunesse de Galicie, qui comptait dans ses rangs un nombre considérable de Polonais russes, se souvenant du vœu des ancêtres de continuer, à la vie et à la mort, la lutte contre la Russie, entreprit la formation de petites fédérations et de petites sections dont la tâche était de hâter la préparation militaire de façon, lors d'une occasion favorable,

à opposer au tsarisme détesté des corps de volontaires instruits et exercés.

« Cette idée servit de base aux *organisations de tireurs*, qui comprenaient toutes les classes de la société. Les fédérations *sokoles* mêmes ne purent rester en dehors du mouvement et bientôt *tous leurs groupements avaient pris un caractère nettement militaire.* »

L'auteur de cet article ne dit pas explicitement la part prise dans tout ce mouvement par le gouvernement autrichien, mais elle ressort clairement du fait que cette organisation avait « un caractère nettement militaire ». Il fallait, pour cela, que toutes les associations eussent été spécialement autorisées par les cercles dirigeants; or nous savons que l'on a toujours refusé aux autres *Sokols* slaves de se livrer à des exercices de tir ou au maniement d'armes quelconques. Pourquoi donc avoir permis aux Polonais ce qui était interdit aux autres? Tout simplement parce que tout ce mouvement était l'œuvre des gouvernants. La rédaction des *Basler Nachrichten*, que l'on ne saurait pourtant accuser de trop de sympathie pour notre cause, ne s'y est pas trompée. Commentant le 2 décembre 1915, dans son n° 611, le passage que nous venons de citer, elle écrit : « Puisque *l'Autriche s'est permis de telles choses*, elle est mal venue à déclamer des tirades morales contre la Serbie pour avoir agi comme elle (1), et cela surtout au moment où le corps de l'adversaire gît sur le sol. » Enfin la meilleure preuve que ces légions étaient bien une organisation officielle, c'est que, le jour même où la guerre fut déclarée contre la Russie, « tous les membres qui étaient convenablement instruits et *équipés* partirent pour les champs de bataille... Le 6 août 1914, la première division de tireurs polonais, sous les ordres d'un des chefs les plus méritants du mouvement militaire, le général de brigade Joseph Pilsudzki, franchissait la frontière russo-polonaise. » Ces tireurs avaient donc, *avant la guerre*, été armés, équipés, et un chef leur avait même été désigné. Par qui, sinon par le Ministère de la guerre et le grand Etat-Major?

Le même procédé fut, du reste, employé en Bosnie-Herzégovine, à la veille même du conflit, pour constituer une équipe

(1) Il est fait allusion ici à l'existence du *Slovenski Jug* et de la *Narodni Obrana*, associations que l'Autriche-Hongrie prétend avoir été créées contre elle par le gouvernement serbe.

de soi-disant « volontaires croates ». La nuit qui suivit le meurtre de Serajevo, le général Potiorek, alors gouverneur civil et militaire, Appel, commandant le 15e corps, et Frangesch, chef de section du gouvernement, se réunirent chez l'archevêque de Sarajevo, Mgr Stadler, pour établir un plan d'action. Ils décidèrent d'employer la police à provoquer des « démonstrations » loyalistes. Dans ce but, des gens sans aveu, musulmans et catholiques mêlés, furent recrutés, groupés en bandes et armés.

« Les premiers éléments de ces bandes, disent MM. Pierre de Lanux et Milan Toplitza (1), furent fournis par la populace de Serajevo, rassemblée par la police en vue de la destruction des maisons serbes. Quand la guerre fut déclarée, la police confia la direction de ces bandes volontaires à Adem-Aga Mechitch, de Sarajevo, et Mony-Aga Komadina, de Mostar, « principaux organisateurs ». A chaque homme on promettait la nourriture, l'habillement et trois couronnes par jour... D'ailleurs la police avait demandé qu'on se présentât volontairement, sous peine d'être incorporé de force et sans salaire. De la sorte, on rassembla en Bosnie-Herzégovine 2.000 hommes, qui s'armèrent et s'exercèrent aussitôt. »

Outre que ces « légions » contribuaient à renforcer les troupes régulières, leur création répondait à un autre besoin aussi important : rompre la résistance passive des réfractaires. Ces « légionnaires » slaves devaient être les entraîneurs des autres Slaves. Ils devaient servir aussi à montrer au monde l'enthousiasme que les Slaves mettaient « spontanément » à défendre la bonne cause de l'Autriche-Hongrie. On faisait ainsi d'une pierre deux coups.

Ce n'était point assez. Le cadre des officiers subalternes risquait, comme nous l'avons exposé, de se désagréger rapidement. Comment l'alimenter en toute sûreté ? Le moyen fut vite trouvé. On sait qu'en Autriche, comme en Allemagne, du reste, tous les jeunes gens ayant fait leurs études secondaires ou subi avec succès les épreuves d'une *Intelligenzprüfung*, ne font que dix mois de service en qualité de *Freiwilliger* (volontaires). Au bout de six mois, ils deviennent *Offizierstellvertreter* (adjudants), et au bout de dix mois, à la suite d'un

(1) *L'Autriche-Hongrie en guerre contre ses sujets*, article paru dans *la Revue hebdomadaire* du 4 septembre 1915.

examen, sous-lieutenants de réserve. Le Ministère de la guerre songea à profiter de cette réglementation pour transformer les écoles secondaires en véritables pépinières d'officiers. Il procéda graduellement en se cachant derrière le Ministère de l'Instruction publique.

Dès 1910, le programme des cours de gymnastique dans les gymnases (enseignement classique) et les écoles réales (enseignement moderne) fut remanié. On y fit une part moins grande aux exercices physiques habituels, pour y introduire dans de vastes proportions des exercices purement militaires. A côté de cela, on institua des cours de tir. L'enseignement, à la fois théorique et pratique, y était donné deux heures par semaine, soit, où la chose était possible, par un professeur officier de réserve — qui en recevait l'ordre du Ministère de la guerre, — soit, lorsque l'établissement ne possédait pas dans son personnel de professeur officier de réserve, par un capitaine de l'active, remplacé plus tard par un lieutenant. Si l'instructeur était un professeur officier de réserve, on lui adjoignait — par mesure de prudence, sans doute, — un officier de l'armée active.

Ces cours de tir étaient, en théorie, facultatifs, et ne devaient avoir lieu que si, dans chaque école, 20 élèves au moins y étaient inscrits. Dans les écoles allemandes on compta les inscriptions par centaines. Dans les écoles slaves, ce fut tout autre chose, et nombre d'établissements ne purent organiser de cours. La bonne volonté faisant défaut, le Ministère de l'Instruction publique, poussé par celui de la Guerre, se montra énergique. Il fit pression sur les directeurs d'écoles pour obliger ceux-ci à faire pression sur les élèves. C'est ainsi que les chefs d'établissements furent tenus de fournir un rapport dans lequel ils devaient faire connaître en détail les raisons du refus des élèves. Si ces raisons étaient jugées insuffisantes, le directeur se voyait infliger un blâme. Pour engager les élèves à assister à ces cours, on finit par leur offrir d'appréciables avantages. On promettait, par exemple, aux participants que, lors de leur année de présence sous les drapeaux, ils seraient exemptés de certains services ; que, s'ils postulaient pour un emploi de l'Etat, ils jouiraient de notoires faveurs en présentant le certificat de tir que l'on venait de créer pour la circonstance et qui, ainsi que les prix obtenus, leur était solennellement remis

par les autorités militaires lors d'une cérémonie à laquelle prenait part une musique militaire. On finit, à l'aide de ces diverses concessions, par assurer le succès de l'entreprise.

Ce succès encouragea et, quelque temps après, on alla plus loin. Le Ministère de la guerre fit compléter les cours de tir par des exercices en campagne, qu'il dénomma *Feldspiele*. Ces exercices, faits eux aussi sous l'égide d'un officier, consistaient dans l'appréciation des distances, l'interprétation des signaux, la lecture des cartes d'Etat-Major, des visites commentées aux champs de bataille les plus rapprochés, si possible, et en une foule d'autres leçons pratiques. Tout cela se faisait à la militaire. Le capitaine emmenait une section d'hommes de troupe en armes. Il les faisait placer à des distances variées et ordre leur était donné de tirer. Les élèves devaient évaluer la distance à laquelle les soldats se trouvaient. Ou bien, au moyen de petits drapeaux et d'un code hectographié dont chacun était muni, les élèves devaient apprendre à faire des signaux et à les comprendre. Ces exercices remplaçaient une partie des promenades et des jeux habituels. De plus, le ministère ordonna de supprimer, les jours où ils avaient lieu, les devoirs scolaires. Etre dispensés de devoirs et jouer aux soldats ne pouvait manquer de plaire aux écoliers.

La réforme ainsi accomplie sembla insuffisante encore. Les pédagogues du Ministère de la guerre, trouvant que les cours d'histoire s'occupaient trop de la civilisation et pas assez de l'art de tuer son prochain, remédièrent à ce grave défaut. Ils créèrent dans les écoles secondaires un cours spécial d' « histoire de la guerre », euphémisme pour « stratégie ». Ces leçons, qui furent inaugurées à la rentrée de 1914, étaient, il va de soi, faites par un officier.

Les lycées et collèges s'étaient donc, peu à peu, transformés en véritables écoles militaires (1), et l'Etat-Major autrichien

(1) Si nous en croyons une revue bien informée, *la Nation Tchèque*, que dirige avec autorité M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne, cette militarisation continue. Voici en effet ce que nous relevons dans le n° du 15 mai dernier : « L'Académie tchécoslovaque de commerce à Prague a été transformée, par ordre ministériel, en institut de préparation militaire. Les professeurs sont obligés de diriger les exercices de leurs élèves. Le 11 mai, un défilé de 400 élèves de cette école, conduits par leurs professeurs, a eu lieu à Prague, devant le général Max, baron Sanlèque. » Il est bon de noter qu'il s'agit là d'une institution libre, simplement soumise au contrôle de l'Etat. Le fait prouve surabondamment que le système a dû donner d'excellents résultats dans les lycées et collèges puisqu'on l'applique maintenant aux écoles libres.

était sûr de trouver, le moment venu, des sous-lieutenants déjà exercés et aptes à remplacer au pied-levé ceux qui manqueraient. Il est vrai que les dirigeants autrichiens nourrissaient depuis longtemps le rêve d'enrôler dans l'armée tous les intellectuels. Il nous souvient, à ce propos, d'un mot typique. En 1912, un nouveau cours de chimie devait être ouvert à l'école technique de Brno (Brünn). Faute d'argent il ne put commencer et les étudiants inscrits envoyèrent une délégation à Vienne. Les délégués, reçus par le chef de cabinet de M. Hussarek, ministre de l'Instruction publique, entendirent cette étonnante réponse : « Mais pourquoi, Messieurs, vous obstinez-vous à suivre des cours de chimie ? C'est insensé. Vous feriez une plus brillante carrière dans le métier des armes, croyez-moi. »

A défaut de l'armée, on savait trouver un emploi pour les intellectuels : l'Etat-Major, s'abritant derrière le Ministère de l'Instruction publique, naturellement, leur confiait une mission à l'étranger. Nous avons vu opérer ainsi des envois d'espions dans les Balkans. Voici, par un exemple, comment on procédait. Nous avions fait, il y a quelques années, la connaissance d'un pauvre diable de docteur en philosophie spécialisé dans l'étude des langues orientales. Marié et miséreux, il était obligé pour vivre de donner des leçons d'allemand — sa langue maternelle, — d'écrire sur les pays d'Orient, qu'il avait visités étant étudiant, d'interminables romans-feuilletons, ou de corriger les élucubrations de tiers. Un beau jour que nous le savions sans emploi, il vint nous annoncer que le Ministère de l'Instruction publique l'envoyait comme boursier dans les Balkans. Il devait pendant six mois — c'était au début de 1913 — visiter l'Albanie, la Grèce, que sais-je encore... en compagnie de sa femme. Comme complément à la bourse de voyage du ministre de l'Instruction publique, le Ministère de la guerre lui confia des cartes d'Etat-Major des pays qu'il devait parcourir, un excellent appareil photographique et divers accessoires nécessaires à un bon et savant informateur soucieux de connaître, pour les besoins de la science et de la *Kultur*, les mœurs, coutumes et opinions des habitants. Le docteur en question nous écrivit de Salonique, de Monastir et autres lieux — où son adresse était le consulat austro-hongrois, — nous faisant savoir qu'il était fort heureux de son

sort. Il faut croire qu'il s'y trouvait bien en effet, que la mission fut bien remplie et que la bourse fut souvent renouvelée, car, parti pour six mois, notre homme n'était pas revenu lors de la déclaration de guerre... Il attendait probablement l'arrivée des armées de S.-M. François-Joseph.

§

Cet espion ne pensait pas, d'ailleurs, attendre si longtemps. C'est en 1913 que l'Autriche-Hongrie, se croyant déjà suffisamment prête, devait se lancer à l'attaque. Nous avions nous-même, en compagnie d'un ingénieur français, surpris un acte de mobilisation secrète. Un jour de l'été de 1913 (vers la fin de mai pour être plus précis), un *Oberbaurat* des chemins de fer de l'Etat autrichien nous avait avoué que, la nuit précédente, des trains chargés de troupes bavaroises avaient traversé la Bohême pour se rendre en Silésie, à la frontière russe. D'autre part, un officier bien placé pour être informé, nous avait révélé quelques détails du plan de campagne : envoi des troupes slaves d'Autriche en Allemagne, occupation de la Bohême par des soldats prussiens et violation de la neutralité belge. L'article naguère publié par le leader des conservateurs démocrates roumains, l'ancien ministre Take Jonesco, dans son organe *la Roumanie*, ne nous a pas étonné. Il y révélait que le gouvernement austro-hongrois avait fait faire, par son représentant à Bucarest, une compromettante démarche auprès du gouvernement roumain. Dans le courant de mai 1913, en effet, la légation austro-hongroise avait avisé les autorités roumaines que, dans le cas où la Bulgarie attaquerait la Serbie, l'Autriche-Hongrie se rangerait du côté des traîtres de Sofia et les « soutiendrait les armes à la main ». La révélation de M. Giolitti disant au Parlement italien que le gouvernement autrichien avait, le 9 août 1913, prévenu l'Italie qu'il allait entrer en campagne ne nous a pas surpris davantage.

Nous avions suivi tous les sourds préparatifs du « brillant second ». Nous l'avions vu immobiliser tous ses sujets slaves, tromper l'Europe sur ses intentions tout en cherchant querelle à ses voisins. Nous savions donc qu'il n'attendait qu'une occasion de déchaîner le conflit, *son* conflit. Tout ce que nous avons exposé prouve, croyons-nous, abondamment que la guerre atroce que nous subissons est l'œuvre de l'Autriche-Hongrie. Non seulement, comme nous l'avons montré, la mo-

narchie des Habsbourgs avait intérêt à faire la guerre, mais encore, on le voit, elle avait longuement préparé et machiné son coup de main. Le prétexte lui manqua en 1913; elle le trouva en 1914. Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. Qu'on ne dise pas que sans l'Allemagne l'Autriche-Hongrie ne pouvait agir, car nous répondrions que, d'autre part, l'Allemagne ne pouvait pas agir sans l'Autriche-Hongrie. La responsabilité de l'une ne diminue en rien celle de l'autre. Le rôle de l'empire danubien se serait-il même borné à fournir comme prétexte la ténébreuse affaire de Sarajevo, — sur laquelle il faudra un jour faire toute la lumière, — que sa cul, pabilité resterait pleine et entière. Soyons persuadés que si de fait, il n'a pu être le « brillant premier », il l'a été d'intention. S'il n'a pu à lui seul perpétrer le crime, il en a prémédité et préparé l'exécution. Il faudra s'en souvenir à l'heure des réglements de compte.

JULES CHOPIN.

DE CLAUSEWITZ A HINDENBURG

ÉTUDE SUR LE DÉVELOPPEMENT DES DOCTRINES STRATÉGIQUES ET TACTIQUES DANS L'ARMÉE PRUSSIENNE ET SUR LA PRÉPARATION DE LA GUERRE DE 1914-1916.

—

Depuis bientôt deux ans, les peuples de l'Europe, qui ne désiraient que la paix, souffrent d'une guerre machinée par un empereur avide de gloire et de conquêtes. Bien des motifs et des sentiments l'ont décidé à la déclarer, mais l'un des plus puissants fut certainement la foi qu'il avait dans la supériorité des méthodes stratégiques et tactiques de son état-major. Elles devaient lui permettre d'encercler et de prendre des armées entières, et de pénétrer ensuite sans difficulté jusqu'au bout des Etats qu'elles défendaient. C'est à esquisser le développement de ces méthodes que cette étude est consacrée.

L'art militaire est un des arts les plus simples. M. Taine a dit que c'était celui qui s'apprenait le plus vite, et des exemples nombreux semblent lui donner raison. Malgré cela, il a fallu bien du temps pour en élaborer la théorie. Il y a certes encore des retouches et des additions à faire à ce que les travaux des derniers siècles ont produit sur ce sujet, néanmoins on peut dire que depuis la fin du premier Empire, les points principaux sont fixés d'une façon définitive. A cette époque, une pléiade de penseurs militaires, parmi lesquels le Suisse Jomini occupait le premier rang, formula les règles que les grands hommes de guerre avaient appliquées sans les réduire en système. La plupart d'entre eux (et Jomini en particulier) écrivaient en français ; aussi leurs œuvres (et surtout celles de Jomini) devinrent-elles la source des idées, maximes et appréciations des écrivains et des militaires français qui les sui-

virent. Il en fut à peu près de même en Allemagne jusqu'à la fin de 1832. Mais cette année-là, la publication de *La Guerre*, du général Carl von Clausewitz, vint donner aux officiers allemands qui étudiaient l'art militaire dans ce livre une grande avance sur les nôtres. Il est vrai que cet ouvrage fut traduit en français en 1849-1851, mais cette traduction ne parvint point à faire connaître cette œuvre admirable dans notre pays. L'avancement au choix se gagnait alors en Algérie, et les militaires qui le méritaient par leurs exploits croyaient, comme tous les fonctionnaires français, qu'ils devaient être plus capables, plus intelligents et plus instruits que leurs concurrents, puisqu'on les avait fait passer avant eux. Aussi étudiaient-ils peu. D'ailleurs l'absence de bonnes bibliothèques mettant libéralement leurs ressources à la disposition de nos officiers, les restreignait à la maigre collection de livres que pouvaient avoir des militaires changeant de garnison tous les ans, comme c'était la règle à cette époque. Les méditations des officiers allemands se trouvèrent dès lors avoir pour point de départ un ouvrage qui leur évitait de se perdre dans des erreurs où Jomini ne s'était probablement pas perdu lui-même, mais dont il ne préservait pas ses lecteurs. La science militaire est une science d'observation. Un écrivain ne fait en général que réduire en système les leçons des dernières guerres. Jomini et Clausewitz firent l'analyse et la synthèse des mêmes événements, mais l'œuvre de Jomini est en quelque sorte la première ébauche et Clausewitz le développement définitif de ce travail. En particulier, la théorie de la tactique, à peine effleurée dans Jomini, est exposée avec profondeur dans Clausewitz. Le mérite de Jomini a été d'avoir compris le premier le système stratégique de Napoléon, mais, comme lui, il ne s'occupe que par hasard de la tactique. L'œuvre de Clausewitz, d'ailleurs inachevée, prouve que son auteur, au contraire, avait fait une synthèse aussi complète des problèmes tactiques que des combinaisons de la stratégie. Grâce à Clausewitz (et aussi à certaines particularités de l'organisation de leur état-major), les officiers prussiens vivaient dans un milieu intellectuel où non seulement l'instruction militaire était plus développée, mais encore les idées militaires plus profondes et plus justes qu'en France. C'est dans ce milieu que se développa de Moltke et il sut en profiter.

Quand ce grand capitaine, né en 1800 et entré au service en 1816, fut nommé, en 1857, chef de l'état-major général prussien, la France, à la suite de ses succès de Crimée, attirait plus que jamais l'attention sur elle. De 1848 à 1851, la crainte d'une alliance de la France avec la Russie et avec l'Autriche avait arrêté le gouvernement prussien dans son désir de profiter de l'offre que l'Assemblée de Francfort lui faisait de réaliser l'unité allemande sous son hégémonie : Bismarck le déclara sans ambages à la tribune au lendemain d'Olmütz. La guerre de 1854-56, en ruinant la Russie et en la brouillant pour longtemps avec nous et avec l'Autriche, avait délivré la Prusse de cette crainte. Son rôle n'avait pas été brillant pendant ces années-là, mais sa situation politique s'était améliorée. Moltke, l'appréciant justement, commença à élaborer des plans tantôt contre la France et tantôt contre l'Autriche. Le côté stratégique des problèmes militaires ne l'embarrassait pas, mais il n'en était pas tout à fait de même du côté tactique. Depuis le jour, en 1703, où Tallard, surpris par les Impériaux, gagna la bataille de Spire en lançant l'infanterie française en colonnes contre les lignes minces de l'infanterie entièrement déployée de l'ennemi, les militaires discutaient au sujet des mérites respectifs de ces deux formations. Feuquières, qui représentait la tradition de Turenne, de Condé et de Luxembourg, disait que l'exemple de Tallard ne devait être mentionné que pour être condamné, mais les troupes en colonne avaient par la suite si souvent gagné des victoires que cette formation était devenue la règle pour notre infanterie pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Cependant, outre que les troupes ainsi formées avaient été bien souvent battues, les succès constants de l'infanterie de Wellington, formée en lignes minces, avaient conservé aux lignes déployées un grand nombre de partisans. Jomini écrivait encore en 1837 : « Quelle serait l'armée européenne, si l'on excepte les Anglais, que l'on pût se hasarder à déployer en lignes sur deux rangs ? Il faudrait dans ce cas ne jamais se mouvoir qu'en colonne d'attaque. » Le remplacement des fusils à âme lisse par des fusils rayés se chargeant par la bouche décida cependant les autres puissances à imiter l'Angleterre et à ne former, elles aussi, leur infanterie que sur deux rangs ; mais la victoire remportée en 1859 par les Français, qui chargeaient en colonne, fit que

ce changement ne fut qu'une modification des évolutions et non de la tactique.

De Moltke fut d'abord troublé comme tous ceux qui l'entouraient par ces succès des colonnes françaises en 1859, mais il se ressaisit vite, et les travaux qu'il composa de 1861 à 1865 prouvent que ce ne fut chez lui que très momentané. Comme la presque unanimité des officiers prussiens, il était plein de confiance dans la supériorité que le fusil à tir rapide se chargeant par la culasse employé par leurs fantassins possédait sur les fusils rayés se chargeant par la bouche dont étaient armées les autres infanteries européennes, et il ne cessa de recommander à ses compatriotes de mettre leur confiance dans l'intensité de feu de leurs soldats. Ses écrits de cette époque prouvent combien il était convaincu de la vérité du principe de Clausewitz que *la défensive donne plus de force que l'offensive*. Non seulement il était impossible d'en exposer les raisons plus clairement qu'il ne le faisait, mais encore il proclamait qu'un général adroit sait « occuper des positions de nature si offensive que l'ennemi est forcé de les attaquer ». Il était déjà avant 1866 en possession de vérités qui étaient encore lettre close pour les théoriciens français en 1914. La guerre de 1866 lui prouva la justesse de ses théories. Les succès prussiens furent d'ailleurs favorisés par cette particularité que les Autrichiens, attribuant les succès des Français à ce qu'ils attaquaient en colonne, avaient adopté cette pratique en l'exagérant encore. Les ennemis s'étaient chargés de prouver à Moltke qu'il était dans la bonne voie.

Une fois la guerre finie, Moltke entreprit d'en écrire l'histoire, ce qui était le meilleur moyen d'en étudier les enseignements. Pendant toute la campagne, la grande crainte du roi de Prusse, des commandants d'armée et de leurs états-majors avait été de voir l'ennemi enfoncer leur centre. Ils tenaient leurs divisions de cavalerie en arrière des corps d'armée pour soutenir ceux-ci dans le combat, et à la première alarme, resserraient leur ligne, mettant deux corps l'un derrière l'autre pour « être plus forts ». Pas une seule fois, la cavalerie et les corps placés ainsi en seconde ligne n'avaient pu rendre de services. Ils avaient seulement gêné le ravitaillement des corps de première ligne en les séparant de leurs colonnes de vivres et de munitions, ce qui causait des retards dans la marche en avant. On tombait ainsi dans « la calamité de la concentra-

tion ». De l'armée qui avait marché sur Sadowa, environ trois corps d'armée et deux divisions de cavalerie n'avaient pris aucune part au combat. Si on leur avait fait franchir l'Elbe en amont et en aval de Königgrætz la veille ou le matin de la bataille, il leur aurait été facile de couper la retraite à l'armée autrichienne et de l'empêcher de se retirer par les quatre ponts sur l'Elbe qui constituèrent son unique moyen de fuite. Elle eût été forcée de capituler toute entière et n'aurait pas pu un peu après contraindre le vainqueur à s'arrêter devant le Danube au moment où il craignait l'intervention de la France sur le Rhin. Le général de Schlieffen semble croire que Moltke fit toutes ces remarques; quoique les écrits du vieux maréchal publiés jusqu'à ce jour ne les contiennent pas; il est probable qu'il en entrevit une partie et que, dans des conversations ou dans des documents encore inédits, il avait attiré l'attention des princes et des principaux généraux sur des possibilités de ce genre. Ce fut l'origine des manœuvres qui amenèrent nos capitulations à Metz et à Sedàn, à Paris et dans l'Est. Elles prouvèrent combien nos généraux avaient eu tort de ne pas étudier la guerre de 1866. Avec la légèreté qu'on a si souvent reprochée aux Français à l'étranger, ils s'étaient contentés de répéter une erreur grossière : « Les Autrichiens avaient laissé échapper l'occasion d'écraser les Prussiens en détail quand ils débouchèrent par les montagnes de Bohême » ; or, pendant que les Prussiens entraient en Bohême, les Autrichiens marchaient en toute hâte de Moravie en Bohême où ils arrivèrent d'autant plus fourbus qu'ils avaient commis la faute de faire marcher toute leur armée sur une seule route. Cette erreur resta ignorée dans l'armée française et, par suite, l'enseignement qu'elle avait fourni ne fut pas utilisé. C'est ce qui amena Bazaine à la renouveler les 14-16 août 1870 : cela seul eût presque suffi pour le faire prendre.

Après la guerre de 1870-71, chacune des armées belligérantes se mit à se préparer pour la prochaine lutte. Moltke resta naturellement à la tête de l'état-major allemand, s'occupant activement de l'instruction de ses officiers. Il annotait les cours de l'Académie de guerre, dirigeait les voyages d'état-major (jusqu'en 1880) et lisait et commentait les travaux tactiques (jusqu'en 1882). L'armée allemande avait toutes garanties d'être en bonnes mains.

Les travaux de Moltke après 1871 ont été en partie publiés (certains d'entre eux datent de 1885, leur auteur avait alors 85 ans!). Les théories qui les inspirent sont identiquement les mêmes que celles professées par lui avant 1870. Elles se résument dans l'affirmation de la supériorité de la défensive en tactique et de l'offensive en stratégie, la seconde devant avoir pour but de mettre en mesure de profiter de la première d'une façon désastreuse pour l'ennemi. Moltke croit avant tout à la supériorité du tir sur l'emploi de l'arme blanche. Il recommande de ne jamais oublier que « l'attaque à la baïonnette est le dernier acte du combat et non le premier » et croit que « la défaite de l'ennemi en retraite s'accentue mieux par le tir que par une charge à la baïonnette ». Il ne semble pas cependant que le feld-maréchal ait fait faire aucun progrès à ses théories après 1871. Il avait largement développé les parties de l'art militaire relatives à l'emploi des grandes armées et à la préparation de la guerre, qui étaient celles sur lesquelles Clausewitz est le plus incomplet, mais il n'avait pu naturellement envisager des problèmes qui ne se posaient pas de son temps. Les conséquences ultimes de l'augmentation du front des armées et du perfectionnement des armes ne paraissent donc pas avoir été entrevues par lui. Il ne semble pas en particulier avoir considéré le cas d'une guerre de tranchées sans possibilité d'un mouvement tournant.

Le 15 juin 1888, Guillaume II devint empereur. Le 3 août suivant, Moltke donna sa démission de la place de chef d'état-major, autant qu'il semble, de son plein gré, alléguant qu'il ne pouvait plus monter à cheval ni faire campagne. Guillaume lui donna pour successeur le général comte Alfred de Waldersee, qui occupait alors les fonctions de quartier-maître général et accomplissait depuis plusieurs années la partie des fonctions de chef d'état-major que les forces du vieux maréchal ne lui permettaient plus de remplir. Déjà pendant les années précédentes, Guillaume avait eu fréquemment de longues conférences avec lui, et s'était mis en quelque sorte à son école pour les affaires militaires comme il s'était mis à celle de Bismarck pour la haute politique.

Waldersee, ainsi parvenu aux plus hautes fonctions auxquelles un officier allemand puisse être élevé, crut que sa fortune se s'arrêterait pas là. Il savait que l'empereur était las de

Bismarck, il aspira à le remplacer. Les gens bien informés pensaient, dès avant l'avènement de Guillaume II, qu'il ne vivrait pas longtemps en bonne intelligence avec le Chancelier de Fer (le général von Heuduck déclara à Hohenlohe le 7 mars 1888 « qu'il y avait des signes de cela »). D'une part, on disait que des influences conservatrices ennemies de Bismarck travaillaient dans ce sens, et, d'autre part, Guillaume avant son avènement passait pour le chef du parti militaire qui poussait à la guerre « préventive ». Waldersee représentait à la fois ces deux tendances et après l'avènement de Guillaume II passa à son tour (et à bon droit) pour le chef du parti militaire. Il était profondément haï par Bismarck qui, voyant en lui son rival le plus redoutable, s'efforçait de le discréditer et disait à Hohenlohe le 14 décembre 1889 que « Waldersee était insuffisant comme chef d'état-major général et que Moltke ne l'avait préféré à Caprivi et à Haeseler que parce qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait ». Mais Waldersee ne déplaisait pas qu'à Bismarck et bien des ennemis du Chancelier de Fer avaient une fort mauvaise opinion du nouveau chef d'état-major. L'impératrice Victoria disait le 22 juin 1888 à Hohenlohe : « Waldersee est un être faux et sans conscience, qui ne s'inquiéterait pas de causer la perte de sa patrie si son orgueil personnel était satisfait. » Guillaume et Waldersee étaient à ce moment aussi impopulaires l'un que l'autre, parce qu'on leur croyait avec raison les mêmes sentiments. Waldersee put penser que cette impopularité fut une des raisons qui décidèrent Guillaume à lui préférer Caprivi pour la place de chancelier quand Bismarck donna sa démission, mais il ne tarda pas à avoir le même sort que son adversaire : le 2 février 1891, il était remplacé à la tête de l'état-major général par le comte de Schlieffen, son quartier-maître général.

On ne sait pas ce que représentait Waldersee en art militaire. Etait-il simplement le plus adroit des élèves de Moltke ou avait-il une haute valeur personnelle ? C'est le secret des archives. Tant que les papiers de Waldersee n'auront pas été étudiés et publiés, il restera à ce point de vue une inconnue pour l'historien.

Le renvoi inattendu de Waldersee causa une grande sensation ; on y vit une fantaisie du jeune empereur. Le public incline naturellement à croire que l'adjoint d'un grand homme est le

plus digne et le plus capable de le remplacer. On chercha donc à savoir ce qui avait décidé Guillaume II à ce changement et on rapporta qu'il avait donné comme raison que Schlieffen était « bien plus génial » que Waldersee. Ces mots restèrent une énigme jusqu'en 1909. A partir de cette époque, la publication de l'article *Cannae* dans les *Vierteljahrshefte für Truppenführung* fit comprendre à ceux qui le voulaient bien comment Schlieffen avait réussi à supplanter Waldersee.

Nous avons vu plus haut que, d'après Schlieffen, Moltke avait remarqué après la guerre de 1866 qu'en employant sur les ailes de l'armée les corps restés inutiles en seconde ligne, les Prussiens auraient pu faire subir un bien plus grand désastre à l'armée autrichienne à Königgrätz. Schlieffen généralise et étend cette remarque. Pour lui, les campagnes de 1866 et de 1870 avaient prouvé que la supériorité du tir sur le choc augmente au fur et à mesure que l'armement se perfectionne. En 1908, il estimait qu'il fallait par suite trois fois moins de troupes pour défendre un front qu'en 1870. En conséquence, plus encore que son maître de Moltke, il croit que l'attaque de front a de moins en moins des chances de réussir, et, en tout cas, coûte si cher à l'assaillant qu'on ne peut guère appeler l'avantage qu'elle procure une victoire; il en conclut donc, comme lui, que celle-ci ne peut être obtenue que par un mouvement tournant; mais tandis que de Moltke ne parle de tourner l'ennemi que pour écraser une aile, Schlieffen vise à l'envelopper complètement. Etudiant les batailles du temps passé, il voit que dans un grand nombre d'entre elles, l'un des deux adversaires eût pu prendre l'armée de l'autre *toute entière.* Ce n'est pas seulement au roi Guillaume et à ses trois commandants d'armée qu'il reproche de ne pas avoir pris *toute* l'armée autrichienne à Sadowa, il adresse le même blâme à presque tous les généraux dont il parle (à l'exception de Frédéric II). D'après lui, non seulement le Kronprinz Frédéric pouvait prendre *toute* l'armée de Mac Mahon à Woerth (nous le croyons sans peine), mais Mac Mahon, s'il avait eu ses 10 divisions réunies, eût put prendre *toute* l'armée du Kronprinz, étant donné que celui-ci avait groupé son armée en peloton au lieu de l'étendre en accolade. Toute la théorie de Schlieffen repose sur sa ferme conviction que l'offensive est moins forte que la défensive, parce que la première ne peut faire usage de son feu

pendant qu'elle est en mouvement. Pour lui, le combat de la troupe qui, sans tirer, attaque une troupe qui tire, ressemble au combat de *la cible contre le tireur*. Le talent du général doit consister à prendre sur les derrières de l'ennemi des positions qu'il soit forcé d'attaquer pour continuer à s'approvisionner. Il faut donc tourner l'ennemi à tout prix, et, pour cela, il faut s'étendre le plus possible et s'avancer *par toutes les routes*. Quand une colonne est attaquée, ses voisines ne doivent pas venir à son secours en se plaçant derrière elle, mais bien continuer à marcher jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à hauteur des flancs de la colonne attaquante. Elles attaquent alors ces flancs, manœuvre qui procure infailliblement la victoire. « Il n'y a pas d'exemple qu'une troupe attaquée de deux côtés n'ait pas été battue. » Si pendant que l'ennemi est ainsi attaqué de trois côtés, un corps de cavalerie, *exercé au combat à pied*, vient se placer sur ses derrières, il sera vite forcé de capituler faute de vivres et de munitions. La lutte ainsi conduite sera décisive, car les forces ennemies disparaîtront, capturées en rase campagne comme les armées de Metz et de Sedan l'avaient été pour s'être réfugiées dans une forteresse. Ayant perdu ses troupes et son matériel, l'ennemi sera hors d'état d'empêcher l'envahissement rapide de son territoire. On sera ainsi débarrassé vite de son adversaire et l'on pourra se retourner contre ceux qui oseraient venir à son secours. De plus la guerre ainsi faite entraînera peu de pertes pour le vainqueur, car les attaques seules coûtent beaucoup de monde, et il aura laissé le plus possible le soin d'attaquer au vaincu. Moltke avait déjà écrit que la guerre faite avec une grande supériorité numérique est peu sanglante; Schlieffen ajoute qu'elle doit se terminer rapidement si l'on peut tourner et envelopper l'ennemi et si l'on sait le faire. Pour y arriver, il faut être prêt le premier, percer la ligne ennemie à son point ou à ses points *faibles*, et s'avancer hardiment et rapidement sur ses derrières. L'offensive avant le combat, la défensive pendant le combat, étaient déjà l'idéal de Moltke. Schlieffen y a ajouté seulement que le moyen le plus sûr d'y arriver est d'encercler l'ennemi, même là où il n'y a pas de fortifications, les accidents naturels du terrain et les retranchements improvisés devant en fournir le moyen.

Pour que de semblables opérations puissent réussir, il faut

donc qu'il y ait un trou dans la ligne ennemie ou qu'on puisse la tourner. Dans l'un comme dans l'autre cas, on doit employer le moins de monde possible sur les portions du front où l'on n'attaque pas, afin d'en avoir d'autant plus à sa disposition pour le mouvement tournant ou la trouée. De là, la nécessité d'avoir recours à la fortification passagère pour renforcer les positions où l'on veut simplement se défendre, parce qu'une attaque qui en partirait n'aiderait pas à tourner l'ennemi. Le plan de Schlieffen comportait par suite l'érection de lignes de tranchées telles que celles qui garnissent actuellement les divers fronts des belligérants. Dès avant 1904, les préparatifs faits à Metz pour l'organisation de positions défensives (et en particulier l'emmagasinement de tourelles portatives Schumann) avait été noté par l'état-major français (Foch, *Manœuvre pour la bataille*, p. 49). Comme Schlieffen était encore chef d'état-major général à cette époque-là, il est donc probable que c'est à lui qu'est due l'idée d'organiser ces lignes de tranchées contre lesquelles s'est brisée notre offensive après la bataille de la Marne, mais là encore Schlieffen n'a fait que perfectionner et amplifier une idée du vieux Moltke, car Blume dans sa *Stratégie*, rédigée sous l'inspiration et revue par ce maréchal, recommande à plusieurs reprises l'occupation de positions *préalablement* fortifiées comme un moyen d'arrêter un adversaire victorieux.

Remarquons en passant que le choix de Schlieffen fut fait par Guillaume II en connaissance de cause, en se basant, comme le veut Feuquières, sur la valeur des mémoires fournis par lui (cette maxime doit d'ailleurs être complétée par la remarque de Jomini, que « pour choisir un général en connaissance de cause, il faut connaître l'art militaire »). Moltke, au contraire, semble avoir dû sa nomination à une recommandation. Du moins, le colonel Max Jahns dit dans sa vie de Moltke (p. 229): « La place de chef de l'état-major général étant devenue vacante par la mort de Reyher, le choix du prince-régent, guidé par le sage chef de la section du personnel, le colonel (plus tard maréchal) de Manteuffel, tomba sur Moltke. » Ce dernier n'y était nullement candidat et avait cru plutôt à la nomination du général Reitzenstein. Le futur Guillaume I[er] semble avoir eu encore moins de part aux précédents avancements de Moltke qui n'était pas de ses intimes et avait seulement

été en relation avec lui pendant 16 mois en 1847-48 comme officier à l'état-major du VIII[e] corps à Coblentz.

Schlieffen resta seize ans à la tête de l'état-major général allemand. Pendant toute cette période, il ne cessa de jouir de la faveur de son maître. En 1905, il résigna ses fonctions, mais, semble-t-il, uniquement à raison de son état de santé ou de son âge (il était né en 1833), et fut remplacé par le comte Helmuth de Moltke, neveu de son ancien protecteur. Il est probable qu'il espérait encore jouer un grand rôle si un conflit éclatait ; mais finalement, en 1909, ayant perdu l'espoir de vivre assez pour prendre part à la grande guerre qu'il appelait de ses vœux, il commença à faire connaître ses théories. De cette façon, puisqu'il ne pouvait acquérir la même gloire que Turenne ou Napoléon, il aurait au moins celle de Feuquières ou de Jomini. En janvier 1909, il publia dans la *Deutsche Revue* un article sur *La Guerre au temps présent* où il la décrivait comme il la comprenait, et le tableau qu'il en fait est exactement celui qu'elle présenta pendant la première période du conflit actuel. L'empereur Guillaume donna la mesure de l'estime qu'il avait pour les idées de son ancien chef d'état-major en lisant cet article lui-même à ses généraux le jour de l'an et en leur déclarant avec force qu'il en approuvait les conclusions. Il fut malheureusement apprécié moins correctement en France. Pour prendre un exemple, M. Charles Malo, le critique militaire du *Journal des Débats*, exprima sa surprise qu'une production qui, au point de vue militaire, « est un pur tissu de platitudes » ait pu exciter l'enthousiasme d'une imagination aussi indépendante que celle de Guillaume II.

Peu après, Schlieffen commença la publication de son article *Cannae*, où il démontre la supériorité décisive des manœuvres tactiques et stratégiques qui ont pour résultat de tourner l'adversaire ou même de l'encercler. Cannae, c'est Cannes, le village sur l'Aufide où Annibal vainquit Paul Emile et Varron. Aucun historien n'a jamais raconté cette bataille d'une façon aussi saisissante et aussi lumineuse que Schlieffen. Pour lui, Annibal est un des premiers et des plus illustres hommes de guerre ayant pratiqué les vraies théories, et il en place l'exposé sous le nom du principal succès de ce Carthaginois. Après avoir décrit quelques attaques de Frédéric II

contre le flanc ou l'arrière de l'armée ennemie, Schlieffen passe à Napoléon auquel il reproche de n'avoir su faire que des attaques frontales après Iéna, ce qui l'empêcha de remporter les succès décisifs dont il avait besoin. Les pages qu'il lui consacre dénotent un génie transcendant et font de lui le plus lumineux des commentateurs de Napoléon. Il étudie ensuite les campagnes de 1866 et 1870, louant Moltke plus peut-être que la vérité historique n'y autorise et dénonçant sans pitié l'incapacité du Kronprinz et de Frédéric-Charles (des *Obercommandos*, pour parler son langage).

En 1911, Guillaume II nomma Schlieffen maréchal. Il est probable que cette grâce fut hâtée par l'état de santé de celui qui en était l'objet, car il mourut le 4 janvier 1913. L'Empereur lui fit faire des obsèques solennelles et, dans un ordre adressé à l'armée, rendit un éclatant hommage à ses éminentes qualités de chef et d'historien.

Naturellement les articles de Schlieffen avaient eu un grand retentissement. Depuis le renouveau des études militaires qui a suivi 1870, c'était devenu une mode en France de voir dans Napoléon un homme de guerre d'un génie sans égal et le plus infaillible guide pour ceux qui étudiaient l'art militaire. Les plus marquants des écrivains sortis de notre Ecole supérieure de guerre prétendaient devoir le meilleur de leurs doctrines à leurs découvertes dans la correspondance du vainqueur d'Iéna. Le peu de cas que faisait Schlieffen de leur modèle et surtout de leurs théories devait naturellement les piquer. Un officier, le capitaine M. Daille, fut chargé de le réfuter. Le généra E. Ruffey, membre du Conseil supérieur de guerre, se chargea d'écrire la préface de sa brochure (*Essai sur la doctrine stratégique allemande*, Paris, Berger-Levrault), qui est consciencieusement faite et mérite d'être lue. Il déclara que « le capitaine Daille n'avait pas eu de peine à réduire à néant les prétentions d'outre-Rhin ». Le curieux est que ce capitaine était loin d'avoir cette prétention : il disait, il est vrai, qu' « à son avis, Schlieffen n'était pas parvenu à établir sa thèse d'une façon complète », mais en même temps, il parlait avec détachement de « la doctrine napoléonienne adoptée il y a quelque vingt ans dans l'armée française », condamnait « la conception de l'avant-garde générale longtemps acceptée en France sans discussion », et risquait finalement cet aveu : « La thèse

développée par le général Schlieffen est loin de mériter les mêmes reproches ».

L'expérience allait en effet en prouver les mérites. Les généraux allemands qui commencèrent la guerre de 1914 étaient des élèves de Schlieffen. Ils cherchèrent naturellement à appliquer les doctrines de leur maître. Elles ne leur procurèrent heureusement pas sur notre front cette disparition d'armées entières promise par Schlieflen *et dont l'espoir entra pour beaucoup dans la témérité avec laquelle Guillaume II entama la guerre.* Un instant, il est vrai, le 26 août, ils crurent avoir encerclé l'armée anglaise au Cateau et l'état-major allemand se hâta de l'annoncer, mais l'admirable fermeté du soldat anglais et l'habileté du général French la sauva. Nos alliés russes, en revanche, furent moins heureux. A Tannenberg, à la fin d'août 1914, Hindenburg, appliquant les méthodes de Schlieffen, *cerne* l'armée russe du général Samsonov, égale ou même probablement supérieure en nombre à la sienne, lui tue ou blesse 50.000 hommes, et en fait de 70 à 90.000 prisonniers, pendant que le reste échappe à grand peine. En février 1915, d'après les Allemands, le même Hindenburg aurait remporté des avantages au moins égaux en enveloppant la 10e armée russe commandée par le baron Siewers. Au mois d'août suivant, il exécute une autre des manœuvres préconisées par Schlieffen, il jette la cavalerie austro-allemande à travers un trou que les autres armes ont fait dans le front de l'armée russe, et force celle-ci, inquiète pour ses derrières, à évacuer Vilna.

Depuis ces succès stupéfiants, les généraux alliés cherchent eux aussi à appliquer les doctrines de Schlieffen ; puissent-ils réussir vite à venger Tannenberg et Augustowo !

28 avril 1916.

EMILE LALOY.

LES CHANTS DE LA TOURMENTE

—

LA TISSEUSE CELESTE

La Terre dit au Vent : — « Vent, je t'en prie, écoute ! »
Et l'Errant, qui rôde sans but,
Le Fou qui chante et pleure en courant sur sa route,
Qui caresse les fleurs et que la mer redoute,
S'arrêta, soufflant ! — Chut ! chut ! chut !

— « Vent, va trouver la neige et dis-lui qu'elle tisse
Un grand linceul pour m'en couvrir,
Un grand suaire blanc où je m'ensevelisse,
Pour échapper enfin à l'infernal supplice
Que les hommes me font souffrir.

« Vent, dis-lui que mon dos saigne, que mes vallées,
Mes forêts, mes champs sont détruits,
Qu'il flotte du poison dans mes nuits constellées,
Que mes fleuves rougis roulent des eaux souillées
Et des morts plus mûrs que des fruits.

« Et j'ai prié la pluie aux transparentes mailles
D'envelopper de ses réseaux
Ces troupes de démons qui percent mes entrailles ;
Sans calmer leurs fureurs ni noyer leurs mitrailles,
Elle userait toutes ses eaux.

« Or la neige est plus pure, et sous sa froide couche
Si l'univers est enfoui,
Mes fils devront cesser leur besogne farouche.
Porte-lui mon appel : que ma plainte la touche ! »
— « Oui, répondit le vent, oui, oui... »



Et le Géant sans corps qui chasse
Le troupeau des brouillards d'argent,
Comme fait un nageur plongeant
S'enfonça dans la mer sublime de l'espace,
Dans les vagues du ciel changeant,

Il monta, monta, sur l'épaule
Des monts de glace recouverts,
Puis plus haut encore, à travers
La solitude blanche et muette du Pôle,
Au pays gelé des hivers.

Là, sans paroles et sans geste,
Surveillant de ses yeux baissés
Le travail des fuseaux pressés,
Règne la Tisseuse céleste,
Qui rattache les fils entre ses doigts glacés.



Et le Vent lui cria : — « Sœur Neige, ma sœur blanche,
La Terre t'appelle au secours ;
Vite, pour la couvrir d'un grand suaire, penche
Tes corbeilles et fais crouler en avalanche
Tes duvets fins et tes velours ! »

Et la Neige, levant sa main qu'elle balance,
Fit un signe, et tous les fuseaux
Se mirent à tourner vite, vite, en silence,
Et des paniers penchés un tourbillon s'élance,
D'innombrables et blancs oiseaux.

Flocons, flocons légers, fleurs de gel et de soie,
Bouquet d'astres, essaim mouvant,
Il bondit, il oscille, il frissonne, il tournoie,
Dans une impétueuse et frémissante joie,
Roulé par le souffle du Vent.

Comme se rue un vol fourmillant de phalènes
Autour du phare éblouissant,
Comme le grain battu bondit des gerbes pleines,
La poussière d'argent s'abattait sur les plaines...
Mais elle fondait dans du sang.

— « O Neige, blanche neige, ô ma neige candide,
Comme tu changes de couleur !
Tes lis sont devenus des roses. Moins rapide
Est l'aube toute pâle ou le couchant limpide
A teindre en rouge leur pâleur.

« Tombe ! tombe plus fort, criait la Terre, tombe ! »
Mais en vain, toujours plus épais,
Les flocons s'entassaient sur cette immense tombe :
Ils s'empourpraient au sang de la vaste hécatombe,
Sans y faire régner la paix.

Et toujours déchirant le sein nu de la terre,
La lutte des hommes déments
D'un ouragan d'acier creusait comme un cratère
Le sol bouleversé, sans que la nuit fît taire,
Mort, tes sinistres hurlements !

★

Et le Vent se lassa de jeter à poignées,
Comme un gigantesque semeur,
Ces graines qui fondaient, d'une eau rouge baignées,
La Fileuse cessa, dans ses mains résignées,
De tourner son fuseau qui meurt.

Et comprenant que le ciel même
Ne pouvait plus la secourir,
La Terre attendait de mourir,
En écoutant, sous le ciel blême,
Le Vent fou pleurer et courir.

Le Vent criait : « Dieu! Dieu !... » Mais rien, du haut abîme,
Ne répondit à cet appel ;
Lorsqu'un matin on vit trembler sur une cime,
Au-dessus des champs nus de la mort et du crime,
Un rayon qui glissait du ciel.

Ce n'était qu'un frisson timide de lumière,
Une frémissante lueur,
Comme celle qui naît de l'aube la première,
Frôlant le toit moussu d'une vieille chaumière
D'un reflet fragile et joueur.

Bientôt cette lueur grandit et devint rose ;
Et sur les fourrés haletants,
Sur les champs effarés, sur la lande morose,
Le Vent se tut, surpris, écoutant quelque chose :
Un oiseau chantait le printemps.

Alors la canonnade énorme, le carnage,
Les sanglots, les cris furieux,
Tout parut s'éloigner comme un rapide orage :
Soudain on n'entendit plus rien que le ramage
De ce petit gosier joyeux.

Il disait : « O Printemps ! Printemps !... » Sa ritournelle
Répétait ce seul mot, sans fin ;
Mais toute la fraîcheur du monde était en elle,
Et tout l'enchantement de la Vie, éternelle,
De l'Amour, naïf et divin.

Et nous, hommes, plongés dans la nuit rouge et noire,
Tendant encor nos bras sanglants
Et redressant nos fronts dédaigneux de la gloire,

Pour arracher au sort la suprême victoire,
Cachée, ô guerre, dans tes flancs,

Nous écoutions aussi, par-dessus la mêlée,
Par-dessus l'atroce rumeur,
L'appel délicieux de cette chose ailée.
Elle annonçait l'espoir, la terre consolée,
Et la vie à tout ce qui meurt.

Elle disait déjà, sur nos charniers immondes,
L'oubli, la joie et le retour
Des moissons sur les champs, des voiles sur les ondes,
Et que, lorsque la Mort a labouré les mondes,
Derrière elle fleurit l'Amour.

Nous écoutions... Oh! chante encore, voix naïve,
Chante, chante au-dessus des morts!
Là-bas, aux coteaux bleus, fleurit la verte olive,
Et le Vent apaisé qui glisse sur la rive
Souffle à la Douleur: « Dors, dors, dors!... »

MAURICE POTTECHER.

MILIEUX JUIFS ALLEMANDS

(SOUVENIRS D'AVANT-GUERRE)

—

En 1895 je débarquai par une matinée chaude d'été à Francfort. J'étais ému. C'était la première fois que je venais en Allemagne. Tout le long de la route, j'avais gardé un silence prudent, de peur qu'on ne reconnût ma nationalité à mon accent.

A Kaiserslautern, où j'avais dû interrompre mon voyage, j'avais dormi sur un banc de la salle d'attente près d'un immense poêle de fonte dont les motifs décoratifs exaltaient brutalement le triomphe de la Germania sur la France. Ce voisinage avait redoublé mes appréhensions. Je me souvenais de mon enfance, de toutes les horreurs qu'on m'avait racontées sur l'odieux Prussien. Je revivais par la pensée la journée mouvementée de la première de Lohengrin à Paris, le terre-plein de l'Opéra bondé de manifestants, les cris hostiles poussés par la foule contre l'ennemi héréditaire. J'envisageai des représailles possibles. Que diable étais-je venu faire dans ce pays, moi qui, à cinq ans, tailladais farouchement et brûlais à petit feu ceux de mes soldats de bois peint revêtus de l'uniforme allemand ?.....

Au petit jour, un colosse barbu, sanglé dans l'uniforme des employés de chemin de fer, me secoua pour m'avertir du départ imminent de mon train. A voir mon trouble et ma difficulté d'élocution, il sourit dans la broussaille de ses poils blonds et me dit en mauvais français : « Vous venez de Paris ? » J'acquiesçai de la tête. Sa cordialité devint exubérante.

— Ah, Paris ! Quelle belle ville ! Comme je l'aime ! Que je voudrais y retourner !

J'apercevais, derrière son torse puissant, le poêle monumental de la salle d'attente. La Germania, casquée et cuirassée, appuyait son pied pesant et la pointe de son glaive sur la poitrine de la France terrassée. Je ne parvenais pas à établir de transition plausible entre la rudesse blessante de ce symbole de fonte et les manières bénévoles de mon interlocuteur. J'étais si jeune ! Je n'avais que vingt-trois ans.

— Vous connaissez Paris ? — lui demandai-je avec circonspection.

— Sans doute, — répliqua-t-il fièrement, — j'y suis entré avec nos troupes, en 1871.

Et il continua à m'envelopper d'un regard sympathique. Ma première promenade, à Francfort, me conduisit au *Zoologischer Garten*. Je fus salué, dès l'entrée, par l'assourdissante cacophonie des perroquets. Les cacatoès et les aras bariolés se balançaient sur des perchoirs en plein vent, le long des pelouses piquées de fleurs. En dépit de la chaîne rivée à leur patte, ils se livraient à des ébats compliqués, agitaient bruyamment leurs ailes, s'escrimaient du bec et des ongles sur leurs mangeoires de zinc, déployaient leurs aigrettes chatoyantes et fixaient curieusement les promeneurs de leurs prunelles luisantes et rondes.

L'un d'entre eux, un ara rouge et bleu, au bec proéminent et recourbé, ressemblant étrangement à un vieux banquier israélite, pencha la tête dès qu'il me vit et, m'apostrophant de sa voix de ventriloque, il cria : « *Kohn, Kohn, scho' wieder a' Jud'.* » (Cohn, voilà encore un Juif !)

Vexé de la remarque, fausse d'ailleurs, je constatai bientôt que l'oiseau sarcastique l'adressait indifféremment à tous les visiteurs. Il traduisait ainsi le mépris de son gardien pour la majorité sémite de la population de Francfort.

Telle fut la façon originale dont j'abordai le problème juif en Allemagne.

Il est impossible de comprendre la vie politique et sociale d'Outre-Rhin, si l'on n'a pas vécu dans les milieux israélites allemands. Point n'est besoin d'adopter un point de vue philosémite ou antisémite pour constater le rôle joué par les Juifs dans la confédération germanique. Ce rôle n'est que la résultante naturelle des antécédants historiques de l'empire.

A l'heure actuelle, l'Allemagne et l'Autriche sont immédia-

tement après la Russie les états d'Europe où l'élément judaïque compte le plus de représentants : 1.700.000 en Autriche-Hongrie, 900.000 en Allemagne (1). Leur émancipation a été lente et tardive. Elle a commencé à la fin du XVIII[e] siècle sous l'influence des nouvelles idées françaises. L'édit de tolérance autrichien de 1782 et une loi allemande de 1803 en marquent les premières étapes. En 1808, Jérôme Bonaparte accorda pour la première fois la plénitude des droits civiques aux Juifs de Westphalie. La Prusse suivit timidement cet exemple en 1812, date à laquelle un édit spécial incorpora les Juifs à la nation. Mais l'autocratisme des différentes cours d'Allemagne exigeait des restrictions qui rendaient ces réformes illusoires. La constitution du 31 janvier 1850, en proclamant l'égalité définitive des Allemands et des Juifs, interdisait néanmoins à ces derniers la carrière de l'enseignement, celle des armes, la magistrature, les fonctions municipales et jusqu'à l'humble rôle de juré.

Bien que la nouvelle confédération germanique ait confirmé l'émancipation des Juifs par la loi promulguée le 6 février 1875, à la veille de la guerre actuelle, les Israélites se voyaient toujours exclus, en fait, sinon en droit, de l'armée et des plus hautes charges de la magistrature. L'esprit de caste, qui a survécu, chez nos ennemis, à toutes les transformations politiques, leur assigne encore une place à part dans la société.

Tandis que les peuples latins, dont la vieille culture a pris naissance sur les bords de la Méditerranée, ont vite assimilé, en l'affranchissant, la race israélite, d'origine également méditerranéenne, le Germain, peuple nordique, venu plus tard à la civilisation, n'a pas montré les mêmes facultés d'absorption. La nature orientale du Juif y tranche trop sur le milieu ethnique pour qu'il perde son caractère de métèque. Par contre, les différences de nationalité ne l'ont point affecté; c'est la raison de sa force dans l'empire actuel. La confédération groupa autour des Hohenzollern, de manière violente et factice, toutes les branches de la famille teutonne, si dissemblables de mentalité, de tradition et d'atavisme. Seuls, les Juifs, disséminés à travers l'Allemagne et la Prusse, acceptèrent sans arrière-pensée la nouvelle patrie synthétique qu'on venait de fonder

(1) La Prusse, à elle seule, possède plus des deux tiers de cette population israélite.

sous les auspices de la victoire et dont ils prévoyaient l'essor rapide.

Il existe encore actuellement, en Allemagne, des Prussiens, des Saxons, des Badois, des Wurtembergeois, des Bavarois. Les Juifs, eux, sont exclusivement allemands. Du nord au midi, de l'est à l'ouest, ils forment l'armature de l'empire.

Grâce à leurs facultés innées d'adaptation, ils ont compris de suite le parti qu'ils pouvaient tirer de l'organisme de la nouvelle Allemagne. Par le rationalisme et la continuité de leurs efforts, ils ont accaparé progressivement les domaines où leur activité ne subissait aucune contrainte, celui de l'argent et celui de la pensée. C'est ainsi que les Juifs allemands sont devenus, à leur insu peut-être, les missionnaires du pangermanisme. Ils n'affichaient pas, sans doute — à l'exception de Maximilien Harden dont l'attitude fait partie d'un programme — la brutalité outrancière ni l'étroitesse de vue des *Junker* et des *agrariens*. Ils n'étaient surtout pas partisans de la guerre, qu'ils estiment un moyen de domination aléatoire et suranné, mais ils avaient entrepris la pénétration pacifique du monde par l'entremise de leurs banques, de leur commerce et de leurs industries. Ils avaient su tirer parti de l'orientation de la politique impérialiste et de leurs parentés internationales pour affirmer partout la prépondérance de la plus grande Allemagne, dont ils étaient les citoyens les plus remuants et les plus entreprenants. L'action de la *Viktoria* à Paris, par exemple, dont on a tant parlé ces derniers temps, était leur œuvre et, jusque dans le domaine du théâtre, l'agence Slivinski, dont l'officine parisienne achetait nos pièces à succès, nous inondait d'opérettes juives, *Rêve de valse* et *Veuve joyeuse*, pendant que la fondation Astruc aux Champs-Elysées était surtout soutenue par les capitaux des grands éditeurs de musique israélites d'Allemagne. On pourrait multiplier les exemples.

Si les uns monopolisaient à leur profit le haut commerce, la finance et l'industrie, les autres accaparaient les professions libérales. Les grands médecins, les professeurs d'université notoires, les avocats célèbres étaient surtout des Juifs. La presse la plus influente et la plus répandue leur appartenait.

Trois grandes maisons juives à Berlin dominent le journalisme de la métropole. Rudolf Mosse édite le *Berliner Tageblatt* et ses quatre *Beilagen* (suppléments) : *Der Weltspiegel*

(le Miroir mondial), journal illustré d'actualité, *Ulk* (Farce), feuille satirique de caricatures, *die Technische Rundschau* (Revue des sciences techniques appliquées), *Haus, Hof und Garten* (Maison, cour et jardin), journal d'horticulture et d'agriculture. Son agence de publicité rayonne sur tout l'empire ; il possède même des journaux à l'étranger.

August Scherl (G.m.b.H.) (1), qui a cédé sa maison au gouvernement prussien un an avant la guerre pour la somme de 11 millions de marks, éditait le *Lokal Anzeiger* et le *Tag*, sans compter une demi-douzaine de périodiques illustrés dont les plus importants sont la *Woche* (la Semaine), la *Gartenlaube* (la Tonnelle), *Daheim* (Chez soi), etc.

Les Ullstein ont à eux seuls trois grands quotidiens : la *Berliner Morgenpost*, la *Berliner Zeitung am Mittag*, la *Vossische Zeitung*. Ils publient, en outre, plusieurs magazines, entre autres, la *Berliner Illustrierte Zeitung* et le *Sport im Bild*.

Le *Berliner Börsen-Courrier* est aussi un journal juif, de même la *Frankfurter Zeitung*, avec ses cinq éditions par jour, l'organe le plus répandu de l'Allemagne. Ceci n'est qu'un aperçu.

A part les *Hoftheater* (théâtres de la Cour) qui appartiennent à chaque prince régnant de la confédération, et dont les « Intendants » sont, en général, d'origine noble, tous les théâtres importants sont dirigés par des Juifs. A Berlin, les *Kammerspiele* et le *Deutsches Theater* (Max Reinhardt), *Königgrätzertheater* et *Berliner Theater* (Bernau), *Lessingtheater* (jadis Brahms, et, depuis sa mort, Barnowski), *Kleines Theater* (Dr Alven), *Berliner Schauspielhaus* (Dr Lothar), *Nollendorfplatztheater* (Dr Halm), *Passage-Theater* (Rosenfeld), le *Schauspielhaus* de Dusseldorf (Luise Dumont), le *Schauspielhaus* de Munich (Stollberg), le *Residenztheater* de Wiesbaden (Rauch), le *Stadttheater* de Freiburg-in-Brisgau (Dr Oppler-Legband). A Königsberg le *Schauspielhaus* (Geyer), à Breslau le *Stadttheater* et le *Lobetheater*, (Dr Löwe) ; le *Frankfurter Schauspielhaus* (Gottschalk), le *Dresdener Central-Theater* (Gordon). Je cite au hasard de la plume ; l'énu-

(1) *Gesellschaft mit beschränkter Haftpflicht*, société anonyme à capital limité.

mération totale serait trop longue; elle embrasse toute l'Allemagne.

Inutile de dire que, dans ces conditions, l'antisémitisme actif est devenu impossible. Au point de vue politique, il avait déjà perdu toute signification depuis les équipées burlesques du Graf Puckler, qui avait fait la joie de Berlin de 1892 à 1898, en promenant son éloquence populacière à travers les cabarets borgnes de la capitale. L'un d'eux subsiste encore dans la *Friedrichsstrasse*, vestige attardé de l'époque où le farouche adversaire d'Israël se colletait en public avec les descendants d'Abraham qui lui tombaient sous la main. On y trouve des inscriptions violentes : *Hier sind die Juden nicht geduldet*, (Ici les Juifs ne sont pas acceptés). Des proclamations antisémites émaillent les murailles et des statuettes grotesques d'Ahasverus encadrent, sur une étagère, la prestance un peu lourde du vieux Bismarck.

Il est certain que ni les hobereaux, ni la cour, ni le centre catholique ne sont favorables aux Juifs. Mais les journaux de ces partis n'ont guère de résonnance. Ils sont, en même temps, les adversaires des libertés populaires. Leur antisémitisme demeure donc platonique.

En tout cas, les intellectuels n'agitent plus ces questions brûlantes, à part le professeur d'économie politique Werner Sombart, aryen philosémite, dont les ouvrages et les conférences sont très goûtées à Berlin. Les théâtres sont juifs, les éditeurs sont juifs, la grande presse est juive. Toutes les routes qui mènent à l'opinion publique sont bien gardées.

Un jour, un écrivain m'avouait ironiquement : « *Das Antisemitismus? Ja, es ist sehr gut; aber es wird erst lebensfähig wenn ein tüchtiger Jud' die Sache in die Hand nimmt.* » (L'antisémitisme? Oui, c'est une chose excellente, mais il ne deviendra viable que si un Juif intelligent la prend en main.)

Rössler, à la fois auteur dramatique et acteur, me confia un soir au café Stéphanie, le Procope de Munich, qu'il venait de terminer « une petite chose » (*eine kleine Sache*) qui ferait du bruit; il me passa le manuscrit; c'était celui des *Fünf Frankfurter Herren* (les cinq Messieurs de Francfort). Juif lui-même, Rössler connaissait admirablement l'âme de l'Allemagne moderne. Sa pièce s'inscrivit à tous les répertoires (on la joua même à Paris). Il y gagna une fortune.

Berlin, métropole de la Prusse, est devenu peu à peu la capitale de l'empire, grâce aux Juifs allemands. Ils y ont établi leur quartier général. C'est à eux que la ville doit le cosmopolitisme, l'animation nocturne, le luxe et le plaisir. Tandis que leurs bureaux, leurs comptoirs, leurs entrepôts animent le cœur de la cité, ils élisent domicile dans les quartiers de l'Ouest, aérés et spacieux, le Berlin W, ou même le Berlin *W. W.*, comme on dit ironiquement pour marquer la quintessence de l'élégance. Le *Kurfürstendamm*, large avenue plantée d'arbres et bordée de maisons aux façades lourdement sculptées, est leur voie triomphale. Un éternel corso la sillonne. Le professeur Israël y coudoie le banquier Bleichröder, Maximilien Harden y croise Max Reinhardt; Rudolf Mosse, roi de la presse, y salue Wertheim, roi du bazar, ou Baruch, empereur des costumiers. D'aucuns possèdent une villa prétentieuse et riche à Grünewald, au milieu des pins chauves et décolorés de la banlieue berlinoise.

Les Juifs se sont aussi fixés dans tous les grands centres d'affaires, où leur présence était avantageuse à leurs intérêts, à Leipzig, ville du livre et des foires internationales, à Hambourg, entrepôt du commerce maritime d'outre-mer. Mais, après Berlin, les deux villes de l'empire où ils règnent en maîtres sont Breslau à l'est et Francfort à l'ouest; les deux portes ouvertes sur l'étranger; d'un côté la Russie, la Pologne et l'Autriche, de l'autre, la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. C'est là qu'ils se tiennent aux aguets, et surveillent les marchés du monde.

Beaucoup de Juifs allemands exagèrent à plaisir leur patriotisme et leur loyalisme pour bien marquer leur attachement à leur patrie et à leur empereur. Maximilien Harden, petit acteur insignifiant, distingué par Bismarck en raison de sa causticité, se pose actuellement en sauveur de la nation et s'affirme plus prussien que Guillaume. Pendant qu'il recommande la brutalité et le cynisme, son coréligionnaire Lissauer écrit des hymnes de haine contre les peuples qui ont osé résister aux volontés du militarisme allemand (1).

(1) A Lissauer il faut cependant opposer Karl Liebknecht, d'origine également sémite. Remarquons, cependant, combien souvent ce parlementaire proteste de son amour pour l'Allemagne. Hermann Fernau agit de même : « *Gerade weil ich Deutscher bin.* Précisément parce que je suis Allemand. » Les Juifs seront certainement les premiers à reconnaître le crime commis et ses désastreuses conséquences.

Cependant, en dehors de ces exagérations, les Israélites représentent l'élément libéral avancé de l'empire. Ils ont vite compris que l'autocratisme était un anachronisme dangereux dans un état moderne. S'ils admiraient sans réserve les effets de la discipline et de l'organisation, ils comprenaient néanmoins que l'esprit de caste leur interdisait encore l'accès du pouvoir effectif et que les destinées du pays étaient à la merci d'une minorité trop puissante et trop bien en cour. Ils s'efforcèrent donc d'éclairer la conscience allemande.

Ce sont deux Juifs, Karl Marx et Ferdinand Lassalle, qui semèrent dans la masse les nouvelles idées sociales. La Sozialdemokratie, parti d'émancipation et d'opposition, était un merveilleux instrument dont les bourgeois juifs surent jouer. Ils organisèrent le mouvement et la plupart des grands leaders sozialdemokrates sont aujourd'hui des Sémites. Ceux qu'effrayent encore les théories de communisme ou d'internationalisme se contentent d'être des *Freisinnige*, sorte de radicaux-socialistes.

Comme ils ont le sens profond de la satire, ils ont battu en brèche le byzantinisme de la cour de Prusse et tous les ridicules du caractère germanique, tour à tour obséquieux et arrogant. Le *Simplicissimus*, devenu célèbre par le mordant de son humour et la valeur de ses dessinateurs, a joué un grand rôle dans l'évolution de l'Allemagne. Il a été fondé vers 1894, à Munich, par l'éditeur Albert Langen et par Th. Th. Heine, le plus grand caricaturiste allemand. Les *Lustige Blaetter* sont également l'œuvre d'un Juif, Eysler. Tous les ironistes allemands sont juifs : Moskowski, Stettenheim, Presber, Pserhofer, Roda, Schanzer (1), etc., etc.. Leur verve un peu démoralisante devient souvent cruelle. Ils ne craignent pas de s'attaquer à

(1) Les noms patronymiques des Juifs se reconnaissent à première vue en Allemagne. Quand ils ne sont pas d'origine hébraïque comme *Aaron*, *Kahn*, *Melchissedec*, *Israël*, *Levy*, etc., ils sont de simples noms communs de métiers comme *Schnitzler* (le sculpteur), *Meyer* (le fermier), *Goldschmidt* (l'orfèvre), etc., ou des noms de pays, de villes ou d'habitants de villes : *Deutsch*, *Oesterreicher*, *Berlin*, *Berliner*, *Worms*, *Wormser*, *Regensburger*, *Leipziger*, *Wien*, *Wiener*, etc., etc. Beaucoup de noms juifs sont aussi des mots composes à signification vulgaire, tels *Rothschild* (enseigne rouge), *Braunschild* (enseigne brune), *Rosenberg* (montagne de roses), *Rosenfeld* (champ de roses), *Grünbaum* (arbre vert), etc. J'ai connu un commerçant sémite à Breslau qui s'appelait *Hundert Markschein* (billet-de-cent-Mark). L'origine de ces noms remonte au XVIe siècle. Quand il fallut dresser l'état civil des Israélites, on se contenta, pour ceux dont les noms hébraïques étaient trop difficiles à noter, soit de leur lieu de résidence, soit du métier qu'ils pratiquaient (c'est pourquoi il y a tant de *Kaufmann* en Allemagne), soit du surnom typique que leur entourage leur avait donné.

eux-mêmes, car ils possèdent le don de la *Selbstironie* (ironie de soi) qui a toujours été le trait saillant de leur race.

Et pourtant, malgré leur libéralisme et leur soif d'indépendance, malgré leurs dons d'observation, aucun d'eux n'a protesté à l'heure grave des déclarations de guerre. Ils se sont soumis sans murmurer, comme les Sozialdemokrates. Ils avaient pourtant la presse et les intellectuels à leur merci. Les raisons de cette défection à la cause de l'humanité sont multiples. D'abord l'état de guerre, proclamé en Allemagne dès le moment où la situation internationale devint critique, permit au gouvernement de « cuisiner » la nation entière pour s'en faire un instrument docile. Des mensonges habiles et plausibles posèrent l'Allemagne en victime de la fourberie des Alliés. En face du danger couru, le devoir des citoyens était tout tracé ; ils devaient taire leurs aspirations et leurs critiques, remettre à plus tard leurs luttes pour l'obtention d'un idéal politique, et sauver d'abord la fortune de l'empire, traîtreusement attaqué par des voisins jaloux. Le fonctionnement parfait de la monstrueuse machine de guerre, en jugulant la presse et l'opinion, donnait à ces explications spécieuses la solidité de dogmes indiscutables. A peine si, après 22 mois de lutte, la vérité commence à se faire jour chez nos ennemis.

Les Juifs, attachés à l'empire auquel ils devaient leur essor, acceptèrent la dure nécessité de la guerre. Pour soutenir leur dévouement à la cause nationale, on eut soin d'orienter leurs regards vers l'est.

Nous connaissons mal la Russie ; nous vivons trop loin de ses frontières, nous ne sommes pas un peuple de voyageurs et notre intérêt politique nous oblige à beaucoup de réserve. Les Juifs d'Allemagne, qui parcourent l'Europe pour leurs affaires, connaissent les formalités complexes des passeports (1), les interdictions de séjour dans certaines villes, l'obligation d'élire domicile dans un quartier désigné, l'interdiction de stationner à la même place au delà des délais fixés par la police, etc., etc. Le voisinage immédiat de la Russie les renseigne plus vite et mieux que nous sur l'intolérance de la bureaucratie russe. Ils furent aux premières loges pour suivre toute l'horreur des

(1) Lorsque Max Reinhardt avec toute sa troupe se rendit à Pétrograd, en 1912, il fallut l'intervention du gouvernement allemand pour faciliter son admission sur le territoire russe et son passe-port ne lui permit de franchir la frontière qu'à titre de voyageur de commerce pour une fabrique allemande de faux-cols en celluloïde.

pogroms. Aussi, au cours de la guerre actuelle, a-t-on pu constater le peu d'enthousiasme de la population galicienne pour l'avance russe. Les Juifs d'Allemagne redoutent donc la victoire d'un peuple hostile à leurs libertés et à leur prépondérance, récemment acquises au prix d'efforts ininterrompus.

Leur patriotisme, si sincère soit-il, n'est pas instinctif ; il est raisonné. Certains d'entre eux, ayant supputé les risques que la guerre les forcerait à courir, ont refusé leur concours. C'est le cas de beaucoup de Juifs allemands fixés à l'étranger et dont tous les intérêts avaient émigré.

Le 2 juillet 1914, j'étais à Portofino, aux environs de Gênes. Certes, la beauté lumineuse du paysage italien, le doux frémissement des oliviers feuillus, l'arome subtil des mimosas, la grâce miroitante du golfe bleu, rien ne faisait prévoir, emmi l'harmonie des choses, le cataclysme qui allait fondre sur la vieille Europe. Il y avait bien les journaux, mais chacun avait la conviction que tout s'arrangerait au moment voulu. Et pourtant dans ce repli charmant de la côte ligurienne, je sentais déjà s'allonger l'ombre encombrante de l'Allemagne. Au sommet d'une colline boisée, parmi la sveltesse des pins et des eucalyptus, s'abritait la villa où le père de Guillaume II vint mourir. Non loin de là, une maison plus modeste accueillait chaque printemps Gerhardt Hauptmann. A cheval sur l'isthme étroit qui relie la presqu'île de Portofino à la riviera, le palazzo du comte de Mumm-Scharfenstein (1) étageait ses terrasses de marbre en face du large et les jardins prestigieux du diplomate escaladaient les hauteurs rocheuses de la baie. C'est là que l'empereur d'Allemagne vint lui rendre visite en 1914. Les arcs de triomphe décorèrent le gracieux village aux arcades ombreuses, tapi au bord de la mer. Le monarque gravit la Salita qui conduisait au terre-plein de San Giorgio, salué par l'enthousiasme des pêcheurs et des dentellières. L'Albergo où je logeais, sur le port, avait été la maison princière d'une vieille famille aristocratique allemande, et sur la terrasse où je prenais mes repas, entre des touffes d'hortensias bleutés, je

(1) Ancien ambassadeur d'Allemagne en Chine, le comte Mumm, apparenté, du reste, aux fabricants de champagne, avait donné sa démission à cause — avouait-il lui-même — de la stupidité de la diplomatie allemande. Depuis la guerre, il a été nommé par l'empereur directeur aux Ministère des Affaires Etrangères de la Wilhelmstrasse. C'est lui qui est en rapport avec les représentants accrédités des pays neutres.

n'avais comme voisins de table que trois Juifs allemands, trois frères établis depuis plusieurs années à Gênes, à la tête d'une grande maison d'exportation.

La déclaration de guerre nous surprit à dîner. Nous nous regardâmes, atterrés. L'aîné, à peine âgé de trente-huit ans, me demanda ce que je comptais faire.

— Rentrer immédiatement en France, répondis-je sans hésitation.

Les trois frères se considérèrent silencieusement, puis ils se mirent à pérorer avec vivacité. Ils m'expliquèrent que la mobilisation les ruinait. Leur maison, engagée dans de grandes spéculations, réclamait une surveillance incessante. Ils maudirent l'empereur. « *Er ist verrückt* » (il est fou), criaient-ils.

Moi aussi je pensais à ce que la guerre me coûterait, à mes intérêts en Allemagne, à mon intérieur de Berlin, à tout ce que l'orage allait irrémédiablement engloutir. Devant nous, la mer clapotait doucement contre le môle, le soleil couchant empourprait les cimes. Dans le recueillement du soir, j'écoutais sourdre au fond de mon âme la chanson lointaine de mon enfance et je compris que rien ne saurait m'empêcher d'aller rejoindre mes frères, à l'heure du danger.

Mes trois compagnons discutaient toujours. L'aîné se tourna vers moi :

— Quel parti prendre ?

— Je n'ai pas de conseil à vous donner. Seule, votre conscience peut vous dicter une ligne de conduite.

— Et nos intérêts ? s'exclama mon interlocuteur.

Ils firent venir des cartes. Je les observai, très intrigué. Ils tirèrent au sort pour savoir qui d'eux trois resterait. Celui que le destin désigna déserta sa patrie pour sauver la fortune commune et les deux autres partirent en même temps que moi, le lendemain matin.

§

Chez les Juifs d'Allemagne il n'y a pour ainsi dire point de basse classe. Tandis qu'en Autriche les Juifs de Galicie vivent dans une promiscuité misérable et sont réduits aux métiers les plus vils (1), les Israëlites de la Confédération germanique se

(1) Il faut avoir vu la population sémite de Tarnopol, Lemberg et Przemisl pour se faire une idée de la pauvreté sordide des milieux juifs. Les hommes portent encore la lévite de soie noire et les longues boucles en tire-bouchon le long des tem-

sont progressivement élevés dans la hiérarchie sociale et les plus humbles d'entre eux appartiennent à la petite bourgeoisie. Chose curieuse, ils s'adonnent rarement aux travaux manuels ou serviles. Le nombre des ouvriers juifs est infime. On ne voit jamais de *Kellner* sémites. J'ai vécu vingt ans en Allemagne sans rencontrer un seul *Dienstmann* (commissionnaire), un seul cocher, un seul contrôleur de tramway ou de chemin de fer qui fût de race israëlite.

Dans certaines villes, à Nuremberg, à Leipzig, à Dresde, il existe encore un quartier juif, vestige de l'ancien ghetto. Les habitants de ces ruelles étroites, dont la plupart s'appellent toujours *Judengasse*, se livrent surtout à la brocante, au commerce des vieux habits, de la ferraille et des antiquités. On y trouve aussi des boucheries et des restaurants juifs qu'on appelle *koscher*, c'est-à-dire purs et selon les rites. L'après-midi du vendredi, veille du sabbat (*Schabês*), ils ferment soigneusement leurs échoppes. Dans ces milieux subsiste encore une grande fidélité aux coutumes judaïques. Plus le Juif s'élève dans la société, moins il pratique sa religion. Son ambition et ses relations l'incitent à dissimuler ses origines. Beaucoup d'entre eux adoptent la religion protestante et j'en ai même connu un qui, devenu protestant, se fit baptiser catholique. Comme je lui demandais l'explication de ces conversions successives, il me confia :

— Quand on me demande ma religion (1), je réponds : catholique. Et si on veut savoir ce que j'étais auparavant, je réponds : protestant.

Je voyageais un jour de Hambourg à Berlin avec trois Juifs. Ils ne se connaissaient pas avant le départ de l'express, mais la glace fut vite rompue et la conversation roula sur la religion ; ils avaient vite reconnu qu'ils étaient *Glaubensgenosse* (coréligionnaires). Tous les trois avaient embrassé la religion protestante, l'un d'eux parce que son fils aspirait à la magistrature et qu'il tenait à lui faciliter cette carrière, l'autre parce que son commerce l'y avait obligé ; il éditait des ouvrages religieux. Seul, le troisième répondit qu'il avait abjuré

pes, qu'on appelle en dialecte autrichien *Läuseschaukerl* (balançoire à poux). Le terme exact, pour désigner ces boucles rituelles, est *Beikes*.

(1) En Allemagne, toutes les pièces d'identité, toutes les déclarations officielles doivent mentionner la confession.

aus Ueberzeugung (par conviction). Les deux autres s'écrièrent, stupéfaits :

— *Aus Ueberzeugung? Sie sind wohl meschugge* ! (Vous êtes certainement « marteau »).

Dans les grands centres, comme Berlin, Francfort et Breslau, nombre de Juifs se déclarent officiellement « *confessionslos* » (sans confession). Ils évitent ainsi de payer l'impôt religieux qui assure les émoluments des rabbins et l'entretien des synagogues (1). Ces dissidents augmentaient de jour en jour avant la guerre. J'ai vu moi-même circuler à Berlin des listes qu'on appelait *Austrittsnistel*, sorte de démissions confessionnelles. Les libres-penseurs, qui se sont puissamment organisés, travaillaient avec ardeur à cette propagande antireligieuse. En avril 1914, une de ces listes obtint plus de 7000 adhésions de toutes les confessions dans le courant d'une seule semaine.

Un humoriste juif, le docteur Arthur Pserhofer, déclarait publiquement, à la grande joie des Berlinois :

— *Ich bin, wie die meisten Juden, rituel-confessionslos; das heisst, ich schenke nichts zu Weihnachten.* (Je suis comme la plupart des Juifs *rituellement* sans confession ; cela veut dire que je ne fais pas de cadeau à la Noël.)

Le type sémite, en Allemagne, se reconnaît de prime abord. Il est trop différent du type autochtone pour se confondre avec la race germanique. Bruns ou blonds, châtains ou roux, les Juifs se ressemblent tous par la vivacité des gestes, les marques saillantes de la physionomie et surtout par l'élocution.

En effet, ils ne parlent pas l'allemand de façon pure. Même quand leur naissance leur a donné l'habitude d'un dialecte (saxon, bavarois, wurtembergeois, *ostpreussisch*, etc.), on retrouve dans leur langage un exotisme qui leur est propre.

L'israélite allemand chante en parlant ; il prononce les *s* d'une manière zézayante et déforme la sonorité des voyelles. Il existe un verbe intraduisible pour marquer cette particularité : *mauscheln*. Le Juif *mauschelt* quand il parle allemand. Il le sait fort bien lui-même, du reste, et il s'en moque avec esprit. Un avocat célèbre de Berlin, se trouvait un soir en

(1) Protestants, catholiques et juifs payent une taxe destinée à couvrir les frais de leur culte dans la ville où ils sont domiciliés.

compagnie d'une cantatrice. Comme la conversation roulait sur la musique, une personne lui demanda :

— *Sie singen wohl, Herr Doctor ?* (Vous chantez certainement, Monsieur le Docteur ?)

— *Nur wenn ich spreche !* (Seulement quand je parle), — répondit-il en souriant.

Un autre trait caractéristique donne à leur langage une saveur toute particulière. Ils émaillent la langue allemande d'expressions baroques, espèce de jargon germano-hébraïque que, seule, une longue habitude a pu me rendre familier.

Ils disent *meschugge* pour *verrückt* (fou). Une jeune fille (*Junges Mädchen*) se nomme *Schickse*; une femme mariée, *Kalle*. Si quelque chose ne leur plaît pas, ou s'ils veulent marquer leur dédain, ils prononcent : *nebbisch*. *Ponem* désigne la partie la plus charnue d'un individu. Une fripouille s'appelle *Ganef* et quand un des leurs fait faillite, ils s'écrient : *Er ist kaporès* (il est fichu). La famille, dans son ensemble, devient ironiquement la *Mischpoche* (smala)... Beaucoup de ces expressions ont acquis droit de cité dans la langue courante. C'est ainsi qu'en berlinois on appelle un restaurant de bas étage, un bouge, *Kaschemme* (1).

La plupart de ces mots sont tirés du *Jeddisch*. Ce dialecte, couramment parlé en Galicie, est un mélange corrompu d'allemand et d'hébreu (2).

Ces particularités d'élocution et de prononciation donnent aux milieux juifs d'Allemagne un caractère très vivant et très amusant dont ils ont su tirer parti (3). Spirituels et frondeurs, ils aiment à retrouver sur la scène tous leurs travers. Deux théâtres juifs de comédie se sont fondés à Berlin : les *Folies-*

(1) Chose curieuse, l'argot des escarpes, la langue verte allemande, regorge d'expressions juives. L'écrivain naturaliste berlinois Hans Hyan a publié une intéressante étude à ce sujet.

(2) Il existe toute une littérature *jeddisch*, Ses représentants les plus importants se trouvent aux Etats-Unis, où l'énorme colonie germano-américaine est surtout composée de Juifs. Ils viennent entre autres de faire une « Journée juive » en Amérique pour venir au secours de eurs coreligionnaires d'Europe, victimes de la guerre et dont le nombre, d'après leurs estimations, s'élèverait à 9 millions. Ils ont depuis longtemps fondé des théâtres spéciaux et ont traduit en *Jeddisch* les œuvres de Shakespeare, de Schiller et de Gœthe, jusqu'aux opéras de Richard Wagner, chantés dans ce jargon.

(3) Dans les milieux très cultivés cet exotisme et ces particularités s'effacent progressivement. On peut prévoir que dans un siècle ou deux ces vestiges auront disparu, mais ils subsistent encore aujourd'hui à quelque degré que ce soit dans les familles israélites, malgré les efforts que font certaines d'entre elles pour s'en débarrasser.

Caprices — on aime les noms français là-bas — et le *Gebrüder Herrnfeldtheater*, théâtre appartenant aux deux frères Herrnfeld, acteurs fort goûtés. Ils ne désemplissent pas. Le *Kommerzienrath* (conseiller du commerce) épais et trivial, la vieille *Kommerzienrätin* à l'élégance criarde et surannée, l'officier pacifique du Train (le seul corps d'officiers où les Juifs sont admis), le commerçant processif, le banquier gourmand et sensuel fournissent les personnages principaux des farces qu'on y représente. Le dialogue de ces pièces est primesautier, il fourmille de bons mots. Les situations, parfois fort piquantes, sont d'un comique irrésistible. L'une de ces pièces, la *Klabriaspartie* (1), dont les qualités d'observation et d'humour rappellent notre Courteline, eut un énorme retentissement et atteignit en l'espace de cinq ans le chiffre respectable de cinq mille représentations. Il faut ajouter que plusieurs troupes de ce genre parcourent simultanément les grandes villes d'Allemagne et d'Autriche.

En dépit du jargon quasi allemand employé par les auteurs, on s'aperçoit vite que la tournure d'esprit de ces œuvres n'a rien de germanique. Le public saisit rapidement toutes les allusions. Avec lui, point n'est besoin de souligner les plaisanteries et les calembours, comme le font les journaux satiriques allemands afin de retenir l'attention du lecteur (2).

L'ironie mordante est du reste la qualité dominante de l'esprit sémite allemand. Le Juif ne craint pas de rire à ses propres dépens pour se donner le droit de rire aussi des autres.

Les petits music-halls d'Allemagne qu'on appelle là-bas *Tingel-Tangel* (onomatopée suggestive des orchestres de bouibouis qui répondrait assez à notre mot : beuglant), possèdent tous un « *Humorist* », chansonnier populaire, presque toujours juif, qui flagelle, dans les limites permises par la loi, les ridicules de la vie politique et sociale. Quand ces chanteurs très appréciés sont rappelés par le public après leur tour de chant, ils se présentent devant le rideau, le chapeau claque sous le bras, et commencent à débiter une kyrielle d'anecdotes qui commencent toujours par les mots fatidiques : *Zwei Juden*..... (deux Juifs...). Ces bouts de dialogues, aux réparties

(1) Le *Klabrias* est un jeu de cartes que jouent exclusivement les Juifs.

(2) Dans les périodiques humoristiques on trouve en effet tous les mots d'esprit imprimés en caractères *gesperrt* (espacés), ce qui répond à nos italiques. C'est une façon de prévenir le lecteur allemand : Attention, il va falloir rire.

amusantes, sont furieusement applaudis et colportés partout.

Les Israélites d'Allemagne sont très tolérants. Ils ont si longtemps souffert qu'ils ont appris à apprécier les bienfaits de l'indépendance. Ils n'ont pas de rancune et marquent une grande prédilection pour l'aryen. Chaque famille s'efforce de s'attacher un chrétien qu'elle entoure de prévenance et d'affection. Elle l'appelle son « *goy* » (chrétien). On voit souvent des individus sans scrupule abuser de ce penchant et spéculer éhontément sur le dévouement de leurs amis sémites.

Quand je vivais à Munich, j'entrai en relations avec une famille israëlite. Elle se composait de trois frères célibataires qui s'appelaient Deutsch. Trois plaques de marbre superposées ornaient l'entrée de l'immeuble où ils habitaient avec leur vieille mère. Ils s'étaient numérotés pour éviter les confusions de prénoms toujours possibles. Deutsch I était médecin, Deutsch II, avocat, et Deutsch III, dentiste.

Comme j'étais fort jeune et que la lutte pour la vie m'était encore pénible, ils me proposèrent un troc avantageux pour toutes les parties contractantes. Je devais leur donner des leçons de français ; par contre, Deutsch I prendrait soin de ma santé, Deutsch II défendrait mes intérêts et Deutsch III me plomberait les dents.

C'était la première fois que je fréquentais de façon assidue une famille juive aux allures *alttestamentarisch* (vieux-testament). Leur langage et leurs coutumes étaient pour moi un sujet constant d'étonnement ; ils s'en amusaient fort. Ils me firent manger du *matzes* (pain azyme), des saucisses de bœuf et des poitrines d'oies fumées. Je devins ainsi leur commensal assidu. Ils me présentèrent à leurs parents et amis et mirent une sorte de fierté à se montrer en public avec moi. Je leur ai toujours gardé une grande reconnaissance de leur amitié, car c'est moi qui fis le marché le plus avantageux et les services qu'ils me rendirent valaient beaucoup mieux que les leçons de prononciation française (inutiles d'ailleurs) que je leur donnai.

Quand j'arrivais dans le cabinet de Deutsch I, Deutsch II et Deutsch III accouraient bientôt faire la causette et chacun s'ingéniait à m'offrir des cigarettes grosses comme des cigares ou des cigares gros comme des carottes. Si j'arborais un nouveau chapeau, un complet neuf, ils en palpaient le feutre ou

l'étoffe avec intérêt et compétence, chacun à son tour, puis Deutsch III me demandait :

— *Was haben Sie bezahlt ?* (Combien avez-vous payé ?)

Je disais le prix ; aussitôt Deutsch I ou Deutsch II constatait :

— *Sie sind reingelegt worden* (Vous avez été fichu dedans), — ce qui m'emplissait, à la fois, de regret et d'admiration.

Ils aimaient, du reste, les discussions interminables sur la valeur de leurs achats. Une fois, Deutsch II rapporta un feutre tyrolien, orné d'un blaireau, qu'on appelle là-bas « barbe de chamois » (*Gamsbart*, en bavarois).

Deutsch I, légèrement envieux de cette magnifique acquisition, ouvrit les hostilités :

— Combien as-tu payé ?

— Sept marks.

— Avec une vraie barbe de chamois ?

— Avec une vraie barbe de chamois.

— Ce n'est pas une vraie barbe de chamois.

— C'est une vraie barbe de chamois.

— Pour sept marks on n'a pas une vraie barbe de chamois.

— Pour sept marks j'ai eu une vraie barbe de chamois.

Comme ils s'arrachaient réciproquement le chapeau des mains, en discutant, je vis poindre l'instant où la fameuse barbe de chamois allait être réduite à l'état de mythe.

Aucun souci ne les attristait longtemps. Leur vitalité les ramenait vite à l'optimisme. Deutch II perdit un jour un procès qui lui tenait à cœur. Sur le moment il en fut affecté et me confia la chose en soupirant.

— *Ich hab' meinen Process verloren !* (J'ai perdu mon procès).

Mais il se consola aussitôt, en pensant au caractère vindicatif de son adversaire, et il ajouta :

— *Gut ! Wenn ich gewonnen hätte, er hätt' mich niedergeschossen !*

(Tant mieux ! Si j'avais gagné, il m'aurait tué à coups de revolver.)

La vivacité de leur tempérament, leur exubérance contrastaient de façon étrange avec la placidité proverbiale des Bavarois. Ils agitaient plus d'idées en cinq minutes que deux petits bourgeois munichois en une journée.

Je n'oublierai jamais certaine matinée où ils vinrent boire avec moi de la bière à la *Hofbräu*. Tandis qu'ils n'arrêtaient pas de narrer des histoires, à la table voisine deux hommes du peuple vidaient leurs cruches sans échanger une parole. Ils ne se connaissaient pas. Le silence commença à leur peser ou la loquacité de mes compagnons finit par les gagner. L'un d'eux se décida à desserrer les lèvres. Je transcris fidèlement leur dialogue :

— *Heh!*

— ......

— *Heh!*

— *Was?* (Quoi ?)

— *Sie!* (Vous !)

— *Wer?* (Qui ?)

— *Sie.* (Vous.)

— *I'?* (Moi ?)

— *Jo.* (Oui.)

— *Was?* (Quoi ?)

— *Waren Sie beim Militär?* (Avez-vous été soldat ?)

— ......

— *Waren Sie beim Militär?*

— *Wer?*

— *Sie.*

— *I'?*

— *Jo.*

— *Nee.* (Non.)

Cette conversation les conduisit jusqu'au quatrième *Naass.*

§

Il est indéniable que l'empire d'Allemagne avait pris dans les dernières années un essor formidable ; il déployait dans tous les domaines une inlassable activité. Les Juifs allemands ne furent pas étrangers à cette ascension rapide. On retrouve chez eux, en effet, les deux caractères dominants de la culture allemande, l'amour irraisonné de la nouveauté (snobisme) et une prédilection marquée pour tout ce qui est « kolossal ». Ce sont d'ailleurs les caractéristiques des sociétés parvenues, de fraîche date, avides de jouissance et de domination, à qui une lente évolution n'a pas inculqué le sens de la mesure.

A Vienne, une société d'artistes allemands, composée des peintres, des architectes, des illustrateurs et des sculpteurs les

plus modernes, tels Klimt, Kolo Moser, Hoffmann, Wagner, Löffler, Zeschka, etc., essaya, vers 1902, de créer un mouvement décoratif en partant du principe que chaque objet, si familier et si courant d'usage soit-il, doit être individuellement créé par une collaboration étroite entre l'artiste qui le conçoit et l'artisan qui le façonne. Donc, plus de produits manufacturés. Ce fut un Juif, le multimillionnaire Waerendorfer, qui dépensa toute sa fortune à réaliser ce programme coûteux et peu pratique. Il fonda les *Wiener Werkstätte* (ateliers viennois) dont le magasin, sur le *Graben*, provoqua au début des rassemblements et des manifestations, en raison de l'étrangeté des articles qui y étaient exposés. Les étoffes les plus outrancières, les bijoux les plus abracadabrants, les bibelots les plus grotesques trouvèrent immédiatement des acheteurs dans les milieux juifs cultivés. Le mouvement gagna du terrain et des sociétés similaires s'établirent à Munich, à Dresde et à Berlin.

En 1901, le baron de Wolzogen, auteur du fameux roman *das dritte Geschlecht* (le troisième sexe), après avoir étudié notre cabaret montmartrois, résolut de doter l'Allemagne intellectuelle d'un théâtre artistico-littéraire, dans le genre du Chat-Noir, pour lutter contre l'abêtissement du music-hall. Il s'empressa bien entendu de donner à son imitation le *Made in Germany* en l'affublant d'oripeaux *biedermier* (époque qui correspond à notre époque Louis-Philippe) et en l'intitulant, par allusion à l'*Uebermensch* de Nietzsche, *Ueberbrettl*, ce qui veut dire « Surscène ».

Cette entreprise eut un tel retentissement à Berlin que les billets des vingt premières représentations devinrent l'objet d'un agio effréné; ils atteignirent jusqu'au prix de 250 marks. Tout le Berlin W, c'est-à-dire tous les riches Juifs de la métropole, s'enthousiasmèrent pour ce nouveau genre. La mode elle-même en fut affectée. L'influence de Wolzogen rayonna sur toute l'Allemagne. Des tournées triomphales s'organisèrent qui pénétrèrent jusqu'en Roumanie et en Bulgarie. Un nouveau théâtre fut édifié à Berlin avec des capitaux juifs. Il était dirigé financièrement par un Israélite. Les artistes de ce cabaret monstre devinrent la coqueluche des salons. Ils touchaient des émoluments qui allaient jusqu'à 5.000 marks par mois, soit près de cinquante mille marks par an, si on fait abstraction des deux ou trois mois de relâche. Les chansons et les

duos du répertoire, reproduits par le phonographe et édités à des millions d'exemplaires, enrichirent leurs compositeurs. Oscar Strauss (le futur compositeur de *Rêve de Valse*) conquit d'un seul coup la notoriété et la fortune avec un simple couplet : *die Musik kommt* (la Musique militaire arrive), tiré d'un volume de poésies de Detlev von Liliencron.

L'engouement dura trois ans, puis les imitations surgirent de tous côtés. Chaque restaurateur juif, propriétaire d'une salle inoccupée ou de revenus insuffisants, s'empressa d'écouler son champagne en y installant un cabaret auquel il donnait un nom bien exotique : Bonbonnière, Bijou, Chat-Noir, etc. Inutile d'ajouter que, par contre, notre vocable français « cabaret » fut germanisé et devint *Kabarett.*

L'histoire de Max Reinhardt illustre, de façon frappante, cette ardeur des milieux juifs à rechercher partout la nouveauté.

Max Reinhardt faisait partie d'une entreprise semblable à celle de Wolzogen. Elle s'appelait *Schall und Rauch* (Son et fumée). Cette association se composait d'acteurs, au contraire de l'*Ueberbrettl*,qui comprenait surtout des dilettantes. Quand l'*Ueberbrettl* eut passé de mode, Reinhardt, qui possédait des qualités indéniables de régisseur et de metteur en scène, se remit au théâtre et joua avec sa troupe le *Nachtasyl* (Les Basfonds) de Maxime Gorki. Cette pièce lui valut un succès éclatant. Elle atteignit trois cents représentations et le rendit célèbre dans toute l'Allemagne. Il trouva tout de suite des coreligionnaires à Berlin pour lui fournir des capitaux. Il excellait à s'entourer de collaborateurs intelligents. Son frère Edmund Reinhardt se chargea des questions administratives et financières. Le Dr Felix Holländer devint son conseiller littéraire. Le peintre Ernst Stern, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Munich, s'occupa de la partie décorative. C'est avec eux qu'il fonda ses deux théâtres actuels : le *Deutsches Theater* et les *Kammerspiele* (Théâtre intime). Les deux scènes furent dotées des derniers perfectionnements techniques. Des ateliers de couture et de décoration furent installés dans les immeubles attenant aux théâtres. Chaque costume, chaque meuble, chaque décor était conçu et exécuté chez Reinhardt. Cinq années durant il mangea de l'argent, mais son consortium le soutint et sa persévérance finit par triompher.

C'est alors qu'il résolut de transporter le théâtre au cirque pour augmenter les possibilités de mise en scène et remuer des masses plus grandes avec le maximum d'intensité. L'écrivain autrichien von Hoffmansthal lui donna une adaptation de l'*Œdipe* de Sophocle. Cette reconstitution du théâtre antique, adapté aux progrès de l'éclairage et de la machinerie moderne, passionna Berlin. Le cirque Schumann, où les représentations eurent lieu, contenait 4000 places. *Œdipe* atteignit 20 représentations devant des salles combles, avec une recette moyenne de 30.000 marks par soirée. Vollmöller, un autre littérateur, transcrivit pour le cirque un vieux mystère : *Das Spiel von Jedermann* (Le jeu de M. Chacun) qui eut la même vogue. Au moment où la guerre éclata, Reinhardt avait définitivement affermé le cirque Schumann et s'apprêtait à l'adapter à sa nouvelle destination : *das Theater der Fünf Tausend* (le théâtre des cinq mille). Entre temps, il avait été à Londres et à Pétrograd pour y jouer *le Miracle* (*das Mirakel*) de Vollmöller, sorte de légende moyen-âgeuse où trois mille acteurs et figurants évoluaient dans l'arène, et au cours de laquelle une cathédrale entière devenait la proie des flammes, en s'écroulant sur les fidèles (1).

Max Reinhardt eut une grande influence sur la littérature dramatique de son pays (2) ; c'est lui qui fit connaître en Allemagne les œuvres de Strindberg, de Tolstoï et de Gorki. Il rénova complètement les drames et les comédies de Shakespeare par une régie d'une originalité incontestable. Sa scène tournante lui permit de véritables prodiges. Il créa des fresques scéniques, où l'exactitude des costumes et le choix des couleurs formaient un ensemble d'une harmonie remarquable. La plupart des auteurs modernes lui doivent leur succès : Hofmansthal, Leo Greiner, Frank Wedekind, Vollmöller, Fritz von Unruh, et surtout Carl Sternheim. Mais l'influence qu'il exerça ne fut possible que grâce à l'appui de son public, composé surtout de sémites. Quand on pénétrait dans les coulisses et dans les bureaux de ses théâtres, on pouvait y compter les aryens sur les doigts.

(1) Un avant-goût de Reims, sans doute.

(2) Max Reinhardt avait été lui-même acteur, sans grande envergure du reste. Il n'a aucune culture personnelle, aucune instruction. C'est un autodidacte dont le plus grand talent consiste à s'assimiler rapidement les qualités essentielles de ses collaborateurs.

Inépuisables sont les exemples de l'engouement des Juifs pour les nouvelles formules. Ce sont eux qui ont soutenu les premiers peintres « sécessionnistes ». Ils ont également accueilli nos impressionnistes, nos pointillistes. Les meilleurs van Gogh, les plus beau Gauguin ornent les galeries de mécènes israélites. Un critique d'art juif, Fritz Stahl, du *Berliner Tageblatt*, les leur avait recommandées (1). Les cubistes et les futuristes ont trouvé chez eux des admirateurs empressés. Kahnweiler à Paris collectionnait leurs élucubrations pour ses coreligionnaires d'Allemagne.

Même désir d'outrance moderniste dans le domaine de la médecine. La culture physique, le massage, les théories de Kneipp, la thérapeutique solaire deviennent vite les dadas favoris des classes israélites. Les médecins juifs en profitent pour bâtir d'immenses *sanatoria* ou *Naturheilmittelanstalten* (2) dans le Harz, dans le Taunus, dans la Forêt Noire. On y soigne la neurasthénie, les maladies de la nutrition et de la circulation par l'eau, par le soleil, par la gymnastique, par le régime végétarien. Le plus célèbre de ces établissements est le *Weisser Hirsch* (le Cerf blanc) du Dr Lahmann, aux environs de Dresde.

Les clients riches, dont l'estomac est gâté par les excès de table ou dont le système nerveux est démoli par le surmenage intellectuel, viennent y mener, à l'époque des vacances, une vie frugale et soigneusement réglementée. Levés à six heures du matin, ils se rendent aux bains d'air, où, dans le costume d'Adam ou d'Eve, ils se livrent en commun à des exercices d'assouplissement et à des promenades à travers bois et prés. Ils rentrent pour le petit déjeuner. Le beurre en boulettes est strictement compté, car le premier principe du régime est d'avoir toujours faim. Après ce premier repas, ce sont les bains tièdes avec massage sous l'eau, bains d'acide carbonique, bains d'aiguilles de sapin, bains fluorescents ; j'en passe. Ensuite, partie de tennis ou de golf. L'après-midi, si le temps le permet, bain de soleil, partiel ou total, exposition plus ou moins prolongée à la lumière violette, bleue ou verte. Comme la fatigue physique et les travaux corporels sont excellents

(1) C'est Fritz Stahl qui a organisé la belle galerie de tableaux de richissime *Geheimrath* Rudolf Mosse, l'éditeur du *Berliner Tageblatt*.

(2) Etablissements de moyens curatifs naturels.

pour des individus habitués à se faire servir, on les oblige à biner, remuer et sarcler la terre du jardin potager, planter les légumes, cueillir les fruits, scier le bois, monter le charbon, équarrir et clouer des planches; ce qui évite aux propriétaires les frais de main-d'œuvre. Pour avoir ainsi droit au soleil, à l'eau qui ne coûtent rien et pour absorber trois repas hypothétiques, les pensionnaires payent la somme de 20 à 25 marks par jour. Aussi ces sanatoria deviennent-ils rapidement de vrais *palaces* et leur domaine terrien s'arrondit-il d'année en année.

Elisabeth Duncan fonde une école de danse et de maintien à Darmstadt, Jaques-Dalcroze ouvre un institut rythmique à Hellerau, près de Dresde, aussitôt les mères juives de la bonne société envoient leurs filles étudier les nouvelles méthodes. *Il faut bien marcher avec son temps.*

Ce penchant inné pousse naturellement le Juif allemand à la « gasconnade ». Il aime l'exagération. Toutefois la subtilité naturelle de son esprit et sa verve caustique l'empêchent de devenir la propre dupe de son imagination. Un moment arrive toujours où il se moque spirituellement de lui-même.

Voici une anecdote typique, qu'il faut entendre dans le dialecte original pour en goûter toute la saveur. Je vais essayer de la rendre le plus fidèlement possible.

Zadoc, Isaac et Aaron parlent « miracles », ce soir.

Isaac demande à Zadoc:

— As-tu vu des miracles?

— Non, je n'ai pas vu de miracles, *de mes yeux vu*, mais j'ai un oncle qui connaissait un rabbin qui a fait un miracle. En rentrant dîner, il rencontra deux amis qu'il invita. Sa femme lui reprocha vivement d'avoir amené des hôtes quand elle n'avait à la maison que deux poissons fumés pour le repas du soir. « Ne t'inquiète de rien et va nous chercher les poissons », lui dit le rabbin. Ils s'attablèrent tous les quatre et mangèrent les deux poissons. Sur le plat apparurent alors deux autres poissons. Ils les mangèrent. Il y eut de nouveau deux poissons; ils les mangèrent.....

— Assez avec tes poissons! — s'écrie Isaac impatienté; et il ajoute:

— Moi aussi, j'ai connu un oncle qui a vu un miracle. Il jouait aux cartes avec un de ses amis. L'atout était cœur. Il

jette le neuf de cœur, son partenaire le prend avec le roi de cœur, il rejoue le valet de cœur, son partenaire le prend avec le roi de cœur; il rejoue la dame de cœur, son partenaire.....

— Assez avec tes rois de cœur ! — s'exclame Zadoc en colère.

Isaac propose avec douceur :

— Supprime quelques poissons et je supprimerai quelques rois de cœur.

Aaron, qui n'avait pas encore pipé, ouvre la bouche :

— Moi, j'ai rencontré avant-hier un rabbin très pieux qui demandait à un infirme : « Crois-tu en Jehovah? » — « Oui », répondit l'infirme. « Eh bien, si tu crois en Jehovah, jette tes béquilles. » L'homme jeta ses béquilles...

— Et il se mit à courir? — interrompt vivement Zadoc.

— Non. Il s'est étalé par terre.

— Ce n'est pas un miracle ! — remarque Isaac désappointé.

— Ai-je dit que c'était un miracle? — réplique Aaron. — Mais cela, je l'ai vu, *de mes yeux vu.*

§

C'est à Berlin, la ville neuve par excellence, que les Juifs de l'empire ont pu donner à leurs entreprises une ampleur de proportions vraiment « américaine ».

Il existe *Leipzigerstrasse*, au cœur de la cité, un restaurant célèbre qu'on appelle le *restaurant Kempinski*, du nom de son propriétaire. Réparti sur trois étages, complètement bâti en marbre, doté de plusieurs ascenseurs, de trois sorties monumentales, d'un bureau de postes et télégraphes, d'une vingtaine de cabines téléphoniques, d'un salon de coiffure, pédicure et manucure, d'un magasin de fleurs, d'une salle de lecture et de correspondance, cet établissement où l'on peut manger à toute heure de la journée, contient au moment des repas près de 2000 clients. La carte, imprimée deux fois par jour, donne une nomenclature des mets les plus exôtiques et les plus rares, à la portée des bourses moyennes. Le service est luxueux. La cave est si abondante que la carte des vins a l'épaisseur d'un petit volume. Le propriétaire possède des pêcheries et des huîtreries sur la mer du Nord. Il a ses vignobles en Allemagne, en France et en Autriche. Une fabrique de champagne lui appartient. Les grandes maisons d'alimentation d'Allemagne et de l'étranger ont passé avec lui des

contrats spéciaux. C'est ainsi que le caviar de Russie et la crème d'Isigny de France lui sont livrés chaque jour, dans de petits récipients spéciaux, en nombre si considérable qu'il peut les écouler à des prix défiant toute concurrence.

Toutes les classes fréquentent ce restaurant; les prix de la portion y oscillent entre 35 pfennigs et 1 mk 50.

Un autre palais de ce genre, encore plus énorme, le *Rheingold*, s'élève entre le *Leipzigerplatz* et le *Tiergarten*. Il possède, entre autres, trois salles de fête, pour dîner avec concert à grand orchestre, d'une contenance de 1500 personnes. On y voit du jaspe, du porphyre, du marbre, du bronze doré, des statues, des bas-reliefs, des fontaines et des jets d'eau, des revêtements de bois précieux, le tout avec une profusion lourde et de mauvais goût. Les Juifs allemands aiment à s'éclabousser de luxe aux conditions les plus avantageuses.

Mais le triomphe du « kolossal », le temple du formidable, c'est *Wertheim*.

Il y a quelque cinquante ans, le père Wertheim et ses cinq fils tenaient dans la *Leipzigerstrasse* une petite boutique de mercerie et de bonneterie. Aujourd'hui le père est mort et ses fils sont à la tête d'un grand magasin auprès duquel nos établissements similaires de Paris ne sont que des pygmées. L'énorme pâté de maisons qui s'étend entre le *Leipzigerplatz* et la *Wilhelmstrasse*, le long de la *Leipzigerstrasse*, l'artère la plus commerçante de Berlin, a été peu à peu absorbé par ce bazar et complètement rebâti. Le style de l'édifice n'est pas désagréable. Les lignes sévères de la façade ont de l'allure. C'est bien là le palais moderne du Négoce, pratique, puissant, géométrique.

Tout ce qu'embrasse le commerce du monde entier y est accumulé. On y vend des automobiles, des pianos, des installations sanitaires complètes. Une section spéciale y monopolise la vente des billets de théâtres et de concerts. Les plaisirs de Berlin s'y débitent au même titre que la soie et la flanelle. Des téléphones spéciaux relient ces bureaux aux théâtres, établissements, music-halls et salles de Berlin. Un hall rempli d'affiches, de lithographies, de photographies, permet aux visiteurs de décider de l'emploi de leur soirée et de retenir d'avance leurs places.

Une vaste serre, où serpente une rivière artificielle, abrite les

fleurs les plus rares et toutes les plantes imaginables. Un atelier de photographie est luxueusement installé sous les combles. On trouve dans ce capharnaüm des restaurants, des salles de thé, des bars, jusqu'à un véritable musée ethnographique, composé de pavillons bâtis dans le style des pays exotiques auxquels ils sont consacrés et renfermant les produits spéciaux, les broderies, les costumes, l'art décoratif populaire de telle ou telle contrée.

Wertheim possède sa maison d'édition, le *Globusverlag*, qui se spécialise surtout dans l'édition bon marché. Une armée d'écrivains travaille pour lui. Ses livres d'étrennes, ses manuels de sport, de pêche, d'horticulture, de cuisine, ses albums de musique, ses romans populaires se vendent à des milliers d'exemplaires au rayon de la librairie. Il en arrive à influencer le marché du livre et les grands commissionnaires de Leipzig traitent avec lui sur tarifs spéciaux pour s'assurer un débouché important. L'entreprise est vraiment tentaculaire.

Quelques années avant la guerre, un des frères Wertheim, Wolf Wertheim, marié à une aventurière fort répandue dans les milieux bohèmes, se sépara de ses frères et retira de la maison sa part d'héritage qui se montait à douze millions. Il essaya de concurrencer l'établissement et fonda deux autres magasins à Berlin. Il mangea sa fortune en deux ans et fit faillite. Ses quatre frères lui vinrent en aide et lui assurèrent une rente annuelle de 150.000 marks, à condition qu'il s'engageât formellement à ne jamais plus s'occuper d'affaires.

Les Wertheim ne reculent devant aucun sacrifice pour assurer la réalisation de leurs projets. Quand la municipalité de Berlin prolongea la ligne du métropolitain (*Untergrundbahn*) qui s'arrêtait au *Potsdamerplatz*, le nouveau tracé devait passer sous les magasins de Wertheim. Les propriétaires proposèrent à la ville d'établir à leurs frais ce tronçon de ligne ainsi que la station qui débouchait devant leurs portes, à la condition de pouvoir construire un escalier de dégagement qui aboutirait directement dans leur établissement et de donner à cette station le nom de *Wertheim*. La ville, après de longues discussions, refusa dans la crainte de créer un précédent fâcheux.

En 1912, Wertheim, toujours avide de s'agrandir, se résolut à acquérir sur le *Leipzigerplatz* un vieux palais contigu dans

lequel étaient logés les services du ministère de la marine. Le gouvernement fit d'abord des difficultés parce qu'il ne possédait point d'immeuble où transporter le ministère. Le prix de l'expropriation n'aurait point suffi à édifier une construction neuve. Enfin les pourparlers aboutirent. Wertheim, tenant à entrer en possession de la maison voisine, acheta un terrain sur les bords du canal qui conduit vers l'est de la ville, *Victoria Luisenufer*, dans le quartier le plus élégant. Il y éleva à ses frais un ministère modèle, merveille d'agencement et de sens pratique. Ce geste patriotique, perpétué par une plaque de marbre, lui coûta 6 millions. Par contre il put étendre sa façade, au gré de ses désirs.

§

Cette course infatigable aux honneurs, au succès, à l'argent, à l'influence occulte, donne à cette race active un grand besoin de détente après le travail, une grande soif de distractions. Les villes les plus animées d'Allemagne sont celles où l'élement juif prédomine. Ce sont eux surtout qui remplissent les établissements de nuit, les petits théâtres, les cabarets et les bars. Sans eux, Berlin ne connaîtrait pas le brouhaha de sa vie nocturne ni le nombre exagéré de ses lieux de plaisir.

Foin des drames ennuyeux et des manifestations d'art trop absorbantes, si toutefois la mode n'exige pas de s'y rendre ; ce qu'il faut à ces brasseurs d'affaires, ce sont des œuvres gaies, des spectacles hilarants. Quand on demande à un Juif ce qu'il pense de la dernière pièce, le meilleur compliment qu'il peut en faire est de vous répondre :

— *Nu, ma' lacht.* (Ma foi, on rit.)

C'est cet état d'esprit qui a provoqué la dernière éclosion d'opérettes, soi-disant viennoises, dont les mélodies fades ont parcouru le monde, grâce à l'opiniâtreté des impresarii. *Veuve Joyeuse*, *Rêve de Valse*, *Das Chokolademädchen* et *tutti quanti* ont été composées par des Juifs. Les auteurs des libretti s'appellent Grünbaum, Dörmann, Schanzer, Friedmann, Lothar, Bernau, etc. Les éditeurs, Slivinski, Bloch, Erben, etc. Toutes ces inepties tinrent longtemps l'affiche.

Je me trouvais un jour chez *Wertheim*, au rayon des théâtres, dans le cabinet du directeur. La sonnerie du téléphone tinta ; le directeur décrocha le récepteur et j'entendis ce tronçon de conversation :

— .... ?

— Sans doute, Monsieur le Conseiller.

— ....

— Pour ce soir ? Bon. Où voulez-vous aller ?

— ....

— Je vous recommande le *Leibgardist* (Garde du Corps) de Molnar au *Kleines Theater*.

— ....

— Oui, c'est très drôle.

— ....

— Non, on ne s'y moque pas trop des Juifs.

— ....

— Alors, allez entendre « Le fauteuil d'orchestre n° 174 » au *Nollendorfplatztheater*.

— ....

— Une farce, rien de plus. Je vous assure que ça n'a aucune prétention littéraire.

— ....

— Bien. Je vais vous les envoyer par un chasseur.

Le récepteur fut raccroché et le directeur me dit :

— C'est le patron (un des frères Wertheim) qui désire aller au théâtre, ce soir.

Beaucoup d'entre les Juifs allemands, pauvres encore il y a quelques années, devenus riches aujourd'hui, n'ont ni instruction, ni culture. Ils ne comprennent goutte aux tentatives artistiques et littéraires modernes. Quand ils sont forcés d'aller entendre une de ces manifestations étranges pour faire comme tout le monde, « pour voir et pour être vus », ils marquent leur mécontentement, dès qu'ils se croient entre eux.

J'étais assis un soir à côté d'un *Kommerzienrath* accompagné de sa fille, pendant une représentation de la *Salomé* d'Oscar Wilde. Mon voisin ne bronchait pas, mais je voyais à sa mine qu'il ne s'amusait guère. Pendant l'entr'acte, je les retrouvai au foyer en train de déguster des glaces. Le père se plaignait amèrement de sa soirée. La fille, un peu plus au courant des choses de théâtre, le réprimandait doucement :

— *Das verstehst du nicht, Papa. Es ist halt Secession !* (Tu ne comprends pas cela, papa. C'est de la « Sécession ») (1).

(1) Terme générique avec lequel les bourgeois allemands désignent tout ce qui est décadent, symboliste, hypermoderne.

— *Was heisst Secession ?* — répliqua aigrement le père. — *Fad' ist's !* (Que me chantes-tu avec ta sécession ? C'est ennuyeux, voilà tout.)

Une autre fois, au cours d'une représentation d'*Hamlet* chez Reinhardt, un vieux banquier se pencha vers moi et me dit avec mélancolie, après la scène du fossoyeur :

— *Das Leben ist nicht traurig genug, dass man noch 15 Mark zahlen muss, um zu sehen, wie man auf der Bühne ein Grab schauferlt !* (La vie n'est pas encore assez triste qu'il faille payer 15 marks pour voir comment on creuse une tombe sur la scène.)

Les milieux agrariens et aristocratiques, les partis conservateurs et réactionnaires gardent une sourde rancune aux Juifs de la rapidité avec laquelle ils ont envahi en quarante-cinq ans les professions libérales et le haut commerce de l'empire. Le moindre scandale financier ou autre leur fournit des armes contre les Sémites, et leurs organes ne se font pas faute de crier à la *Verjüdung* (enjuivement) de la bourgeoisie allemande, ni de recommander, en haut lieu, des mesures coercitives contre les intrus (1). L'empereur n'a jamais approuvé cette politique. Tout en respectant l'esprit de caste qu'une longue tradition prussienne maintient encore aujourd'hui dans toute sa rigueur, il s'est toujours montré très libéral envers les éléments juifs de l'empire, parmi lesquels il compte, du reste, des amis personnels. Dernburg, par exemple, est de race juive. Cela ne l'a pas empêché de devenir ministre d'Etat. Guillaume II tint même, il y a quelques années, à donner à la colonie sémite de Berlin une marque toute spéciale de sa faveur.

Quand on construisit la nouvelle synagogue, en face du *Theater des Westens*, à Charlottenbourg — un des plus beaux quartiers de Berlin, — l'empereur offrit, pour orner l'intérieur

(1) Dans un des derniers numéros des *Preussische Jahrbücher*, revue ultra-conservatrice, un article documenté envisage l'immigration possible en territoire allemand de la population juive de la Pologne conquise. Cette perspective effraie l'auteur qui préconise des lois d'exception pour préserver l'empire d'une invasion métèque. Il est certain que les tendances de cette revue sont antisémites. Toutefois on peut prétendre avec certitude que les Juifs d'Allemagne eux-mêmes ne verraient pas d'un bon œil cet afflux inattendu de coreligionnaires slaves. Ils ont lutté longtemps pour obtenir la place qu'ils occupent actuellement dans la Confédération. Ils se sont adaptés au milieu où ils évoluent, ils connaissent les ressources dont ils disposent et celles qu'ils peuvent encore acquérir. Tout appoint intempestif romprait l'équilibre à leur détriment. Il est curieux de constater d'ailleurs que pas un journal juif d'Allemagne n'a relevé cet article.

du temple, tout un revêtement céramique, sorti des ateliers de *Cadinnen* (*Kadinnenwerke*) dont il est propriétaire. Il assista personnellement à l'inauguration du monument.

Dans les derniers temps, Guillaume II alla même jusqu'à faciliter l'admission dans l'armée de certains fils de Juifs convertis (1).

Telle était la situation des Juifs dans l'empire au moment où la guerre éclata. Ils avaient su tirer tout le parti possible de l'organisation de la Confédération pour consolider leur émanciption, pour augmenter leur bien-être et leurs sphères d'influence. Ils formaient au milieu de l'Allemagne un noyau solide et puissant, de tendances franchement libérales. Adversaires de la guerre et de la révolution aussi longtemps qu'elles peuvent être évitées, ils avaient mis progressivement la main sur les grands leviers de la vie publique, la presse, le théâtre, le commerce et la banque. Si jamais la défaite inévitable des Hohenzollern doit provoquer chez nos ennemis une grande convulsion politique, je suis sûr qu'ils y joueront leur rôle et prendront leur revanche, car ils ont trop d'intelligence pour ne s'être pas déjà rendu compte des mensonges dont ils furent les victimes et de l'abîme où la folie criminelle de la Prusse a précipité l'Allemagne. Ils ont pour eux l'opiniâtreté et l'argent, toute une hérédité qui m'est plus sympathique à moi, Latin, que l'atavisme germanique. J'ai vécu au milieu d'eux les meilleures heures de mon long séjour en Allemagne. Ils m'ont souvent amusés ; jamais ils ne m'ont répugné. En somme, n'ont-ils pas réussi à s'élever toujours plus haut, tandis que la clique qui les gouvernait tombait toujours plus bas?

MARC HENRY.

(1) Il n'existe pas de lois explicites qui interdisent aux Juifs les charges de l'armée, mais chaque nouvel officier doit recueillir, pour être admis dans ses nouvelles fonctions, l'adhésion *unanime* de ses futurs camarades et de ses chefs hiérarchiques. Or, il est d'usage constant de refuser cette adhésion aux Juifs, à moins d'intervention directe de l'empereur, chef suprême de l'armée.

ERNEST FOUINET

ET « LES ORIENTALES »

—

Les événements actuels d'Orient ont ramené plus ou moins l'attention sur les poètes et les artistes français qui, de 1821 à 1830, voulurent contribuer, de tous leurs efforts, à la proclamation de l'indépendance de la Grèce.

Un livre excellent de M. Asse, publié en 1900, donne la liste des poèmes parus à cette occasion. Cela commença avec Alexandre Guiraud et aussi le comte Gaspard de Pons, et cette liste est extrêmement longue.

Il va sans dire que la Grèce antique inspira souvent ces nombreux écrivains, à commencer par Barbey d'Aurevilly, qui publia en 1824 son *Ode aux héros des Thermopyles*, vers sans éclat, dit avec raison M. Asse, mais il faut ajouter que Barbey avait seize ans lorsqu'il les écrivit.

Victor Hugo, en composant ses *Orientales*, voulut éviter ce retour aux souvenirs classiques et fit son livre avec des pièces très diverses, mais d'un tout autre genre.

Les unes s'inspirent des circonstances, comme *l'Enfant grec*, et là Hugo n'évite pas un autre écueil, celui des inexactitudes géographiques qui d'ailleurs n'enlèvent rien à la splendeur de ses vers, mais font sourire le voyageur qui a pu visiter Chio que le poète appelle l'île des Vins, alors qu'on n'y planta jamais de vignes, et qu'il orne de charmilles et de grands bois qu'on ne vit jamais sur ces rochers nus.

D'autres pièces n'ont qu'un rapport très indirect avec le sujet du livre, *Le feu du ciel*, par exemple.

Il en est quelques-unes enfin qui sont inspirées d'une lecture rapide de poèmes arabes et se trouvent être les plus vraiment orientales du recueil.

Les admirateurs des *Orientales* ont sans doute remarqué, parmi les notes que Victor Hugo a cru devoir ajouter à ses poèmes, le nom bien oublié aujourd'hui d'Ernest Fouinet, auquel les historiens du romantisme devront accorder une petite place, celle due au collaborateur de Victor Hugo et à l'orientaliste.

Fouinet fut un type de petit romantique placé par son enthousiasme, dès 1828, à la suite de la nouvelle école. Asselineau, qui le rencontra souvent à l'Arsenal, ajouta son nom à la liste de ces auteurs de second ordre pour lesquels il avait une préférence marquée et quelquefois une admiration trop vive.

Son jugement sur Fouinet, encore qu'il nous paraisse un peu flatteur, fut assez juste. « La poésie, écrit-il, ne forme pas la partie la plus considérable du bagage littéraire d'Ernest Fouinet.

« Néanmoins, comme chez tous les écrivains de la même génération qui ont tous débuté par la poésie, on peut dire que c'est la faculté poétique qui domine en lui. »

La Strega, un roman qui parut en 1832 chez Silvestre avec deux vignettes sur bois de Jean Gigoux, est justement inconnu.

Le Village sous les sables (1834), que préfère Asselineau, est une histoire pour les enfants, d'un pathétique faux et souvent ridicule.

Les baigneurs qui viennent chaque année augmenter le nombre toujours croissant des villas de La Baule, du Pouliguen et de Pornichet, apprendront peut-être avec plaisir qu'il s'agit ici du village d'Escoublac ; mais qu'ils ne se croient pas obligés pour cela à la lecture fastidieuse du roman de Fouinet qui, je le répète, a surtout écrit pour l'enfance. La plupart de ses historiettes font partie de la collection Mame et sont recherchées par des maniaques pour les dorures compliquées de leurs cartonnages.

Ainsi parurent *La salle d'asile*, *Mœurs et coutumes*, *Gerson ou le livre des enluminures...*, etc.

Le meilleur de ces ouvrages en prose est, à mon avis, celui qui a pour titre *La caravane des Morts*.

L'auteur a su tirer un assez bon parti d'une coutume orientale bien faite pour inspirer un romantique :

De même que toutes les caravanes d'Alep, de Bagdad, de Damas, de tous les pays de l'islamisme viennent se rejoindre pour former la caravane de la Mecque, bruyante et frémissante, la caravane des vivants..., de même, à travers les plaines et les montagnes de l'Iran et de l'Irak-Adjenni, on aperçoit de temps à autre une longue file de mules et de chameaux, conduite par un seul homme. Sur les bâts de ces montures sont de longs coffres et ces coffres sont des cercueils. Le silencieux cortège s'arrête à la porte de chaque ville, d'où sort une troupe en deuil qui remet au conducteur du convoi les cadavres des croyants qui ont jadis exprimé le désir d'être enterrés à Kerbela.

Cette caravane de Kerbela, c'est la caravane des morts.

La préface de ce roman traite du style oriental.

... Malheur, écrit Fouinet, malheur à celui qui lit les poètes de l'Orient sans connaître leurs mœurs, leur climat, leurs besoins, leur terre et leur ciel.

Quand, dans le *Bourgeois gentilhomme*, Cléonte dit à M. Jourdain : Que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille », voilà le public d'éclater de rire et les rires sont excusables, car la phrase, au premier abord, est burlesque... mais si l'on réfléchissait, elle semblerait bien naturelle. Les déserts brûlés et sans eau apparaîtraient avides de pluie et la métaphore serait toute simple. On concevrait ce qu'il y a de profond et de touchant dans ces souhaits de pluies abondantes et de fraîches ondées que les poètes orientaux adressent habituellement à leurs amis, à leurs campements abandonnés ou à leurs tombeaux. *Arroser*... c'est le comble du bien possible pour un habitant du désert.

. . . . »

Fouinet avait quarante ans lorsqu'il collabora avec Victor Hugo, ce qui n'empêcha pas ce dernier, qui avait alors vingt-sept ans, de nommer Fouinet « ... un jeune écrivain de savoir et d'imagination... »

Ernest Fouinet était né à Nantes en 1790. Il vint de bonne heure à Paris et, à dix-sept ans, tout en achevant ses études à l'école des Langues Orientales, entrait au ministère des Finances, où il était encore sous-chef de bureau quand il mourut en 1845.

Comment se forma son éducation romantique et à quel moment devint-il un assidu de la Place royale et de l'Arsenal? Fouinet était membre de la Société asiatique. Lorsque Victor Hugo eut décidé de connaître les plus jolis poèmes de l'Orient, il chercha des traducteurs ; on lui indiqua Fouinet.

Hugo apprécia assez son collaborateur d'un jour pour que celui-ci devînt bientôt son ami.

Léon Séché a dit, dans un de ses livres, l'histoire du *Ronsard* sur les marges duquel tous les amis de Victor Hugo avaient composé des vers en son honneur. Fouinet collabora à cet hommage avec un sonnet : « A deux heureux (1). »

Mais les notes des *Orientales* contiennent la partie la plus importante des travaux de Fouinet, avec les remerciements de Victor Hugo.

Et voici qui est plus particulièrement intéressant : le manuscrit des *Orientales* contient en outre les lettres que Fouinet adressait, en même temps que ses traductions, à Victor Hugo.

Celui-ci, lorsqu'il livra son manuscrit à l'imprimeur, ne voulant pas se donner la peine de copier les notes et les traductions de Fouinet, les ajouta à son œuvre avec les lettres qui les accompagnaient. Il se contenta d'écrire en tête de la première page : *N'imprimer que ce qui est entre parenthèse* ; supprimant ainsi tout ce qui n'était pas les notes proprement dites (2).

Le manuscrit des *Orientales*, relié en drap rouge, forme un grand in-4°, avec l'ex-libris de l'auteur, à sa place. Hugo écrit sur des feuilles diverses ; il y a des lettres au verso de ses poèmes — lettres de sa marraine, de son frère, faire-part de la mort du général comte Hugo..., etc.

Les lettres de Fouinet qui font partie intégrante du manuscrit ne sont pas dénuées d'intérêt ; on y voit le prestige de Victor Hugo comme chef d'école et la science profonde d'un orientaliste comme Fouinet, lequel connaissait passablement la langue arabe et traduisait tantôt en vers, tantôt en prose, offrant quelquefois les deux manières pour un même poème.

(1) Léon Séché : *Victor Hugo et les poètes*, 1 vol., Mercure de France, 1912.

(2) Ce curieux détail me fut révélé par M. Henri Chamard dans un de ses cours à la Sorbonne.

M. Chamard a eu l'amabilité de me le confirmer par lettre. Je le prie d'agréer ici mes respectueux remerciements.

Ses traductions en vers sont de valeur inégale comme on le verra plus loin à propos d'un autre ouvrage.

Les traductions qui accompagnent *les Orientales* sont toutes en prose. Victor Hugo en fut satisfait, puisqu'il ne proposa aucun changement au traducteur et publia tout ce que celui-ci lui avait adressé, ajoutant seulement aux notes cette phrase adroite : « Nous n'avons point cherché à mettre d'ordre dans ces citations. C'est une poignée de pierres précieuses que nous prenons au hasard et à la hâte dans la grande mine d'Orient (1). »

Voici les lettres de Fouinet à Victor Hugo :

Monsieur et ami,

Je fais ce matin mon examen de conscience comme tout fidèle doit le faire et je me rappelle avec tant de charme ma journée d'hier, qu'en vous envoyant la chamelle que je vous ai promise, je veux revenir sur les beaux vers que j'ai entendus. Ils valent bien le plus bel arabe. D'abord je me demande si j'ai eu la faculté de vous manifester mon admiration devant votre *monumentum ære perennius* et je ne le crois pas. Il y a des cas où le corps est trop épais pour laisser transparaître l'âme. Les rêveries jaunes de M. S. B. (2) sont d'une naïveté exquise et de la poésie la plus pénétrante. Elles m'ont fait rêver jaune.

Quant à M. Paul (3), dût le compliment être tourné d'une singulière façon, j'ai fait en lui une belle découverte ; ce qu'il nous a lu est plein de flamme ; quand on a l'âme élevée et une longue route devant soi, quels élans on peut prendre. Enfin, je me résume en disant que j'avais oublié l'heure et les habitudes claustrales de notre maison, ancien couvent des Filles du Calvaire, tellement que j'ai été un quart d'heure à réveiller le portier.

Mais la chamelle s'avance dans le sable du Thamed.

Mille amitiés.

ERNEST FOUINET.

A demain, si vous pouviez apporter à mon oncle ces journaux... (4) où sont ces jolies et charmantes ballades.

Suit le fragment *la Chamelle*.

La note qui l'accompagne dans *les Orientales* : « Tous les sept ans avant l'islamisme, les poètes de l'Arabie... etc. » est de Fouinet.

(1) *Les Orientales* (notes).
(2) Evidemment Sainte-Beuve.
(3) Evidemment Paul Foucher.
(4) Il s'agit du *Journal des Débats* où avaient paru quelques poèmes de Victor Hugo.

Deuxième lettre :

2 juillet.

Monsieur et cher ami,

C'est du bureau que je vous écris pour me tirer d'un maudit travail d'additions qui fut inventé pour tuer toute imagination, toute poésie.

C'est pour la ressusciter que je viens à vous. Je suis encore tout plein de votre superbe *Mazeppa* après avoir relu celui de Byron. Si j'avais eu le plaisir de vous trouver lundi, j'aurais ajouté au manteau rayé, que vous avez si bien ajusté à sa taille, une noble et puissante description de la cavale d'Amralkis, poète arabe célèbre et contemporain de Mahomet.

Je vais vous la transcrire ici ; elle pourrait éveiller en vous d'autres traits à ajouter à ceux dont vous avez ennobli le coursier sauvage de Mazeppa.

Cela va droit à vous et je crois que vous admirerez. Mon oncle vous a parfaitement reconnu dans votre portrait et depuis que je ne vous ai vu, je l'ai trouvé ressemblant.

Mes amitiés.

ERNEST F.

Si vous aviez la ferme intention d'aller dimanche à l'Arsenal, un seul mot de vous, un seul et j'irai vous y trouver.

A M. V. Hugo, 11, rue N.-D. des Champs.

Le poème ici est *la Cavale*.

A la 4e strophe, Hugo fait remarquer qu'il a traduit le passage dans les *Adieux de l'hôtesse arabe*.

A la 5e strophe, Fouinet avait traduit : « Sa queue est comme le vêtement traînant de l'épouse, elle sépare sa vulve de son fondement », et avait ajouté : « Ceci est tout-à-fait primitif ». — Hugo arrêta la traduction après le mot « épouse » et mit la note suivante : « Il y a ici quelque chose de tout-à-fait primitif et qui pourrait tout au plus se traduire en latin. »

La note « son cou est fumant » est de Fouinet.

Quant à la note dont Hugo fait suivre le poème, elle est entièrement inspirée de la lettre suivante de Fouinet.

Troisième lettre :

Monsieur et ami,

Permettez-moi de ne pas tarder davantage à vous reparler de la bonne soirée que j'ai passée avec vous ces jours derniers ; votre Danube gourmande ses filles rivales avec une admirable énergie qui contraste parfaitement avec la candide naïveté de votre jeune grecque

et lorsque, entre ces deux tableaux, je vois le sujet de ma p. de la N. B., vous conviendrez que j'ai le besoin de m'épancher. Je vous prie de remercier avec la même effusion le peintre et le poète : quand je vois, quand je sens de pareilles compositions, je me fais gloire d'être de notre siècle et d'être à la suite de l'Ecole qui les produit. Et si je jette mes regards en arrière, ... mais je dirais des sottises aux morts ou aux classiques vivants et j'ai recours à J. Reiske qui va être romantique pour moi. Il explique les motifs qui le portent à l'étude des langues d'Asie.

— J'ai connu, dit-il, une personne qui ne pensait pas que les lettres élégantes y gagnassent beaucoup si j'y introduisais un cavalier monté sur un animal à longues oreilles et à queue non moins longue... ; j'avoue que les arabes dans de telles peintures sont plus simples que les Grecs mignons et que cette bête arabe n'a pas si belle tournure et si agile que Pégase. Je ne fais pas parler le chameau, il ne rend pas d'oracles et le cavalier arabe est, j'en conviens, moins tragique que P... sur le Cithéron, voyageant au milieu des nuages, entre le ciel et la terre ; c'est un spectacle dont je n'ai jamais joui et s'il faut estimer la poésie au poids, je n'oserais promettre encore la victoire aux Arabes... Que dans un bassin de la balance, je mette même des troupeaux de chameaux, les bagages des familles qui changent de campement, que dans le bassin opposé je jette le seul cheval de Troie, voilà l'équilibre détruit.

Cependant, à parler franchement, le frugal chameau de Tarapha que je nourris de larmes de gomme et d'épines, nature vile s'il en fut, me plaît beaucoup plus que ces chevaux précieux de Junon qui paissent l'ambroisie...

De là il part pour énumérer les éternelles fureurs d'Hercule, les poisons de Médée, Troie en feu, les Electres, les Orestes, sans nombre; enfin voici sa verve qui se transforme presque en démence :

Qui n'est pas saisi du frisson de la fièvre quand il lit dans Homère, homme divin, tant de choses bavardes, rhapsodiques, froides, absurdes, exécrables, execrabilia ? Si je pouvais prendre tous les lions, les taureaux, les sangliers, les chevaux, les serpents, les hyènes, les harpies, les sphinx dont Scaliger a parqué d'aussi grands troupeaux dans sa Poétique, si je pouvais les réunir dans une seule étable, je les frapperais tous de la même épée et, parbleu, j'y mettrais bien Pégase si je ne redoutais la pluie de pierres des poétâtres qui ont craint avec (illisible) pour un cheval qui a supporté tant de fatigues pendant tant de siècles.

La diatribe est forte de la part d'un docte allemand tout farci d'études classiques ; mais je ne veux pas vous laisser de blanc et je vais

vous conduire dans le désert sur un bon chameau tel que Reiske les aime ; je serais heureux si le fragment que je vous donne pouvait être de quelque utilité à la composition de votre recueil d'Orientales.

Votre ami, j'aime à le répéter,

ERNEST FOUINET.

Mon oncle vous adresse une traduction musulmane qui pourrait ce me semble faire une belle orientale.

Suivent les traductions de deux poèmes, *Traversée du désert pendant la nuit* et *pendant le jour* (1).

Quatrième lettre :

Monsieur et cher ami,

Vous avez la bonté de penser à moi et moi je pense à vos Orientaux ; je viens de lire un petit poème bien court, mais tout primitif, je vous le fais connaître. Voilà bien le cœur de l'homme et ses sentiments profonds. La nouvelle école est des premiers temps du monde :

— « Je suis descendu vers les gens de Mahleb, dans l'hiver, étranger, sans asile ; c'était au temps de la disette ; je n'ai cessé d'éprouver leurs bienfaits ; ils m'ont couvert, ils m'ont fait du bien, tellement que je me suis cru dans ma tribu. »

L'hospitalité est-elle bien peinte dans ces deux lignes simples ?

Tâchez donc de venir dimanche à l'Arsenal, car je ne me lasse point de vous voir et je finirai à ce propos par une citation arabe :

— Je suis l'épée si ce n'est que l'épée s'émousse et que les coups que je te porte ne s'émoussent jamais.

Au lieu de *coups* mettez *amitiés* et tout sera vrai.

ERNEST FOUINET.

In manus tuas commendo animam meam.

Animam veut dire mes nouvelles.

Cinquième lettre :

Fouinet écrit cette cinquième lettre sur une feuille administrative de son bureau au ministère des finances. Il raye le titre « Administration des contributions directes », puis commence ainsi sa lettre :

Je raye bien vite, monsieur et cher ami, le titre de cette feuille pour pouvoir vous parler de poésie en toute sûreté. Au risque de vous ennuyer de mes missives, je vais vous communiquer de l'oriental. Voici d'abord quelques vers que composa Abdmonay dans les *tems d'ignorance*, c'est-à-dire avant Mahomet. Ils renferment la description d'une rencontre de tribus : le fragment est court mais il est si poétique qu'il peut fournir de bien belles lignes à votre préface.

(1) Voir notes des *Orientales*.

Il cite les premières strophes puis il continue ses remarques :

Voilà de la poësie de tous les temps, de toutes les écoles, c'est celle de votre phalange où je m'engage comme lieutenant.

Il cite encore une strophe et reprend :

Tout-à-coup le poète frappé de cette idée de citadelle oublie pour la décrire son sujet principal. J'aime cette brusquerie de transitions, c'est sans doute bien l'opposé de l'art...

Hugo a barré le reste de la phrase, mais il a traduit la pensée de Fouinet lorsqu'il écrit avant de citer les strophes en question :

« Le morceau suivant nous semble remarquable par le désordre lyrique des idées. »

Fouinet cite et après la strophe : *Les étoiles tendant vers le couchant semblaient ces blanches vaches sauvages qui s'enfuient du bord de l'étang où elles s'abreuvaient...* il écrit :

Quel beau tableau ! Du haut d'une tour il voit les étoiles disparaître devant l'aurore comme les fauves devant le chasseur. Les vaches sont blanches comme les astres ; le ciel d'où les astres s'effacent semble un étang, c'est bien l'aube !

J'ai traduit tout ceci fort négligemment quant au style qui est plus arabe que français. Mais c'est ce qu'il faut, l'exactitude y est.

Comptez-y et regardez ce que je vous fais connaître comme votre propriété exclusive; il serait beau pour moi de pouvoir vous enrichir. Tous les renseignements qui vous seraient utiles, demandez-les moi et je vous les donnerai si j'en suis capable.

C'est un service que vous me rendez en me forçant à ne pas oublier la clef de mes trésors de poésie.

J'espère que votre santé se remet ; j'irai m'en assurer un de ces jours ; en attendant je vous serre la main en signe de bonne amitié bien franche.

J'écrirai ainsi tant que la colombe prendra un collier. Ernest.

Abd allah hodiely.

Mes respects à madame. Je crois vous entendre dire que c'est l'auteur de la charmante ballade qui s'occupait de mes nouvelles, je serais désolé d'imposer à l'obligeance d'un autre les démarches que je pourrais faire. Qu'il ait la bonté de m'introduire, c'est le grand point. Les courses sont de mon ressort.

Sixième lettre :

Monsieur et ami,

J'ai sur le conseil de mon oncle donné à notre Abraham le nom que lui donnent les orientaux, Hrachim...

En effet, je dois oublier la Genèse pour ne penser qu'au Koran. Je rime tant bien que mal des traditions d'origine biblique, il est vrai, mais arrangées à la musulmane. Hrachim porte le turban de Gherif dans la pensée du Kessai qui a composé à Mansoul l'histoire des prophètes. Soleiman fait les cinq prières de l'Islam, donc il n'est plus Salomon. David, suivant une autre tradition, est suivi à ses funérailles de l'armée des Djins et des Péris, riantes inventions des arabes et persans ; ils nomment le Roi prophète David, je dois les imiter. Qu'en pensez-vous ?

Peut-être vous vous plaindrez de mes réflexions écrites...je ne dirai plus que deux mots.

Votre ami,

ERNEST FOUINET.

Rue des Filles-du-Calvaire, n° 4.

La note des *Orientales* qui commence par : *Un autre poète du divan de Bochteri...* etc.., est entièrement de Fouinet et se trouve dans la lettre ci-dessus.

Hugo a aussi copié textuellement l'exclamation qui précède : *Quel ton de grandeur, de tristesse... etc.*

Puis Victor Hugo semble avoir abandonné les citations de Fouinet ; il y en a encore trois pages que l'auteur des *Orientales* a laissées de côté. Il n'a retenu de ces dernières traductions de Fouinet qu'un pantoum malais, qu'il qualifie de délicieusement original :

Les papillons jouent à l'entour sur leurs ailes...

Ernest Fouinet a repris ce pantoum pour le traduire en vers dans un curieux petit livre qui forme la onzième livraison de la Bibliothèque choisie et a pour titre : *Choix de poésies orientales traduites en vers et en prose par M. E. Fouinet...* etc., *recueillies par M. F. Michel de l'Ecole des Chartes, 1830.*

Voici une strophe du pantoum traduit en prose (1).

Ils volent vers la mer, près de la chaîne des rochers.
Le vautour dirige son essor vers *Bandam.*
Depuis mes premiers jours jusqu'à l'heure présente,
J'ai admiré bien des jeunes gens.

Et voici maintenant la même strophe traduite en vers (2) par le même Ernest Fouinet :

(1) *Les Orientales* (notes).
(2) *Choix de poésies orientales.*

Les papillons voltigent vers la mer
Et vers Bandam un vautour tend ses ailes.
Depuis longtemps belle parmi les belles
Plus d'un jeune homme à mon regard fut cher...

Ernest Fouinet s'excuse, la seconde fois, de citer le pantoum « dont le mot à mot a été inséré dans les notes d'un beau recueil poétique (*sic*) *Les Orientales* ». Et il ajoute :

C'est bien peu de chose que cette chanson ; elle est vague, sans suite; point de pensées, de douces images ; voilà tout : aussi qui tenterait d'en peindre l'effet risquerait de se rendre inintelligible ou ridicule; ce serait vouloir répéter, avec une voix rude et sans souplesse, les mots qu'une petite fille improvise en les chantant d'une voix suave et flexible : sa bouche fraîche et riante, ses regards naïfs et heureux, tout concourt à l'effet : aussi de même que l'on craint d'enlever à une fleur son velouté en la touchant trop, je me garderai de plus longs commentaires sur ce qui est entièrement du ressort de l'âme et, la saisissant dans la disposition où l'aura placée le pantoum qui précède, je ferai suivre immédiatement le récit de la mort de Keni Tambouhan où respire le même air de calme et de naïveté, animée par une action dramatique.

Suit l'histoire de Keni Tambouhan, princesse de Tandjoug-Poura, dont la traduction n'est pas toujours très heureuse. On y trouve les vers qui, selon Asselineau, avaient causé quelque stupeur à l'Arsenal :

A Wira Dendani, Radin dit : oh ! demeure.
Mon père, où donc est-il l'oiseau de tout à l'heure ?

J'ai trouvé dans la même pièce :

.... et devenu bourreau
Lui plongea dans le sein la lame meurtrière.
Elle le traversa ; la pointe était derrière.
Et Keni Tambouhan, du coup qui la perça,
Sans crier, sans lutter, sur la terre glissa...

Mais tout dans ce petit livre n'est pas ridicule et il s'y trouve des strophes de Fouinet parfaitement dignes d'être admirées ; voici un extrait d'un autre pantoum.

Si devant moi vous marchez, ô ma belle !
Cueillez pour moi des fleurs du Camboja.
Sur les tombeaux leur ombre solennelle
S'étend déjà.

Un oiseau blanc, aussi blanc que la neige,
Vers un djati s'envole en gazouillant :

O mon amour, vers quel ciel vous suivrai-je ?
Quel ciel riant ?

Cet auteur de second plan fut digne du nom de poète et aura eu l'honneur de collaborer avec Victor Hugo, de l'inspirer même.

La publication que j'ai faite des lettres et de leurs commentaires prouve aussi que les critiques d'Ernest Fouinet ne furent pas dédaignées de Victor Hugo qui, usant largement de la permission que son ami lui avait donnée, se les appropria souvent s ns plus de façons.

RENÉ MARTINEAU.

LES FAILLITES DE LA GUERRE

—

Cette guerre est la faillite de la démocratie et en même temps sa gloire.

Que ne peut-on reprocher à la démocratie et aussi quelles couronnes est-il qu'on ne puisse lui tresser ! Trop d'idées fausses avaient cours avant la guerre, trop de mots nous avaient embrouillés.

Depuis le mois d'août 1914, nous nous trouvons de plein pied dans une humanité dont nous soupçonnions à peine l'existence. Tout nous y surprend, et son abnégation, et son héroïsme, et sa résistance. Nous parlons d'héroïsme. Mais savons-nous ce qu'il cache, cet héroïsme, et quelles fatales erreurs il est en train d'expier?

Nous nous étions accoutumés à voir le peuple partout. En réalité, partout il était, mais nous lui accordions de trop grandes grâces. Nous croyions que parce qu'il votait, il avait le contrôle des opérations politiques, que parce qu'il avait fondé le socialisme, un grand pas avait été fait dans le progrès humain ; nous croyions que parce qu'il s'agitait et qu'il faisait figure, il était, dans nos nations occidentales, le maître absolu. En réalité il n'avait du maître que le visage, et seuls ses intendants disposaient de la puissance. C'est parce qu'il n'a pu reconnaître lui-même cette vérité qu'il n'a pu empêcher l'agression allemande de se produire, et que lorsque cette agression s'est produite, il n'a pu tout d'abord s'y opposer suffisamment.

Car le peuple était capable de grandes choses, il était capable de maintenir la paix, il n'en a pas eu la force. Est-ce à dire

que cette force ne pouvait de toute façon lui appartenir? Non, c'est qu'il n'a pas su s'en servir.

C'est parce que son organisation fut défectueuse et son esprit trop peu ordonné, que la démocratie pâtit actuellement d'une guerre plus affreuse sans doute que ce que le visionnaire le plus tragique eût pu imaginer.

Et d'abord voyons l'Allemagne, car elle reste le nœud de la question, et, à mon avis, même le neutre le plus neutre, le plus impartial et le plus réfléchi, ne peut pas ne pas voir en elle l'instigatrice. S'il en juge autrement, c'est qu'il ne connaît pas l'Allemagne, ou s'il la connaît, c'est qu'il la juge avec un esprit prévenu.

Il est excessivement difficile dans les circonstances actuelles de faire le compte de chacun; celui qui s'y aventure ne peut le faire qu'avec une extrême prudence; mais diplomatie mise à part et tractations politiques, nous en savons assez pour définir le rôle de la démocratie, son impuissance et son immense vertu actuelle de sacrifice.

La démocratie allemande ne fut jamais qu'une entité, une masse d'hommes plus serve que celle des temps passés. Le socialisme allemand ne fut jamais que platonique. Une social-démocratie française aussi nombreuse que l'allemande et vivant sous le même régime eut fait dix révolutions, la social-démocratie allemande ne compte pas une seule émeute sérieuse à son actif. D'où vient cette passivité? De l'esprit allemand même tout d'abord, de l'extrême habileté des dirigeants allemands ensuite. Il faut rendre cette justice aux gouvernants allemands qu'ils ont merveilleusement compris la psychologie de leur peuple et qu'ils ont su diriger celui-ci dans les voies qui leur étaient, à eux, profitables. A leur point de vue strictement national, ils n'ont commis aucune erreur; ils ont fait plus : ils ont réussi à duper soixante millions d'individus.

En flattant la masse, en développant chez elle les instincts les moins généreux, ils ont réussi à créer une chose à laquelle, il y a deux ans encore, on se serait refusé à croire. La démocratie allemande est coupable au premier chef. Elle est coupable, elle, la plèbe toute puissante, d'avoir cru les seigneurs; elle est coupable d'avoir essayé de se modeler une figure d'après la physionomie de ses maîtres. Elle a agi avec une rare inconscience. Souffrant comme elle souffrait dans ses libertés

individuelles, elle n'a pu s'empêcher d'admirer l'arrogance de ses élus. Ne pouvant s'égaler à eux, homme par homme, individu par individu, elle a voulu que la masse au moins les égalât, et non pas pour les combattre, mais pour marcher avec eux. Tout le secret de l'attitude allemande est là.

Le socialisme allemand avait un avenir magnifique devant lui; il avait le nombre, il avait la formidable industrie allemande croissante qui était son terrain le plus fertile. Mais il s'est contenté du nombre, et son terrain il ne l'a même pas exploité. Quand le socialisme allemand s'est vu réuni, quand il a compté tous ces hommes partageant une même idée, il s'est dit : « Comme c'est beau et quelle force nous représentons. » Mais il n'est pas allé plus loin, du moins pas tout de suite. Il a laissé le temps aux dirigeants allemands de se rendre compte que l'ennemi qui se rassemblait manquait de dynamique et que les tours étaient encore loin qu'il voulait conquérir. Il a laissé le temps à l'empire de dominer le socialisme par les tendances mêmes de l'esprit allemand que l'empire connaissait merveilleusement, et dont il sut se servir. L'empire fit dériver le courant socialiste. « Voyons », dit-il, « vous êtes des centaines de mille, et votre réunion est belle. Elle est la pierre solide sur laquelle repose l'édifice national. C'est vous l'industrie qui est en train de conquérir le monde, c'est vous dont la puissance de production et d'écoulement fait rougir les autres de leur médiocrité. Ne sentez-vous pas que l'ouvrier allemand va devenir le vrai maître de l'univers et que dès maintenant le gouvernement, la Chambre et jusqu'à l'empereur ne sont plus que ses esclaves? Il est entendu que vous, ouvriers, votre rôle étant tracé et grand, vous ne pouvez plus vous occuper d'autre chose, votre mission est large assez. Une autre nous incombe, celle de traiter les questions d'ordre général et qui concernent votre intérêt. Nous assumons joyeusement cette tâche. »

Ainsi, mêlant adroitement la flatterie au mensonge, touchant l'amour-propre en même temps que la vieille fibre nationaliste, les dirigeants allemands écartèrent une menace qui pouvait un jour devenir dangereuse. Ils mirent un bandeau au peuple en lui disant : « Tu es le plus saint des hommes, nous parlerons pour toi, et c'est nous qui te guiderons ».

Le peuple allemand accepta.

Dans les congrès internationaux les délégués allemands parlèrent, ils s'élevèrent contre le capitalisme et le militarisme, mais toujours avec cette idée de derrière la tète que le capitalisme et le militarisme étrangers étaient cause du mal qui sévissait chez eux; et quand ils touchaient à cette question de l'industrie broyeuse de libertés et dont il fallait devenir les maîtres, ils faisaient en pieux Allemands cette restriction mentale assez étrange : « Pourvu qu'on ne touche pas à l'industrie allemande! »

Cette conduite, cette sujétion paraissent singulières. Elles ne le sont plus quand on songe à l'esprit allemand qui est tout de retour sur lui-même. L'Allemand ne cherche rien en dehors de son être ou en dehors de cet individu plus large qu'est la nation; il veut tout trouver en eux. Il ne manque d'aucune capacité, il manque de qualités. Celle du Latin qui cherche à se dégager est ce qui lui fait le plus défaut. S'il veut s'élargir, l'Allemand agrandira son cercle, non pas de sentiments, mais de possessions et de connaissances. Les autres ont le cœur, capable de toutes les impressions; l'Allemand n'a que sa richesse matérielle et son esprit dangereux, son esprit, une fois que toutes les forces s'y sont mises, effrayant.

La démocratie allemande, en tant que démocratie souveraine, était impossible; elle manquait de discernement, d'audace dans l'action; elle n'était qu'un chiffre qui par l'empire a été oblitéré.

§

Les démocraties française et anglaise, elles aussi, furent coupables. Il ne leur manquait rien, à elles, pour être le plus largement républicaines. Elles avaient toutes deux dans leur histoire, chose énorme, l'exécution d'un roi. Elles devaient en retirer des profits et des inconvénients divers, mais l'esprit qui avait permis un acte d'une si haute importance, d'une si énorme souveraineté, leur restait. A notre époque où les parlements étaient constitués, où leur pouvoir semblait désormais établi, que devait-il résulter de cet esprit? Une diffusion des efforts d'abord, ensuite peut-être une représentation un peu trop en décor de la volonté populaire, de sa toute-puissance.

Je ne songe pas à faire le procès du parlementarisme, je lui reproche seulement d'avoir été trop peu parlement, comme

je reproche aux électeurs d'avoir été trop peu soucieux de la valeur de leurs représentants. Il est certain que les démocraties française et anglaise conduites de main de maître comme l'était l'impérialisme allemand auraient été bien mieux en mesure de résister à celui-ci, et avant la guerre, et dans les premiers mois de celle-ci. — Ces mains maîtresses pouvaient se trouver. La conception qu'on a eue en France et en Angleterre du rôle du parlement et de celui de l'électeur a empêché qu'on les découvre. Il n'est pas de pire reproche qu'on puisse faire au socialisme, promis à de si magnifiques destinées, que d'avoir trop peu travaillé au développement moral de l'individu. On s'est toujours borné — sans doute était-ce la besogne la plus urgente, mais ce n'était pas la seule — à l'amélioration du sort matériel de l'ouvrier. Il y avait mieux à faire, il y avait à l'élever dans sa conscience. L'instruction obligatoire est absolument insuffisante; parce qu'un homme sait lire, il n'est pas nécessairement en mesure de comprendre.

Il fallait éduquer le peuple moralement et — le mot n'est pas trop fort — philosophiquement. C'est à quoi on a failli. L'entreprise, je le sais, n'est point facile, mais il faut, plus que jamais, qu'on y songe. N'oublions pas que la souveraineté populaire entraîne pour le peuple d'immenses devoirs, qu'il ne peut affronter ceux-ci s'il n'a pas reçu pour cela une éducation adéquate. On éduque un prince qui est appelé un jour à gouverner, on n'éduque pas une démocratie qui est appelée un jour à régner. C'est un grave défaut.

Les démocraties anglaise et française ont péché par un trop grand amour pour la liberté, pour la liberté de tous, pour la liberté au besoin de ne rien faire ou de mal faire. Elles ont manqué des vertus révolutionnaires de 1792 et de celles des adeptes de Cromwell... Elles se sont senties dirigées par un parlement qu'elles avaient choisi, elles se sont trop peu demandé si ce parlement était bien celui qu'elles avaient voulu; elles n'ont pas songé à faire peser sur ce parlement, alors qu'elles en avaient le pouvoir, le poids sacré de leur main toute puissante. Une trop grande tranquillité et une espèce de flottabilité dans les affaires les ont illusionnées : « A quoi bon », se disaient-elles, « aller plus loin. N'avons-nous pas tout ce qu'il nous faut, ne sommes-nous pas libres chez nous, et à quoi sert-il d'échapper aux potentats s'il faut

que nous instaurions nous-mêmes un régime tyrannique ? » Ainsi raisonnait l'Angleterre qui se croyait à l'abri de tout dans ses îles, et qui n'avait qu'une armée insuffisante parce que l'obligation militaire lui répugnait. Ainsi raisonnait la France qui avait tous ses fils sous les drapeaux parce qu'elle-même l'avait voulu, mais qui croyait que pour cela tout était sauvé, et qu'elle pouvait abandonner à quelques hommes insuffisamment préparés, diplomates et politiciens, une machine aussi vaste et aussi précieuse que celle d'un État militaire moderne.

Il ne faut pas se le cacher : si la République française, si l'Angleterre constitutionnelle avaient eu un peuple vraiment directeur des affaires, un peuple conscient, osant parler haut et agir comme le faisait l'empereur d'Allemagne et ses féaux, la guerre n'aurait peut-être jamais éclaté.

N'oublions pas que c'est la faiblesse apparente des alliés actuels qui a permis l'audace de l'agression allemande. Que si cependant cette agression était inévitable, il est certain que les peuples occidentaux, autrement ordonnés, auraient pu s'y opposer d'une manière plus efficace, et que la guerre actuelle aurait été résolue déjà par l'effondrement de la puissance allemande trouvant dès le premier jour à qui parler.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes paroles. Je ne reproche aux démocraties française et anglaise qu'une trop grande générosité, comme je reproche à la démocratie allemande une trop grande lâcheté. Mais la générosité est un métier de dupes. Depuis que nous avons laissé les Allemands s'immiscer dans les affaires balkaniques, et depuis que nous avons laissé les empires s'approvisionner presque comme ils voulaient en coton et en matières grasses, nous sommes payés pour le savoir.

§

Il nous reste une immense consolation, une consolation qui fait que cette guerre ne reste pas exclusivement sombre et que les canons qui crachent la mitraille semblent emporter autre chose avec elle. La démocratie qui se bat actuellement rachète magnifiquement toutes les fautes du passé. Une démocratie qui se sacrifie ainsi par centaines de mille a le droit, une fois la guerre finie, d'avoir toutes les exigences. Elle les aura, elle devra les avoir. Cette exigence d'abord qu'elle ne

soit plus tenue dans l'ignorance de quoi que ce soit, qu'elle sache exactement où on la mène et que l'heure des résolutions suprêmes venue, elle puisse savoir sur quoi elle est en mesure de compter; cette exigence ensuite que table rase soit faite de tous les politiciens et de tous les administrateurs de carrière pour laisser la place à ceux qui se seront révélés, comme à la guerre un capitaine se révèle général. Ce bouleversement sera nécessaire. Reculerait-on devant lui alors qu'on n'a pas reculé devant la guerre même, qui est le tourment le plus effroyable qu'on puisse rêver? Je ne parle pas d'un bouleversement par la force; les choses peuvent se faire autrement. L'opinion possède d'autres armes que les fusils, et bien plus dangereuses. Les soldats qui reviendront de la guerre sauront aider ceux qui sont restés à les trouver.

Mais pour cela il faudra que la démocratie elle-même s'y mette. Elle devra avoir le courage de s'occuper de ses propres affaires comme un commerçant s'occupe de son entreprise, avec conscience et avec passion. Elle devra renoncer à avoir des maires du palais sur lesquels elle se décharge de toutes ses fonctions. Elle devra être elle-même enfin, grandie, élevée et rendue sage par les terribles épreuves qu'elle aura traversées. Il reste aux gens de bon sens, aux socialistes, dans l'acception la meilleure du mot, un rôle magnifique à remplir. Comme nous avons crié aux soldats qui partaient pour la guerre : « Faites votre devoir », nous pourrons dire à ceux-ci : « Faites le vôtre maintenant. Remplissez les obligations que le monde nouveau vous impose. Vous n'avez pas le droit de vous y dérober, pas plus que le soldat n'a le droit de fuir la bataille. Tout homme que vous aurez affranchi et à qui vous aurez appris à participer aux affaires par l'éducation que vous lui aurez donnée, sera un élément de puissance gagné pour l'Etat. Oserez-vous refuser un devoir aussi sacré ? »

L'évolution, certes, ne sera pas facile, mais elle pourra se faire, elle devra se faire. Les peuples français et anglais sont au premier rang de ceux sur qui l'éducation politique peut avoir prise. Laisserons-nous ce magnifique terrain en jachère ? Peu nous importe que la démocratie allemande évolue ou non. Si elle retombe dans ses errements anciens, ce sera une raison de plus pour nos démocraties d'être plus fortes, et si par

aventure un jour elle doit évoluer, ne nous mordrons-nous pas les doigts de penser qu'elle nous précède ? Il n'y aura pas d'excuse. Nous devrons à nos morts de vivre autrement.

§

Cette guerre est la faillite de la diplomatie.

Elle nous apparaissait comme une chose surannée et inadéquate ; nous n'avons jamais mieux senti que maintenant combien elle fut ineffective et même dangereuse. Elle eut tous les atouts en mains ; elle ne put ou elle ne sut pas s'en servir. Elle continua son ministère en appliquant toujours les principes d'il y a cent ans. En ce temps-là, un diplomate malhabile pouvait faire perdre une province à son roi ; actuellement, il dispose du sort de tout un peuple, c'est autre chose. En ce temps-là encore, un diplomate ne devait se soucier que des gens de la cour où il était accrédité, et des ministres ; tout se jouait là ; actuellement, il faut qu'il s'occupe, non seulement de la cour, mais du peuple, de la Chambre, de tous les éléments d'une nation, enfin de la psychologie de celle-ci ; c'est autre chose encore. Il faut pour ce métier des gens rompus aux affaires, dans le sens le plus large, des gens d'une haute compétence scientifique et expérimentale, qui en même temps sachent voir et agir, débrouiller et mener. L'éducation que donne la carrière ne suffit plus. A côté d'un Jules Cambon, combien de diplomates dont tout le mérite consiste à avoir fait un stage dans les bureaux d'un ministère où généralement ils n'ont rien appris? Et qu'on ne nous parle pas des postes importants occupés par des personnages capables, comme si ces postes devaient masquer l'insignifiance de ceux moins apparents. Cette guerre nous a révélé l'énorme importance des petits États. Il importe qu'une grande nation soit représentée aussi parfaitement à Sofia, Athènes ou La Haye, qu'à Londres et à Berlin. Cette vérité ne nous échappe plus.

L'Allemagne l'a très bien senti, tout en s'appliquant très mal à résoudre la question : elle fit de chacun de ses diplomates un espion, et un espion actif qui ne se contentait pas de rapporter ce qu'il avait appris, mais qui formait des bandes, triturait l'opinion, construisait dans le pays des plates-formes où la puissance allemande pouvait prendre pied. Nous pouvons introduire d'autres méthodes. Il ne tient qu'à nous que nous ayons une diplomatie capable, tout en agissant plus honnê-

tement que la diplomatie allemande, d'obtenir les mêmes résultats que celle-ci. Il faut des compétences. Il faut désormais des écoles spéciales et supérieures, des universités de diplomates où seront formés nos futurs aspirants. Des écoles militaires existent où on étudie les leçons du passé. Pourquoi ne créerait-on pas d'écoles pour la diplomatie qui trop souvent a l'armée entre les mains? Parce que les diplomates sont nécessairement moins nombreux que les militaires ? On n'a qu'à restreindre la population des cours, mais l'école même est nécessaire. Qu'on y réfléchisse, la tâche est urgente, il sera à peine temps après la guerre de s'y mettre.

§

Cette guerre enfin est la faillite de la guerre.

Quand il nous arrivait de penser à une lutte armée entre nations civilisées, nous descendions le cours des âges pour aboutir aux guerres napoléoniennes. Ensuite d'un coup nous nous portions aux événements de 1870-1871, et nous nous arrêtions là. Qu'y avait-il en effet entre ces trois époques, entre Waterloo et Saint-Privat, entre Sedan et 1914 ? Rien que des expéditions en somme dont il restait un souvenir atténué et quelques glorieuses reliques dans les musées de l'armée. Les guerres de Crimée et d'Italie nous affectaient à peine, les luttes plus récentes en Indo-Chine et en Afrique encore moins ; elles n'avaient donné lieu à aucun bouleversement dans la vie nationale, elles étaient de magnifiques pages écrites en marge de l'histoire du peuple. Quant aux événements de Mandchourie et des Balkans, nous les avions suivis avec un intérêt passionné, mais un intérêt de spectateurs. A quoi étions-nous préparés ? A rien de ce qui allait se produire.

Les guerres du passé étaient de vraies guerres ; nous cherchons en vain le terme que nous pourrions appliquer à la lutte actuelle.

La guerre est une lutte entre deux compétiteurs, chacun disposant de certaines forces, et dont l'enjeu est la possession d'une terre par les deux convoitée. Il n'en fut jamais autrement, jusqu'en 1914. Seules peut-être les guerres napoléoniennes procédaient de circonstances plus larges ; la Révolution française était à leur origine, et l'enchaînement conduisant à Austerlitz semblait logique. Mais le résultat restait le

nême et les moyens employés ne paraissaient guère différents le ceux qui les avaient précédés.

Les armées étaient réduites, et leur évolution était facilitée l'autant. Les grands encerclements, les retentissantes défaites par les armes étaient possibles : la nation souffrait, mais dans une mesure, peut-on dire, raisonnable.

Il s'agit de tout autre chose maintenant. Il s'agit d'une lutte à mort entre deux façons de voir, entre deux systèmes spiritualistes qui disposent de forces matérielles sensiblement égales, et dont aucune ne veut lâcher la partie parce qu'elle sent que ce serait sa mort. Il s'agit d'un cataclysme plus grand que celui qui fit se déverser les Barbares sur l'empire romain. Tout est en jeu : la vie de la nation, le caractère même de chaque individu et ses propres aspirations. Il n'est plus de place pour les concessions ; concéder veut dire s'anéantir, et personne n'y veut songer.

Pendant les longues années où les Austro-Allemands ont préparé cette guerre, ils n'ont vu qu'une chose, que leur force leur permettrait de battre les autres. Ils n'ont pas réfléchi que ce qu'ils se proposaient de faire, c'était d'anéantir un monde. Si cependant ils y ont pensé et qu'ils aient marché quand même, c'est qu'ils ne se sont pas rendu compte de ce que ce monde représentait, et quelle force lui accordaient vingt siècles de civilisation occidentale. On reste confondu de l'erreur allemande, rien ne peut l'expliquer, si ce n'est l'erreur même, la simple aberration. Cette guerre ne pouvait avoir que deux résultats : ou la disparition en tant que puissance — et on sait ce que ce mot entraîne — des deux Empires du Centre, ou la disparition, dans les mêmes conditions, de la Russie peut-être, de la France et de la Grande-Bretagne sûrement. Faut-il croire que ceux qui ont déchaîné la lutte ne l'ont pas vu ? Ce serait leur pardonner trop de choses : nous ne pouvons nous y résoudre.

La lutte entreprise de cette façon devait bander toutes les forces possibles, homme contre homme, foyer contre foyer, classe contre classe, ce qui lui donne ce caractère de cataclysme dont je parlais plus haut.

Il est une chose plus terrible peut-être que la guerre, c'est les suites qu'elle peut avoir. Jadis, après des combats loyaux et toutes choses réglées, les adversaires pouvaient se tendre la

main et, malgré les deuils, recommencer à s'estimer réciproquement. Cette fois-ci ce ne sera plus possible. Les Allemands ne *voudront* jamais nous pardonner les morts que nous leur aurons faits; nous ne *pourrons* jamais leur pardonner l'agression d'août 1914 et les atrocités qu'ils ont commises. De plus, une fois la guerre finie nous devrons forcer l'Allemagne dans tous ses repaires économiques, nous devrons la ruiner, il ne sera pas possible de faire autrement, le devoir que nous avons d'éviter une nouvelle guerre nous y contraint. Nous serons obligés, pour notre propre sauvegarde, de susciter chez les Austro-Allemands une inimitié farouche, trop heureux si nous pouvons enlever les armes à cette inimitié. Un fossé formidable est en train de se creuser entre ceux qui composent l'humanité; il importe que nous l'élargissions, il importe que nous y fassions trébucher le premier qui voudra s'approcher de nous. Nous ne pourrons pas nous demander si cet homme qui s'avance est bien ou mal intentionné, nous devrons le faire tomber, il n'y aura pas d'autre alternative.

En vérité, je vous le dis, l'humanité traverse une crise terrible, et on songe avec stupeur que ceux qui l'ont amenée furent des intellectuels. Intellectuels Treitschke et Bernhardi, intellectuelle toute la classe qui depuis quarante ans pousse l'Allemagne à ce paroxysme de la vanité, à cette adoration de la force, à ce contentement de sa puissance auxquels elle est arrivée.

L'idée est une force épouvantable, elle est comme la langue dont parlait Esope, en même temps la meilleure et la pire des choses; elle a pris dans ce dernier demi-siècle des allures folles, et le vin dont elle a grisé un peuple prolifique a conduit celui-ci aux ivresses les plus sanguinaires.

Que faire devant ces choses? Abdiquer et se réconcilier? Mais le caractère même de la lutte empêche toute réconciliation. Nous devons vouloir que l'Allemagne périsse; nous devons vouloir, puisque nous n'avons pas de prise sur l'esprit collectif allemand, que l'Allemagne descende à la plus grande médiocrité politique, et si le peuple allemand pouvait être dispersé comme jadis le peuple juif, mais sans les capacités de renouvellement de celui-ci, notre vœu le plus sacré serait exaucé.

Guerre, non pas : lutte au bord de l'abîme jusqu'à ce que l'un des deux adversaires roule épuisé. Le jour où le corps de celui-ci, lâché, descendra de roc en roc, la guerre sera finie, et celui qui restera pourra attendre en toute tranquillité la venue du nouveau matin.

FERNAND WAELPUT.

LA SAISON DES DUPES

(*Suite* [1])

—

VI

Le plaisir ne réside pas dans la jouissance,
mais dans le changement de la jouissance.
LUCIEN : *Dialogues des Morts* (XVI).

LA BARONNE TUTZA A MADAME HÉLÈNE ANTONIADIS

« Les Fougères », le 9 septembre....

Ma Chérie,

Je me réveille aujourd'hui d'un songe, d'un songe qui malheureusement n'a pas duré qu'une nuit, mais s'est prolongé plusieurs années.

Je ne suis plus la maîtresse de Manuel.

Le joug est secoué. Me voici libre, et encore inhabituée à cette sensation si douce, si rafraîchissante !.... C'est comme quand on a passé une nuit dans le rapide de la Côte d'Azur et qu'on débarque sur le quai de Saint-Raphaël, ou d'Antibes. On détend ses jambes ankylosées, on sourit à tous les gens qu'on voit et qu'on ne connaît pas, on respire largement, avidement. C'est bon !...

Je dois te révolter, n'est-ce pas ? toi la paisible, la vertueuse, toi qui prends si terriblement tout au sérieux : la vie rangée comme la vie romanesque, et qui te serais damnée dans la passion avec la même application consciencieuse que tu mets à te sauver dans l'ennui de ta nette existence de veuve paisi-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 430.

ble. L'amour, tu me le passais, à condition que je m'y consacrasse entièrement, gravement. Mais traiter les choses avec cette légèreté !.... Oh ! que tu dois souffrir !

Te souviens-tu, Popote, de certaine fin d'après-midi que nous passâmes ensemble, l'hiver dernier, dans mon petit salon ? Tu étais restée la dernière, parce que tu voulais me parler. Toutes les « pestes », découragées, étaient parties : la Habstadt, avec sa tête de chinchilla dans son étole de skungs, l'horrible Brucourt, la petite Pallacios, qui ressemble à une pie-grièche aphone, et jusqu'à ce bizarre nabot chinois de Ting qu'on trouve si souvent dans nos jupes qu'on finit par croire qu'il est une femme lui aussi.... avec sa tresse qu'il a gardée, sa figure poupine et rase. Alors, dans cette atmosphère encore pleine de la rumeur de leurs papotages, tu parlas. Tu fis un beau sermon en trente-six points, pour me démontrer qu'il ne fallait pas aimer Manuel, que c'était à la fois dangereux et vilain et que je devais revenir tout de suite à la vie normale... Oh ! ton air !... Que tu étais comique, sans t'en douter ! Car tu as un peu honte de ta pruderie, ma belle dévote, et tu ressembles, révérence parler, à ces prêtres qui cherchent tout le temps à faire des prosélytes en s'arrangeant pour ne jamais parler religion. Tu me donnais de bonnes raisons, si pratiques, si mondaines, et l'on voyait que tu n'osais pas sortir la vraie : qui est ton horreur de l'amour physique... Et puis, l'on voyait aussi que tu n'avais pas confiance, que tu croyais ta cause perdue d'avance. Ne t'adressais-tu pas à une mécréante, une créature définitivement égarée dans le mal ?

Moi, je te laissais faire, je m'amusais en dedans comme une folle et tu devais t'apercevoir du sourire qui, malgré moi, trahissait cette jubilation secrète. Seulement, tu ne pouvais pas savoir le vrai motif de ma joie, tu ne pouvais pas savoir que, tandis que tu t'évertuais, avec le sentiment de la parfaite inutilité de ta démarche, moi je me disais : « Comme elle a raison, Popote ! Il y a longtemps que j'ai découvert ce qu'elle croit me révéler ! »

Tu t'imaginais, pauvre chérie, t'attaquer à une muraille infranchissable, et en réalité tu poussais une porte vermoulue. Je sentais, depuis déjà plusieurs mois, que le feu sacré était, sinon tout à fait éteint, au moins bien affaibli. Quand il faut

soi-même souffler sur les braises pour obtenir une flamme, une toute petite flamme, on n'a guère chaud, tu sais. L'amour! il faut avoir vu ça de près. Toi, tu t'es toujours tenue à des lieues de distance, tu trembles de peur, tu t'imagnines des choses extraordinaires. L'amour, pour toi, c'est le péché. Que c'est beau, que c'est consolant de croire au péché, ma belle dévote!

Depuis ce soir mémorable, les choses bien entendu se gâtèrent avec une rapidité encore plus grande. Je me lassai tellement de ma liaison que j'en vins à chercher, éperdument, un prétexte pour la rompre. A point nommé, Lucy me le fournit. Mère soudain éclairée sur mes devoirs vis-à-vis de cette enfant innocente confiée à mes soins, je ne pouvais plus, décemment, persister dans ma honte. L'occasion était classique, mais magnifique. Je la saisis sans hésitation. A quoi servent les jeunes filles, tout de même!...

Manuel m'a aimée, certes. Mon amour-propre de femme n'a rien à lui reprocher. Il m'a aimée, mais à sa manière. Sa passion fut une passion... d'enfant. Il n'a manqué à aucune de ses promesses. Mais est-ce bien cela que nous demandons, nous autres femmes? Je n'en sais rien, je ne veux pas faire de psychologie, je ne parle que de moi. Malgré les apparences, et aussi, il faut bien le dire, les illusions que je me faisais sur moi-même, je m'aperçois aujourd'hui que je suis une compliquée. Je n'y puis rien, n'est-il pas vrai?

J'avais tout ce qui passe pour satisfaire les plus exigeantes: un mari excellent, plein d'indulgence et d'indifférence, une fille gentille et douce, un milieu de gens après tout aimables (la bande Habstadt, Brucourt, Pallacios et Ting y forme une exception),un genre d'existence sinon luxueux, du moins parfaitement convenable à notre rang; j'avais tout, sauf ce je ne sais quoi qui donne du plaisir à posséder tout cela, l'émotion enfin; et j'étais bien excusable de croire (avec tout ce qu'en disaient la littérature, les beaux-arts et la conversation) que cette émotion, c'est l'amour seul qui pouvait me la donner.

L'Amour! Oui, mais pour cela il faut un amant. Et nous autres femmes, nous ne choisissons pas notre amant. Il se présente, et nous le prenons. Ce n'est point la même chose. Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite, d'ailleurs.

Dans ce milieu où nous vivons et où tout ne nous parle que d'amour, que d'amants, je me sentais en quelque sorte inachevée, un tantinet ridicule, je n'étais pas comme les autres.

Alors ce sentiment de non-conformité me devenant tout à fait insupportable, j'ai sauté le pas... Je crois même (car enfin il ne faut pas que sous prétexte de sincérité je me fasse pire que je ne suis), je crois même que j'ai quelque temps fait sur ce projet coupable et séduisant quelques rêves tendres et doux.

Des rêves !... Mais la réalité fut tout autre, vraiment. La réalité se présenta sous les espèces de Manuel Ximenès del Rio, fils encore mal dégrossi d'un certain M. Ximenès, de Valdivia, au Chili, un homme qui toute sa vie n'avait fait que gagner de l'argent pour le mettre dans un coffre-fort. Et dire qu'il y a des gens (ils écrivent d'ailleurs des vaudevilles) qui croient que les enfants de cette sorte d'hommes ne vivent, eux, que pour dépenser, en joyeuses folies, les sommes économisées par leurs parents. Ils ne connaissent pas le fils du père Ximenès. Manuel apporte dans la vie mondaine (pour laquelle il éprouve un respect naïf qui tient un peu du fétichisme), et dans la vie sentimentale (où il se conduit encore suivant les formulaires de M. Paul Bourget) la même application studieuse que son père déploya pour édifier sa grosse fortune (dans les nitrates ou les guanos, que Dieu me pardonne et si je ne me trompe).

Quand il joue au bridge (à son Cercle de l'Automobile), ou qu'il fait la cour à une femme (à moi, car je ne l'ai pas vu auprès d'une autre), c'est tout juste s'il ne tire pas la langue en plissant le front.

Donc, ce bon élève me fit la cour. Comme à ce moment personne d'autre ne se présenta, et que je n'avais pas d'objections sérieuses à lui faire, il réussit. Son siège fut conduit selon toutes les règles de l'amoureuse stratégie littéraire, et je capitulai moi-même dans les délais prévus : assez vite pour ne point paraître sotte et après suffisamment de résistance pour lui donner l'idée d'un vrai triomphe. Puis, nous organisâmes nos rendez-vous et, presque tout de suite, ce fut un petit adultère classique, méticuleux, propre, correct, ah ! d'une correction à faire bâiller... Une fois par semaine en hiver, deux fois par mois en été. Le bureau !

Et tout cela, Manuel, qui ne s'embarrasse pas de réflexions personnelles, Manuel l'a baptisé amour.

Et voilà.

Il n'y voit pas malice, le pauvre. Il croit que c'est arrivé. Il est tranquille. Mais moi, moi qui n'ai éprouvé au cours de tout ce manège ni craintes, ni frémissements, ni désir, ni remords, rien que l'ennui somnolent de feindre un grand bonheur tranquille traversé de sursauts de passion, moi, qu'est-ce que j'ai eu ?

Deux maris au lieu d'un.

Les initiatives, c'est moi qui les ai toutes prises. L'imprévu, c'était à moi de le créer. J'avais tout sur le dos, comme ces femmes de tête qui, dans un ménage de commerçants, tiennent le grand livre tout en dirigeant la cuisine et en veillant aux réassortiments. Il m'a fallu inventer des promenades dangereuses, faire la coquette avec des imbéciles pour le rendre jaloux, pour voir s'il me ferait des scènes, que sais-je ? Et lui, impassible, déférent, de rester là, comme un maître d'hôtel qui regarde dîner une petite grue. Pas une infidélité à lui reprocher, rien. Un saint ! Ah ! je me suis furieusement amusée avec Manuel Ximenès del Rio.....

Un soir, un soir d'énervement plus aigu que les autres, sais-tu qui j'ai pris pour confidente ? par une perversité qui m'étonna moi-même, ma pire ennemie, la Brucourt. Je la verrai toujours, stupéfaite, la bouche contractée. Elle n'a pas encore compris, d'ailleurs. Il lui échappa ce mot, malgré elle : « Mais, ma chère, c'est du pot-au-feu de la main gauche ! »

Tu ne peux pas comprendre cette parole ; mais elle est sublime. Toi, tu n'aimes pas ton mari, et tu n'aimes personne autre : parce que tu ne pourrais te confier qu'à un amant nuageux, comme celui rêvé par les jeunes filles. Tu es la victime, en même temps que l'exemple convaincant, de ton tempérament négatif. Pour moi, hélas ! c'est le contraire. J'attends tellement de la vie quelque chose, je ne sais pas quoi, mais quelque chose, que j'en suis arrivée au point de l'espérer des circonstances les plus futiles, les plus saugrenues. Il n'est pas jusqu'à Frédéric lui-même..... Mais oui, lorsque mon mari entre dans ma chambre, tous les trois mois environ, dans cette tenue (on l'aurait faite exprès...) de gentleman cambrio-

leur, eh bien ! je ne peux pas te dire..... c'est à ce moment-là que je pense au fruit défendu.

Inénarrable et désolant !

Frédéric apporte d'ailleurs dans ce rôle diabolique je ne sais quelle ingénuité déconcertante. Il est si candide !

Si tu voyais nos déjeuners du lendemain matin. Il a une façon inimitable, émouvante, entre deux cuillerées de chocolat, de me couler un coup d'œil où la lueur du triomphe se voile de cet attendrissement qu'éprouve le vice à avoir mis à mal la faible vertu, le tout nuancé de polissonnerie discrète. Un monde !

Mais, tout de même, s'imaginer qu'on trompe un jeune mari morne avec un vieillard guilleret !.... Ce n'est pas pour en arriver là que j'ai quitté le chemin où marchent les honnêtes femmes !.....

Alors, après ces trois années de.... polyandrie (c'est le mot scientifique, n'est-ce pas ?) Gisèle a voulu liquider la situation.

C'est fait.

Je suis très fière de ma lettre de rupture : elle est parfaitement réussie. Connaissant les goûts de mon partenaire, j'ai employé les arguments romanesques, qui devaient le plus l'émouvoir, j'ai ménagé toutes ses susceptibilités. Comme amant il est peut-être désappointé, mais comme homme du monde il doit être ravi.

Dans sa réponse, par exemple, dans sa double réponse, il s'est révélé ce qu'il est : d'une gaucherie et d'un bourgeoisisme parfaits. Gauche sa lettre en vers, à la fois niaise, vague et déplacée. Une lettre de 1848. Et bourgeoise, oh ! résolument bourgeoise son idée de charger Marcel de Barlieu de ses affaires. Imagine un peu quel ambassadeur a pu faire Marcel.

Tu le connais. Celui-là c'est un homme de notre monde, et qui n'a point d'effort à faire pour se conduire comme il faut, ainsi que ce pauvre Manuel. Et c'est aussi un sceptique absolu, un adroit compère. Ah ! en voilà un qui devine du premier coup d'œil les gens et les choses, sans raisonnement, sans chercher midi à quatorze heures.

Cela se passait pas plus tard qu'hier soir, dans la serre, une heure après le dîner.

Barlieu, rencontré à Armenonville, m'avait ramenée et nous l'avions invité à passer la soirée, puis à rester. Une lan-

gueur extrême, une espèce d'oisiveté, d'inoccupation bizarre régnait dans l'air. On ne savait pas trop où l'on était. Sans doute pour nous confirmer dans cette illusion, et pour que sa présence ne nous rappelât rien de précis. Frédéric, discrètement, s'était éclipsé. Lucy, dans le salon, et ne pouvant nous voir, improvisait au piano, vaguement. Marcel était assis à côté de moi..... Tout à coup, je sens qu'il me saisit la main, la presse dans la sienne, mais gentiment, en camarade Et il me parle. J'écoute, un peu étonnée : il ne parlait pas de lui, mais d'un autre : de Manuel.

Je le laisse dix minutes, sans lui répondre un mot, dévider son petit discours. Après cette tentative, et voyant qu'elle échoue, il n'insiste pas et de l'air de dire : « Vous savez, moi, ce que j'en fais.... » le voilà qui passe à un autre genre d'exercices.

Il me dit (oh ! je t'assure d'un ton tout autre) qu'il m'aimait depuis longtemps, qu'il souffrait sans le dire, mais qu'enfin il en avait assez de se taire, puisque cette discrétion ne servait à rien, qu'il avait patienté pendant trois ans dans l'espoir qu'un autre (devant qui il s'effaçait courtoisement) me rendrait heureuse, mais qu'il voyait bien que cet autre en était incapable, etc., etc., cependant que sa main, se faisant plus audacieuse, passait derrière ma taille qu'elle étreignait, la faisant plier vers lui, sans que je pusse résister..... et sa bouche, dans la pénombre, se rapprochait, se rapprochait de mon visage....

Que s'est-il passé exactement ? Ma foi je ne veux pas gâter mon bon souvenir en le précisant trop. Tout ce que je sais, c'est qu'enfin m'arrivait cet imprévu que je désirais tant, auquel j'aspirais depuis si longtemps.... Marcel me faire une déclaration !..... C'était bien la dernière chose à laquelle j'aurais pu penser. Et voici qu'elle était vraie, et que, ma foi ! ce n'était nullement désagréable. C'était même délicieux dans son inattendu.... Ce garçon est d'une adresse !....

Pour comble de vertige, Lucy se mit à jouer une valse lente, d'une lenteur !.... L'effet en fut désastreux !....

Quand il me crut suffisamment désemparée, il me glissa dans l'oreille, entre deux aveux brûlants et flatteurs, qu'il laisserait, cette nuit, la porte de sa chambre ouverte. Et c'est comme s'il avait ajouté : « Avis aux amateurs. » Je lui répondis :

— Vous êtes fou, je pense.

J'étais à la fois vexée et dégrisée. Les hommes les plus habiles ont de ces fautes de goût.

Je m'en fus, irritée. Et cette nuit-là, nous n'ouvrîmes pas les portes plus avant. Tu peux donc te rassurer pour ma vertu. Seulement, je l'avoue, j'ai mal dormi. La présence, toute proche, de cet homme qui me désirait, qui m'attendait, je la sentais, oppressante. Pour rien au monde je n'eusse voulu donner à son agaçante fatuité cette satisfaction de le rejoindre. Mais c'est justement cela qui m'empêchait de dormir. Enfin, mon orgueil, à qui je demandai recours, l'emporta. Je me tins tranquille....

Tu vois que quand Barlieu vous a distinguée, on ne s'ennuie pas : vraiment, il y en a pour tous les goûts, pour tous les vices.

A quoi vais-je me résoudre maintenant ? Je n'aime plus Manuel et je me suis prémunie contre tout retour offensif de sa part. Mais je ne puis dire que j'aime encore Marcel.

Il est vrai qu'il insistera....

Ah ! je crois déjà lire ta réponse épouvantée : « Mais, ma chérie, c'est une folie. Fais attention ! Puisque tu as la chance d'avoir échappé à un danger, que ce ne soit pas pour tomber dans un autre plus grave, etc., etc. » Et ta crainte ! et ce ton, comme celui qu'on prend avec les enfants, lorsqu'on tremble de les laisser seuls avec une boîte d'allumettes, et qu'on sait bien qu'ils incendieront la maison, une fois qu'on aura le dos tourné !....

Je l'avoue, lorsque tu auras le dos tourné.... je ne réponds plus de moi. Que veux-tu ? on ne cite qu'un exemple de femme ayant préféré sa pudeur à sa vie : Lucrèce. Et encore elle s'est tuée.... après. On n'échappe pas à son destin.

Et puis, que demandons-nous à l'amour ? sinon la joie d'entendre les adorables paroles du désir, du désir d'avant l'amour. Cela se paie, ensuite, et quelquefois très cher, et nous ne pouvons garder l'espoir d'échapper à l'échéance.

Je tâcherai de la reculer, un peu, le plus possible..... Mais il faudra bien payer.... Ah ! ces paroles, ce frémissement, ce mystérieux émoi !....

Dis-moi tout de même que tu ne me méprises pas, que tu

ne me juges pas.... C'est la seule chose qui me peinerait vraiment. Car, pour le remords, je n'en éprouve aucun.

Et puis, je ne sais pas, je ne sais plus, j'attends.....

Et je t'embrasse, ma belle effrayée.

ta

GISÈLE.

VII

Hoc est meire caldum et frigidum potare.

. . . .

. . . .

(PÉTRONE : *Satyricon* (45).

MADAME HÉLÈNE ANTONIADIS A MADAME LA BARONNE TUTZA

Paris, Hôtel Majestic, 14 septembre.

Ma Chère Gisèle,

Il m'a fallu quelques jours de méditation dans la solitude avant de répondre à ta dernière lettre. Ta verve est tellement endiablée, ta philosophie est tellement souple, complaisante si tu aimes mieux, qu'il est difficile au premier abord de ne pas t'approuver presque inconditionnellement. Tu as le don d'amuser, et celui qui sourit est à moitié désarmé..... Pourtant, il n'y a pas lieu de sourire, au contraire.....

Mais ne t'effarouche pas trop, ma bonne amie ; ceci ne sera pas la lettre de cruel reproche à laquelle tu avais le droit, ou la crainte, de t'attendre. Si tu t'étais adressée à moi, éperdue, tremblante, comme une naufragée qui cherche à s'accrocher à la dernière planche de salut, j'aurais trouvé peut-être en moi-même le courage de te parler crûment, de te rappeler aux devoirs et aux réalités de la vie que tu sembles oublier totalement, avec tant de grâce et d'insouciance. Hélas ! je n'aurais rien obtenu, j'en suis sûre, et j'aurais risqué, au contraire, de compromettre à jamais l'amitié qui nous lie, faite d'une sincérité sans bornes, et d'un dévouement réciproque, inconnus à la plupart des relations entre femmes.... Mais ce danger, je te l'ai dit, est écarté.

Ta ligne dans la vie est désormais tracée et, disons-le tout de suite, d'une façon assez agréable pour toi et pour les autres. Tu es la femme destinée à rendre heureux beaucoup d'hommes. Oh ! ne te méprends pas, ma chère petite Gisèle, je

ne veux rien dire là qui puisse te choquer. On peut très aisément, quand on est jolie femme comme toi, rendre heureux un homme en le regardant, on peut en rendre un autre fou de joie rien qu'en lui laissant embrasser la paume de la main, au lieu de la nuque; les hommes sont à la fois si crapules et si naïfs! Il y a toute une catégorie de femmes qui excellent dans cet art délicat, dont la Providence m'a privée; leur charme a quelque chose de si tendre, de si enveloppant, de si captivant, qu'on ne saurait y résister. Une atmosphère d'amour les entoure comme un parfum; on devine, on sent qu'elles doivent et savent aimer.

Tu n'étais pas telle autrefois. Tu m'es apparue, lorsque nous nous rencontrâmes, comme un être délicieux, fait de tendresses cachées et d'émotions contenues; on devinait que tu aurais pu aimer un jour, mais que ce jour-là n'était pas encore venu pour toi. Le plaisir t'appelait, la volupté te faisait peur; il y avait une sorte d'hésitation dans ton regard, qu'on aurait pu prendre pour de la vertu; tu rougissais pour un rien; la crainte d'un danger inconnu semblait glacer tes désirs. Lentement, jour par jour, heure par heure, une subtile et fatale transformation de ton âme et de ton corps s'est déroulée devant mes yeux. Oui, petite Gisèle, de ton corps aussi; et les hommes, qui t'ont toujours entourée, n'ont pas été les derniers à s'en apercevoir. Tes yeux se sont baignés de langueur, la ligne de ta bouche s'est adoucie, elle est devenue moins pure mais infiniment plus désirable; ta taille s'est ployée, tout s'est assoupli en toi, ton teint s'est fait plus chaud comme sous l'action d'une brise d'invisibles baisers..... La volupté, sublime animatrice des êtres humains, cette volupté que jamais je n'ai pu connaître, avait accompli son prodige. Et de cette volupté (tes confessions en font foi) tu es devenue une virtuose, en même temps qu'une esclave. A quoi bon se récrier?

Même dans ta dernière confidence, on sent qu'il y a davantage le plaisir de raconter une sensation nouvelle que la crainte d'une réprimande ou la recherche d'un appui moral. Et je te jure, petite Gisèle, qu'en te parlant ainsi j'éprouve presque une sorte de honte, un léger regret de ne pas appartenir, comme toi, au royaume des élus de l'amour; je me demande avec angoisse si je n'ai pas plutôt l'âme d'une vieille fille aigrie par une perpétuelle et stérile attente que celle de la femme

que je devrais être. Cela doit être si divin d'aimer, plus encore que d'être aimée !

Voilà à quoi l'on en vient quand on cause avec toi, et que l'on subit ton charme..... Partie avec une vague intention de la flétrir, me voilà presque en train de faire l'éloge de ta conduite !

Il y a tout de même une chose qui me choque dans ta lettre et que je me refuse à comprendre. C'est la singulière antipathie dont tu accables le pauvre délaissé. On dirait que tu éprouves un sauvage plaisir à faire crouler une avalanche d'ironies et de persiflage sur celui qui pourtant a été longtemps le compagnon de ta pensée et la seule raison de ta vie.

Pauvre Manuel ! Il n'est pas des nôtres assurément celui-là ! Ses yeux ont une autre flamme que celle qu'on rencontre dans les regards *de notre monde*. Il s'est livré à toi, à ta beauté, à ton amour, comme un collégien; pendant trois années il a vécu de toi, il a marché dans ton sillage à la fois comme le plus dévoué des pages et comme le plus humble des esclaves. Il n'a eu qu'un seul tort, j'en conviens, celui de t'aimer dévotement, au-dessus de tout, *exclusivement*. Jamais la plus légère ombre de jalousie n'a passé sur ton cœur. Tu en étais trop sûre..... Pauvre Manuel ! Vraiment, je n'aurais pas voulu être là lorsqu'il a lu la lettre si « rosse » que tu lui as envoyée et dont tu te montres si fière.

Mais à quoi bon répandre des larmes sur ce qui a été ? Evidemment tes pensées, sans exception, se portent aujourd'hui sur le nouveau candidat. Parlons-en donc un peu, si tu veux; je parie que tu n'attendais de moi, que tu ne désirais que cela. Est-ce vrai ? En tout cas c'est si humain !

Il sort d'une école bien plus moderne, notre jeune et vaillant Marcel. C'est l'école de *ceux qui se laissent aimer*. Je ne le connais que très peu, bien que je l'aie vu un peu partout. Je le sais souple, insinuant, effronté quand il faut l'être; maître de lui-même, élégant, dépourvu de scrupules (avec les femmes bien entendu), comme il faut, égoïste et spirituel avec les autres. Le tableau, s'il n'est pas totalement à son avantage, n'est pas non plus pour le rendre antipathique.

Marcel de Barlieu est et reste l'homme qui peut être aimé, adoré même, par la plupart des femmes. Quand il veut arriver au but, il y va toujours carrément; — c'est d'après ce que

tu m'écris que je le juge. L'heure propice s'étant présentée, une musique lente l'aidant, il t'a fait sa déclaration d'amour. Drôle de déclaration, certes : brève, incisive, concluante, il n'y est pas allé par trente-six chemins, oh non, il n'a pas couvert de voiles discrets son arrière-pensée. Il t'a dit, tout bonnement : « Chère amie, voulez-vous que nous couchions ensemble ? » Parce que c'est cela, et pas autre chose, qu'il t'a proposé, quand il t'a invitée à le rejoindre dans sa chambre; c'est même peut-être plus cru et plus cynique, sans en avoir l'air. La beauté du décor, l'heure bleue, les circonstances ont masqué la brutalité du procédé. Mais derrière le masque romanesque, le visage du désir est le même.

T'a-t-il demandé de l'aimer ? Non, n'est-ce pas ? comme par hasard il l'aura oublié. Le comte de Barlieu est un homme qui connaît trop bien tous les dangers de l'amour, et qui est trop préoccupé de son bien-être et de sa tranquillité pour se lancer dans ces voies périlleuses. Il consent bien à ce qu'on l'aime, mais il ne veut pas en prendre sur lui les responsabilités... Je ne sais rien de positif, c'est entendu, mais cela se voit si bien à toutes ses façons de faire !...

Petite amie chérie, entendons-nous bien. Si je dis tout cela, ce n'est pas dans l'intention de t'éloigner de lui, ni de t'effrayer. Ce que je veux, c'est uniquement t'empêcher de partir pour un voyage au bout duquel tu risquerais fort de te trouver toute seule. Tu as rencontré la passion autrefois; elle a passé tout près de toi et tu n'as pas pu, ou tu n'as pas voulu la saisir. Maintenant, il est trop tard pour la rattraper; elle est loin, et ce n'est pas sûrement à travers le sourire à la fois doux et narquois du jeune Marcel qu'elle va se révéler à nouveau.

Mais, puisque tu lui plais, « puisque vous vous plaisez », comme c'est l'habitude de dire aux fiancés, il n'y a pas de raison pour que tu préfères une fatigante austérité aux distractions d'une aventure si piquante. Ce sera bon et ce ne sera pas long; juste le contraire que dans la chanson.

Pauvre petite Gisèle, je te vois d'ici faire la moue. Ma lettre t'a déplu, n'est-ce pas ? Tu la trouves sèche, aride, presque méchante. Tu aurais préféré autre chose. Moi aussi j'aurais voulu autre chose pour toi. Je sais les prodiges d'amour, de tendresse, de volupté que tu es capable de donner à quelqu'un qui t'aime, je le sais, et il me semble que ton candidat n'en

mérite pas tant. J'ai peut-être tort; je ne demande pas mieux. A lui de te le prouver.

Ecris-moi longuement, je voudrais tant connaître la suite; avant tout je suis et je reste une vieille curieuse et une admirable spectatrice de la vie; et l'un des acteurs cette fois m'intéresse prodigieusement...

Je t'embrasse,

ton

HÉLÈNE.

VIII

Illa loquebatur ; navem solvebat Ulixes ;
Irrita cum velis verba tulere Noti.

(Elle parlait, Ulysse détachait son navire,
et les vents emportèrent ses paroles confuses avec les voiles).

Ovide : *De remedio amoris* (285).

Mme HÉLÈNE ANTONIADIS AU COMTE MARCEL DE BARLIEU

Paris, Hôtel Majestic, 15 septembre.

Cher ami,

Prenez cette lettre dans vos mains si fines, des mains de femme presque, regardez-la bien, dépliez-la délicatement. Elle mérite des égards spéciaux. Et pourtant, comme les précédentes, elle est écrite sur un papier légèrement mauve, comme les autres elle exhale très discrètement un parfum que vous aimez, comme les autres elle est sincère, très sincère même. Mais elle a une valeur immense, que les précédentes n'avaient pas, une valeur qui ne tient pas à des phrases plus ou moins bien tournées, à des pensées plus ou moins profondes, à des expressions plus ou moins amoureuses : *c'est qu'elle est la dernière que Lélé vous écrira.* Elle ne pourra plus vous écrire, pauvre petite Lélé, tout simplement parce qu'elle aura cessé d'exister. Rassurez-vous, mon bon ami, il s'agit d'une mort toute civile, il n'y aura pas de drame, il n'y aura pas de larmes, il n'y aura pas non plus de regrets. Ce sera une mort simple, correcte, une disparition si l'on peut dire amicale. Lélé redeviendra pour vous Madame Hélène Antoniadis, vous redeviendrez pour elle le petit Barlieu ; les événements reprendront leur cours normal, et l'existence aussi. Il n'était que temps ! Je me sens presque l'envie, je vous jure, de maudire le Destin.

Vous rappelez-vous, ami, le jour lointain où votre main serra la mienne, où vos yeux se tournèrent vers moi, implorant un aveu..... Mes lèvres étaient brûlantes,ma gorge était sèche, mes mains tremblaient, mon cœur battait si fort qu'il paraissait vouloir se briser dans ma poitrine..... Jamais, oh! jamais, dans ma vie je n'avais éprouvé une sensation plus exquise ni plus aiguë. Pourquoi n'en sommes-nous pas restés là ? Il me semble que sur cette terrasse de Biskra baignée par la lune, où montaient par ondées l'odeur fauve du désert, et le lourd parfum des roses,ce que vous appeliez « notre amour » aurait dû naître et mourir...

Qu'il était beau le ciel et grand l'espoir !

Mais le sort en décida autrement..... et vous aussi. Il vous fallait une Lélé parisienne, les quatre à six voluptueux qui suivent un déjeuner entre amis chez Larue et précèdent la partie avant le dîner au Cercle; il vous fallait les courses, les thés, les matins au Bois, tout ce qui pimente et rend durables, selon vous,les amours de ce bas monde, autrement destinées à sombrer dans l'ennui ou dans le ridicule; il vous fallait Paris. Pour moi, qui crois au contraire que l'amour n'est vraiment digne de ce nom que quand il puise ses racines profondes dans l'irréel et dans l'infini, ce n'était pas le rêve, oh non ! J'ai tout de même accepté tout ce que vous vouliez, je me suis résignée à cette interprétation mondaine du sentiment étrange et violent qui m'avait poussée dans vos bras. Que n'aurais-je pas fait pour vous ? Je savais d'avance que tout cela aurait sa fin, que vous auriez d'autres maîtresses, que vous étiez trop jeune, trop changeant, pour que la vie ne vous réservât pas d'autres sensations, d'autres illusions. Je ne souhaitais qu'une chose : c'est que la fin de notre liaison gardât au moins un peu de ce charme qui en avait caractérisé les débuts.

Encore une illusion de l'espoir !

Elle devait, au contraire, cette pauvre liaison, plus que jamais alors,répondre à vos désirs et à vos goûts. Elle devait plus que jamais, être *très parisienne*.

C'est cet égoïsme final que je vous reproche, et pas autre chose; cet égoïsme qui vous a fait achever *en laideur* ce que nous avions commencé en *beauté*.

Et ce qui me chagrine, en véritable amie que je me sens redevenue pour vous, c'est que cette fin se nuance pour moi d'une légère teinte de ridicule, qui à jamais sera attaché à votre personne et à votre souvenir.

J'aurais pu vous entendre, en pensée, débiter à un nouvel être adoré de charmants mensonges, et de tendres aveux, j'aurais même pu, à la rigueur, vous voir, bien que ce ne soit pas votre genre, aux pieds d'une nouvelle maîtresse, en une attitude suppliante. Mais il m'est impossible, sans éprouver un besoin irrésistible de rire, d'imaginer mon pauvre ex-amant derrière une porte entrebâillée, grelottant, en maillot et caleçon, peut-être même (horreur!) en pantoufles, en attendant anxieusement le pas furtif et léger d'une jeune beauté *qui ne viendra pas*. Parce que *je sais*, mon pauvre ami, je sais qu'elle ne vint pas; et je sais hélas aussi ! (je suis assez renseignée sur votre suffisance masculine pour en être certaine) que vous étiez tout à fait sûr qu'elle ne résisterait pas à la joie de vous rejoindre.

Mais assez là-dessus ! Ce n'est pas du tout joli, n'est-ce pas ? de profiter des confidences d'une amie; c'est même très mal... Si je les trahis, c'est qu'il y a une raison à cela, un but, qui vous prouvera, encore une fois, ma droiture et mon amitié pour vous; c'est que, puisque le hasard a voulu que j'en sois la confidente, je désire être dorénavant, de ce nouvel amour, qui me touche de si près et de deux côtés, l'animatrice et la protectrice. Et permettez-moi, cher ami, d'inaugurer dès maintenant mon rôle bienfaisant.

Vous avez essayé, avec moins de tact que de vaillance, d'emporter d'assaut la douce forteresse. La surprise a été éventée, les ouvrages tiennent encore. Force est donc (et je vous le conseille) de reprendre le siège régulier. Sera-ce long? Sera-ce court ? je n'en sais rien ; tout cela dépend des circonstances. Souvent un assaut manqué retarde de quelques mois la reddition d'une place; mais ce n'est que partie remise, j'en ai la certitude. Ayez donc patience, et puisque me voilà redevenue, par la force des événements, votre meilleure amie, venez me voir. Nous causerons de cette campagne d'automne, nous arrangerons les plans; ce sera très nouveau, très amusant, et cette fois-ci vraiment, sans ombre de raillerie, très parisien. Je vous confierai aujourd'hui même une petite chose,

un détail qui peut avoir son importance, surtout dans les débuts de l'aventure : *notre* amie adore les violettes ; et puisqu'elle adore les violettes, elle doit aimer naturellement le « mauve » ; on ne saurait en douter. Je viens de voir ce matin, chez Doucet, deux délicieux déshabillés masculins en soie, de la couleur préférée. Hâtez-vous ! on change si fréquemment les étalages des modes masculines à Paris.....

A bientôt donc, cher ami ; vous me trouverez presque toujours chez moi de trois à cinq ; vous n'avez d'ailleurs qu'à me prévenir par téléphone.

Je vous envoie mes pensées les plus amicales.

HÉLÈNE.

IX

O true apothecary ! Thy drugs are quick !
(O honnête apothicaire, tes drogues sont rapides !)
SHAKESPEARE : *Romeo and Julieta.*
(Acte V : scène III.)

MANUEL XIMÉNÈS DEL RIO A PHILIPPE DUBAST

Paris, 72 *bis*, rue Pierre-Charron, le 16 septembre.

Cher Vieil Ami,

Si tu as le temps de t'arrêter une minute dans les fièvreuses occupations qui te retiennent à La Rochelle, si tu peux suspendre quelques instants le tournoi de dominos ou de bezigue que tu mènes depuis tant d'années avec ces Messieurs des Contributions Indirectes, au Café de l'Univers, écoute-moi.

Tu as devant toi un homme heureux.

Je trouve tout admirable, exquis, plein de goût et de perfection. Les gens qui me marchent sur les pieds le font avec une urbanité merveilleuse, les articles du *Temps* sont légers et gracieux comme une comédie de Musset, la pluie ne tombe qu'avec tact et sans mouiller les passants, la chute des feuille mortes s'opère dans un ordre parfait. Tout le monde me sourit avec bienveillance, et moi, dans cette douce et sympathique atmosphère, je vais, léger comme une plume, dansant à toutes les brises. J'entre le matin chez le coiffeur pour qu'il arrange ma chevelure, et j'y retourne l'après-midi parce que, dans l'ivresse de ma distraction, je m'aperçois qu'il ne m'avait pas rasé. La femme la plus spirituelle du monde est encore ma

manucure : elle me dit que j'ai des ongles d'aigle et que c'est une joie de les « travailler ».

Quant à la fleuriste, ce n'est pas une femme, c'est une fée, avec qui j'ai, trois fois le jour, d'inoubliables entretiens : je ne sors de son palais que plein de la confiance qu'elle sait me donner en moi-même. Je suis heureux.

— Mais alors, tu es fiancé ?...

— Je le suis.... moralement, tout au moins.

Ceci mérite une explication.

Le jour où nous nous sommes séparés dans l'existence, au sortir du collège, tu m'as dit : « Manuel, tu vivras pour moi, qui ne l'oserais point. Car je me sens trop ingénu et trop désarmé pour lutter contre les femmes, dont les coquetteries me rendraient fou, ou ridicule. Aime-les donc à ma place. Et pour les hommes, dont l'hypocrisie m'exaspérerait, je ne veux pas non plus les connaître. Affronte-les pour moi. Je me retirerai dans ma tour d'ivoire. Et je te regarderai vivre, et ce sera comme si je vivais moi-même, tu seras mon activité, je serai ta conscience. »

Pacte d'adolescents, mais que nous avons tenu : toi, hélas, d'une façon bien négative, avec tes lettres toujours si abstraites (mais je les aime telles quelles), moi en me livrant tout entier à la lutte. Je ne t'ai rien célé de ses difficultés. Tu as su mes échecs, mes triomphes, mes plaisirs et mes peines. Tu as su mes amours.

Autant du moins qu'un homme qui rédige pour un autre le journal de sa vie sentimentale peut en suivre les subtiles évolutions... Ainsi pour ma liaison, ma grande liaison avec Gisèle... malgré l'attention scrupuleuse avec laquelle j'en surveillais les phases, il y a des choses que je ne pouvais te dire. Mille petits faits échappent au souvenir, d'autres semblent d'abord dénués de signification. Ce n'est que peu à peu qu'ils s'organisent, et que l'on découvre le sens nouveau, inattendu, qu'ils présentent. Les perspectives de notre vie changent ainsi sans qu'on s'en aperçoive. Gisèle... pourquoi t'aurais-je dit qu'elle n'était plus la même ? puisque je ne le comprenais pas encore. Je me suis tu, moitié par prudence, moitié par ignorance. Mais aujourd'hui que j'y réfléchis posément, je me rappelle maint de ces indices, qui ne trompent pas. Gisèle était devenue ironique. Or, quelle pierre de touche plus sûre que

celle-là ? La femme qui aime est volontiers violente, elle peut devenir vulgaire, jamais elle n'emploiera la raillerie. La raillerie suppose un raisonnement trop froid, et l'on ne raisonne pas quand on aime.

Et puis, nos rendez-vous, qui jadis avaient été si tendres, si romanesques, si blancs, par quelle insensible dégradation en étaient-ils arrivés au rouge ardent et monotone de la sensualité ? Je l'ignore. C'est très sournois, cette emprise des sens sur l'amour, c'est comme l'envahissement de l'obésité dans le corps gracile d'une jeune femme. On met dès l'abord dans l'amour physique tellement d'idéal et de rêve que, pendant des mois entiers, on confie à l'étreinte le soin des plus subtils aveux. Et c'est ainsi que l'on s'habitue peu à peu à se taire. Tandis que s'entretiennent les sens animés par le désir, on s'imagine que cela suffit bien, qu'on ne dirait pas mieux qu'eux-mêmes, qu'ils parlent le sublime langage de l'instinct... Et cela, imprudemment, jusqu'au jour où l'on s'aperçoit que les âmes sont complètement séparées, emmurées chacune dans la prison de leur silence, tandis que les corps s'épuisent à je ne sais quelle recherche sans fin, avec une rage triste.

Voilà ce qu'étaient devenus nos rendez-vous... Gisèle arrivait et, tout de suite, sans un mot, sans un geste préliminaire, elle quêtait, elle exigeait des caresses. Après ces jeux, elle s'enfuyait, le plus souvent. Lorsque, par exception, elle restait, c'était encore plus pénible. Ce doux moment d'exquise fatigue, où les regards reconnaissants des vrais amants se tournent l'un vers l'autre pour se mirer l'un dans l'autre, où leurs cœurs se sentent en communion, ce cher moment n'était pour nous qu'une détente. Et si nos bouches restaient closes, ce n'était point, hélas ! par timidité d'exprimer tout l'indicible qui nous hantait, mais par mutisme. Lorsqu'un amour en est arrivé là, il est bien près de sa fin.

Mais un événement nouveau devait précipiter les choses d'une façon inattendue, irrésistiblement rapide.

Tu connais Lucy, la fille de Gisèle. J'ai dû vaguement t'en parler, il y a deux ans. Mais en effet bien vaguement, car c'était alors une enfant, timide et inexistante. Seize ans ! quoi qu'en dise Musset, cet âge est encore dans les limbes. Puis je suis resté ces deux années sans la revoir parce qu'elle a passé ses vacances à Aix-les-Bains, chez les cousins de Gzenyï.

Le mois dernier, nous nous retrouvâmes. La chrysalide de l'adolescence était tombée, je me trouvai en présence d'un être nouveau, d'une femme... Et quelle femme !... Imagine un visage d'une fraîcheur délicieuse, d'une irradiation angélique, encadré de splendides cheveux châtain-clair, volumineux à la fois et impondérables, nimbe et casque. Des yeux étincelants, profonds, purs, étonnés. Et le corps épanoui, svelte et plein, d'une vigueur magnifique, et comme soulevé d'espoir au devant de la vie... Quelle grâce ! quel attrait magique !... j'en éprouvai, physiquement, une sorte de gêne, que Gisèle, subtile comme elle est, dut comprendre. Mais je m'occupais si peu de cela, j'étais tout à ma surprise et, me croiras-tu ? sans même m'en douter... tellement elle était profonde. Je ne passai d'ailleurs aux « Fougères » que peu de jours, et n'eus pour ainsi dire pas le temps de réfléchir à cette métamorphose. Je rentrai à Paris, ayant fixé à Gisèle un rendez-vous (depuis trois mois nous n'avions pu nous rejoindre).

Mais ce n'est pas Gisèle qui arriva, c'est, un beau matin, une lettre, avec son écriture, mais d'un poids inusité... D'habitude, ne me venaient d'elle que de petits cartons, du moins depuis deux ans, car, au commencement de notre liaison, elle écrivait des missives moins sèches ; j'avoue que j'eus une seconde d'illusion... Je me crus revenu aux plus beaux jours de notre tendresse, et ce n'est pas sans un petit frisson d'espoir que j'introduisis le coupe-papier sous l'enveloppe. Hélas ! la lettre était longue, en effet, plus longue même que toutes celles que j'avais reçues jadis, mais, abstraction faite de la sauce littéraire assaisonnant le poulet qui m'était servi, il y avait en substance ceci : « Nous ne pouvons plus nous aimer d'amour. Cela ferait souffrir ma fille, si elle s'en doutait. Et je ne veux pas avoir honte devant elle. Si vous voulez de mon amitié ! » Enfin ce qui peut s'appeler une liquidation.

Un joli petit travail, net, bien fait, qui ne laisse pas de traces. J'avais plu trois ans, je ne plaisais plus. Ni vu, ni connu, bonsoir !

J'eus un moment de stupeur tout de même et d'orgueil masculin froissé. Malgré les précautions oratoires (j'étais un « amant exquis », elle me « regretterait toujours », etc.), je trouvai le procédé d'un cavalier !... Et quant à son amitié, que voulait-elle que j'en fisse ?

Mon premier mouvement fut de répondre : « Mais non, pardon, c'est moi qui, depuis quelque temps, en avais assez. Mais j'étais trop généreux pour le dire. En prenant les devants, vous me déchargez de tout scrupule. »

Les soins de la toilette, la bonne eau fraîche du tub, les affusions d'eau de Cologne sur la nuque et la tête, en me rendant ma bonne humeur, me donnèrent une vision plus juste et plus sereine des choses. Je raisonnai :

— Et si c'était une embûche ? Si cette lettre de Gisèle, alors d'une adresse machiavélique, avait pour but de m'attacher plus définitivement encore à elle? Manœuvre classique de la coquetterie. Et pour que je réponde : « Si tu ne m'aimes pas, je t'aime. »

Plus souvent !.....

Non, puisque Gisèle voulait jouer avec moi, pour voir jusqu'où elle pouvait m'enferrer... eh bien ! j'allais en quelques savantes et légères secousses me dégager pour toujours de l'hameçon. Qui sera bien attrapé?...

Voici ce que j'imaginai. J'imaginai de ne pas répondre moi-même (sauf une lettre en vers, vague et fade à faire sourire un collégien), mais de faire intervenir Barlieu, tu vas voir comment.

Barlieu, tu n'ignores pas Marcel de Barlieu, quoique certainement il n'occupe pas dans ton univers une place bien considérable. Je me rappelle vous avoir présentés,chez Ciro's, l'an dernier, à une de tes rares apparitions dans notre capitale. Et tu t'es écrié, quand nous fûmes seuls : « Qui est cet imbécile ? » Et lui m'a demandé, lorsque je le rencontrai le lendemain : « Mais quel était donc cet original ? »

Vous aviez tort tous les deux, lui de te juger d'après ta jaquette et toi de l'estimer d'après sa culture littéraire. Il nomme un original, tout court, ce que j'appelle moi un esprit original. Et toi tu as pris pour un sot un monsieur certainement d'apparence frivole, et peut-être pas étonnant au point de vue métaphysique, mais fort intelligent et artiste en son genre : un artiste de l'égoïsme... Je suis très lié avec lui, encore que nous évitions, d'un commun accord, toute démonstration trop vive. C'est un parfait homme du monde. Il connaît les Tutza depuis toujours, je veux dire depuis l'année où il fut chasser chez eux à Segesvar, voici déjà pas mal d'années.

Depuis quelques mois, il faisait la cour à Gisèle ; et moi je suivais son manège sans en être le moins du monde inquiet, et même avec un certain intérêt au contraire, comme si je pressentais (mais, à vrai dire, très à mon insu) le parti que je pourrais tirer un jour de cette circonstance.

Aussitôt donc ma toilette faite, et mes idées bien en place, je m'installe à mon bureau, et j'écris à Barlieu une lettre où je commence par le mettre au fait d'un événement qu'il savait comme tout Paris, mais dont je ne l'avais jamais avisé moi-même. Une confidence de ce genre flatte toujours un homme et le dispose favorablement à ce qu'on va lui demander. Je me répands ensuite en plaintes, je dis que je ne puis me passer de Gisèle, que son abandon me tue, mais j'insiste surtout sur le regret sensuel que j'éprouve à la pensée d'abandonner un instrument aussi merveilleusement accordé. Bref, je fais de ma maîtresse un portrait, à la fois vague et irritant, qui eût fait sortir un ermite de sa caverne. Et je conclus : « Vous seul pouvez la persuader de me revenir. »

Mais je connaissais mon personnage. En lui tenant ces propos, je savais que je précisais le désir jusqu'alors incertain qu'il avait de Gisèle et qu'il ne verrait dans cette démarche dont je le chargeais qu'une occasion de se rapprocher d'elle... pour son compte, et avec d'autant plus d'assurance qu'il ne pouvait la croire lassée de moi que pour tomber aussitôt éprise de lui.

Je ne me trompais pas. Sa réponse, habile et spirituelle, fut bien celle que j'avais prévue. Avec beaucoup de gentillesses, de ménagements, il me dit, en définitive : « Que voulez-vous? il faut s'incliner devant l'inévitable. Gisèle ne veut plus entendre parler de vous. » Et s'il n'ajoutait pas : « Elle en écoute un autre », c'est qu'il est parfaitement élevé.

Si je te raconte si minutieusement les phases de ce petit duel épistolaire, c'est qu'il fut minutieux en effet. Ce sont les choses les moins importantes qui nécessitent les explications les plus détaillées. Mais ne crois pas que tout cela m'intéresse. Si tu savais comme c'est loin de moi !... Il me semble que ces futilités datent du siècle dernier.

C'est que, dans l'intervalle, il s'est passé une grande chose, un événement qui a orienté ma vie dans une tout autre voie, que dis-je? qui l'a éclairée d'une lumière nouvelle.

Presque en même temps que la réponse de Barlieu, que dis-

je ? bien avant (c'est ça qui est tellement piquant), m'arrivait une lettre dont je ne reconnus pas d'abord l'écriture. Mais, mystérieux pressentiment, je ressentis un grand trouble, une incompréhensible émotion au moment où j'allais l'ouvrir... Et, dès les premiers mots de ma lecture, ce fut une révélation.

La lettre était de Lucy, et c'était une lettre d'amour.

Mais comment t'en donnerais-je la moindre idée, avec mes pauvres mots, moi qui, par un sentiment que tu comprendras, ne veux pas en citer une phrase ?... (c'est trop sacré)... Comment te dire ce mélange singulier de neige et de feu, de pudeur et de passion, d'ardeur et de juvénilité ? Comment rendre surtout ce merveilleux accent de sincérité ? Une jeune fille qui dit à un homme : « J'ouvre à peine les yeux à la vie, et c'est vous que j'ai choisi ! »......

Conçois-tu cela, Philippe ?

Tu connais cette sensation qu'on éprouve le premier matin d'un séjour à la campagne. On est arrivé la veille de la ville, excédé de la vie poussiéreuse et artificielle qu'on y menait, on s'est couché le cerveau tout embrumé encore. On se réveille. On ouvre les fenêtres, et soudain c'est dans la chambre comme un fleuve de lumière et d'air pur qui se précipite, qui nous roule dans son vertige. On est ivre de cris d'oiseaux, de parfums salubres, on se sent soulevé au-dessus du sol, on communie avec le paysage plus vaste, avec l'horizon plus profond, avec le ciel plus haut. Eh bien ! je ne puis mieux comparer qu'à cet enthousiasme mon état après avoir lu la lettre de Lucy. J'ai compris d'un seul coup la mesquinerie de mon existence encombrée de mensonges, d'artifices, d'hypocrisies, en même temps que m'apparaissait, dans toute sa splendide évidence, la valeur incomparable, la beauté primordiale de la vierge, oui, de la femme qui ne s'est encore donnée à personne et qui, ingénue, magnifiquement imprudente et divinement sûre de soi, vient s'offrir à celui pour lequel elle se sent faite.

C'est quelque chose d'extraordinaire cela, Philippe, c'est un moment d'intensité comme on n'en rencontre pas deux fois dans la vie.

Chère Lucy ! j'ai compris aussitôt rétrospectivement que je l'avais aimée, j'ai perçu le sens, alors caché, de ma sourde émotion lors de nos dernières rencontres, quand je voyais naître la femme dans la fillette de la veille. Mais que ce soit elle,

elle la jeune fille, qui avoue la première, qui, avec son infaillible instinct, comprenne la première ce que mon habitude d'analyser par le raisonnement m'empêchait, moi, de découvrir, ah ! quelle preuve émouvante, miraculeuse, de la supériorité féminine !

Penser que Lucy s'est éveillée à l'amour, à la vie, *pour moi* ! Il y a des heures où le plus modeste se croit, se sent né pour de grandes choses, pour un bonheur de qualité exceptionnelle. Je vis une de ces heures, et je l'avoue sans aucune modestie...

Hélas ! rien n'est simple... Pourquoi faut-il que Lucy soit la fille de Gisèle ? L'idée que, dans son innocence, elle ferait à sa mère l'aveu du sentiment nouveau qui la remplit, me gêne, me fait rougir en secret... De quoi Gisèle, jalouse et triste, doublement, ne serait-elle pas capable pour faire obstacle à notre réunion ?... Et puis quelle honte dans tout cela !...

Qu'importe ! je suis décidé à tout pour obtenir Lucy et pour la garder. Ah ! il y aura de durs moments à passer. La demande au baron... Lui, c'est entendu, ne se doute de rien. Mais moi, qui sais !... Il me semblera que je le dépouille, que lui ayant pris d'abord sa femme, je vienne cyniquement lui dérober sa fille aussi...

Ah ! tant pis ! je ne veux plus m'encombrer de pitié. Tant pis pour les Tutza : ils ont eu leur part dans la vie. C'est à notre tour, à Lucy et à moi. Je me moque de tout au monde. Je suis heureux, je veux le rester.

Ton vieil et fidèle ami.

MANUEL.

P. S. — Il y a des choses comiques dans les moments les plus graves... Dans sa lettre, Barlieu me conseille le classique voyage de diversion sentimentale. Il me pousse par l'épaule du côté d'Ispahan. Preuve que je ne me trompe pas sur ses arrière-pensées, il préfère me savoir au loin. Moi je pense à la tête qu'il fera lorsque je lui dirai : « Je pars en voyage, cher ami, comme vous me l'aviez dit, mais c'est un voyage de noces... et avec Lucy. » Bon sceptique, il prévoit tout, mais pas cela...

VERTEUIL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Richepin : *Proses de Guerre*, 1. vol. in-18, 3.50, Flammarion. — Maurice Barrès : *L'Ame française et la guerre* : II. *Les Saints de France*, III. *La Croix de guerre*, 2 vol. in-18, 3.50 chaque. — Charles Maurras : *L'Etang de Berre*, 1. vol. in-8°, 5 fr., Champion. — Ernest Jovy : *Encore deux mots sur Bossuet, prieur de Gassicourt-les-Mantes*, une broch. in-8°, Tavernier, Vitry-le-François.

La plupart des livres qui paraissent pendant la guerre ne sont que des recueils d'articles, qui sont et resteront l'expression d'un moment tragique, tel que notre sensibilité l'a d'abord saisi. Peu d'esprits peuvent se placer, déjà, au delà de ce moment, et, le pourraient-ils, qu'on ne le leur permettrait pas : il faut demeurer dans le domaine des contingences. Mais, tout de même, quelques auteurs abusent de cette forme du patriotisme actuel qui consiste pour les écrivains à manquer de sens critique. Et vraiment il y a une improbité intellectuelle qu'il ne faudrait pas dépasser : le public ne demande pas cela. Je faisais ces réflexions en parcourant les **Proses de guerre** de M. Jean Richepin ; mais le poète avoue lui-même dans sa préface qu'il n'a fait que suivre la foule dans sa passion et son exaltation, et il espère que ces pages, dictées par les événements eux-mêmes, garderont leur valeur de témoignages. Ainsi soit-il.

Articles quotidiens sur articles quotidiens, les volumes se composent vite, ils se composent sans même qu'on ait eu le temps d'y penser. En voici, presque coup sur coup, deux de M. Maurice Barrès, sous ce même titre qui leur donne leur unité : *L'Ame française et la Guerre*. Dans l'un : **Les Saints de France**, comme dans l'autre : **La Croix de Guerre**, on retrouvera cette faculté merveilleuse que possède M. Barrès de s'adapter à son milieu et aux circonstances. Porte-parole ou porte-plume de toute une classe de la société, par une sorte de mimétisme très curieux, il est devenu le public lui-même et n'écrit pas une phrase qui ne puisse harmonieusement résonner dans l'âme de ses lecteurs. Une renommée si totalement acceptée éloigne peut-être de la vraie gloire, donnée à ceux qui ont su violer le public, qui aime tout de même cela, puisqu'il est femme.

§

L'Etang de Berre. Dans ce livre composé de pages anciennes

déjà et de notations nouvelles, M. Charles Maurras nous apporte le souffle le plus pur de la Provence. Et c'est toujours l'âme d'*Anthinea* qui gonfle ses mots et son cœur latin, soit qu'il rende hommage à Moréas, dont les vers, écrit-il, « ont enchanté par la mélodie, fût-elle âpre, et le rythme fût-il trop neuf », soit qu'il jette les dernières fleurs sur la tombe d'un jeune poète mort pour la France, Lionel des Rieux.

En un des chapitres de ce volume, M. Charles Maurras nous fait connaître les chansons de la Provence. Il ressuscite les très anciennes chansons populaires, en évoquant leurs vieux airs, d'une musicalité grégorienne (comme la *Marche des Rois*, qu'interpréta Bizet), et, lorsqu'il nous traduit les dernières chansons de Mistral, Aubanel, Roumanille, il semble que c'est toujours la même voix, lointaine et pourtant si proche, que nous écoutons. Les chansons de Mistral renouent si merveilleusement la tradition que ses complaintes sont et demeureront de nouvelles et d'éternelles chansons populaires.

Voici quelques strophes de l'appel à la *Race latine* : « Réveille-toi, race latine » :

Tu es la race lumineuse — qui vit d'enthousiasme et de joie ...
... Des formes pures de tes femmes — les panthéons se sont peuplés ; — à tes triomphes comme à tes larmes — tous les cœurs ont palpité ! — La terre est en fleurs quand tu fleuris, — de tes folies chacun devient fou — et dans l'éclipse de ta gloire — toujours le monde a pris le deuil.
Ta limpide mer, la mer sereine, — où blanchissent tant de voilures... cette mer toujours souriante, -- Dieu l'épancha de sa splendeur — comme la ceinture étincelante — qui doit lier tes peuples bruns.

Et M. Charles Maurras, commentant cette póésie, s'écriait prophétiquement, en juin 1903 :

Voilà qui sera, quelque jour, *la Marseillaise* commune de l'Occident et du Midi européens, si jamais *notre civilisation menacée* peut réunir tous ses pupilles autour de la force et de l'intelligence française *contre la barbare anarchie germaine*. En attendant, des poètes se la redisent, un peuple fou de poésie commence à la balbutier.

M. Charles Maurras, à cette époque déjà lointaine, avait deviné la menace germanique : il savait que la culture allemande n'était que de la barbarie organisée.

§

M. Ernest Jovy, dans cette brochure : **Encore deux mots sur Bossuet, prieur de Gassicourt-les-Mantes**, nous apporte quelques précisions sur cette accusation qu'il résume ainsi : En 1640, Pierre Bédacier, de l'ordre de Cluny, avait reçu « en commende » le prieuré de Gassicourt. Devenu évêque d'Auguste et suffragant de Metz, ce religieux entra en relations d'affaires et d'amitié avec Bossuet, grand archidiacre de cette ville.

A sa mort, l'évêque d'Auguste aurait exprimé le désir que le prieuré de Gassicourt revînt à Bossuet.

Mais il lui était impossible de résigner directement le bénéfice. Aux termes de la législation canonique, la résignation était frappée de caducité si l'auteur de cet acte ne survivait pas pendant un temps déterminé. Bédacier, sur le lit de mort, ne pouvait songer à remplir cette dernière condition. Aussi préféra-t-il donner sa mission pure et simple en désignant la personne qu'il désirait voir lui succéder. Mais de nouvelles difficultés se présentèrent. Il n'était permis de se démettre ainsi qu'en faveur d'un régulier, et Bossuet ne pouvait obtenir ce bénéfice que par voie de résignation.

On eut recours à un expédient, en faisant désigner un tiers, Jacques Drouas de la Plante, religieux bénédictin, lequel fit demander des bulles, non pour lui-même, mais au nom de Bossuet, à qui, le 29 janvier 1661, il avait résigné en forme le prieuré de Gassicourt, que ce religieux déclara n'avoir accepté que pour le lui remettre.

A la mort de Bédacier, tous ceux qui aspiraient à ce bénéfice en appelèrent au Grand Conseil, accusant Bossuet de « recèlement de corps », (crime assez fréquent au XVIe et au XVIIe siècles, nous dit M. Jovy). Le sieur Bossuet, disaient ses adversaires, a celé la mort de Bédacier qu'il a fait saler ou embaumer. Il a empêché, disaient-ils, encore, qu'on sonnât sa mort. Et M. Jovy s'écrie : « Celui qui devait être le rigide auteur des *Maximes sur la Comédie*, a fait jouer cette macabre comédie de faire porter à Bédacier « des bouillons et des gellées » après sa mort, afin de la mieux dissimuler. Les témoins qu'a produits Bossuet ont eux-mêmes avoué la vérité de ces deux faits, mais ils l'excusaient en disant qu'on avait agi ainsi « pour empescher que les créanciers ne s'emparassent d'une cassette dans laquelle estoient l'argent et les papiers du dit sieur Bédacier. »

Les adversaires de Bossuet l'accusèrent encore d'avoir « falsifié, altéré, surchargé toutes les pièces dont il s'aidait : le registre mortuaire de l'église Saint-Martin du Charmel, l'acte de démission, etc., de dates mensongères substituées aux véritables au moyen de *pâtés*, de *poches d'encre*...

Voici un fragment d'un des nombreux *factums* où les prétendants adressaient à Bossuet les plus sévères reproches. Dom Paul de Rancher, religieux profès de l'ordre de Cluny, démasque ainsi l'improbité du célèbre prédicateur :

Il reste à combattre ledit sieur Bossuet qui semble être l'ennemi le plus redoutable : il est résignataire du pourvu par démission : il porte sa recommandation avec lui ; il est Prédicateur, ses mœurs sont exemplaires, la vertu dépeinte sur son visage, et néanmoins Dom Rancher, à moins de trahir la vérité et ses intérêts, est obligé de dire :

Que ledit sieur Bossuet s'est intrus audit Prieuré par confidence (1).

Qu'il est convaincu d'avoir salé ou embeaumé le corps du défunt, et avoir recélé sa mort pendant plusieurs jours.

D'un parjure.

De trois faussetez...

Et d'une course ambitieuse.

Qu'outre ces crimes qui le rendent indigne, il y a d'autres vices dans ses titres qui le rendent incapable.

Ces arguments et ceux que formulèrent dans la suite Pierre du Laurens, « homme de mérite », qui devint évêque de Belley, étaient sans doute d'une certaine justesse, et même « d'une justesse extrême », écrit M. Jovy, puisque Bossuet, suivant le Cardinal de Bausset, était sur le point d'abandonner ses prétentions sur le prieuré de Gassicourt « par la répugnance qu'il éprouvait à se montrer devant les tribunaux *dans une pareille* cause ». Il devait, en effet, être « réellement embarrassé » écrit, M. Jovy, « pour repousser des accusations qui paraissent n'avoir été que trop fondées, ainsi qu'il nous a été permis de le vérifier tout dernièrement ». Et M. Jovy nous raconte le pèlerinage qu'il a fait au village du Charmel, où il a eu la satisfaction de retrouver le précieux registre mortuaire : un feuillet semble bien avoir été arraché, et l'acte de décès de l'évêque d'Auguste est inscrit tout seul au verso d'un feuillet, et ce décès de 1660 y précède les actes mortuaires de 1659...

Mais il survint à ce procès, qui dura huit ans, un dénouement inattendu. Ce fut l'abbé Charles-Maurice Le Tellier, qui devint plus tard archevêque de Reims, qui tira le futur Père de l'Eglise gallicane de ce mauvais pas, en offrant à Pierre du Laurens un bénéfice, s'il voulait se désister. Ce qu'il accepta.

Il n'en reste pas moins que Bossuet demeure convaincu d'avoir salé ou embaumé le corps de ce pauvre évêque, son ami, et d'avoir recélé sa mort pendant plusieurs jours, afin d'entrer en possession de son bénéfice. Ce bénéfice, d'ailleurs, valait bien quelque poignées de sel, et même quelques innocentes ratures sur des registres. Mais ceci nous démontre à quel point Bossuet ne dédaignait pas les vanités de ce monde. L'évêché de Meaux, nous dit en une note M. Jovy, rapportait 22.000 livres, et le seul Gassicourt (tant convoité) 8.000... On sait, ajoute-t-il, qu'à la fin de sa vie, Bossuet, qui n'aimait pas à « être à l'étroit dans son domestique », se faisait un revenu annuel de 150.000 francs de notre monnaie. *Vanis vanitatum*... Et peut-être fut-ce la contemplation de cet évêque macéré dans la saumure, qui inspira au célèbre prédicateur la métaphore fameuse : « ce quelque chose... qui n'a de nom dans aucune langue. » J'aime ainsi surpren-

(1) La *confidence* est une convention secrète qui consiste à posséder un bénéfice sous le nom d'autrui, qui en a le titre sans jouir des fruits. (E. J.)

dre les grands hommes dans leurs petitesses, et décidément il ne me déplaît pas que Bossuet, le grand orateur des Oraisons funèbres, ait salé l'évêque d'Auguste.

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCES MÉDICALES

La chirurgie nerveuse de Guerre. — La Guerre a apporté une contribution précieuse à la médecine et à la chirurgie. Nous avons vu, dans notre précédente chronique, la démonstration qu'elle avait faite des services énormes rendus à l'humanité par les deux grandes conquêtes thérapeutiques modernes : la sérothérapie et la vaccination. Grâce à la prophylaxie nouvelle appliquée, les épidémies qui, jadis, ravageaient les armées ont été vaincues ou évitées.

Au point de vue chirurgical, la guerre aura ajouté considérablement à certains chapitres, revisé ou détruit des opinions qui paraissaient définitives.

Nos lecteurs ont vu dans les quotidiens des comptes rendus succincts des séances des sociétés savantes qui leur ont porté le reflet des récentes discussions sur l'action, plus ou moins combattue, des antiseptiques ; sur la gangrène gazeuse et le tétanos ; sur la nécessité d'intervenir ou l'opportunité de l'abstention dans les blessures de la poitrine et de l'abdomen ; sur l'audacieuse façon dont les chirurgiens depuis plus d'un an traitent heureusement les plaies du poumon et du cœur ; sur la thérapeutique des déchirures vasculaires.

Nous aurons l'occasion de parler de quelques-unes de ces questions, notre ambition étant de mettre au point, de clarifier pour « l'honnête homme », toute la production médicale, si riche et si touffue, de la guerre.

Cette dernière a donné, en particulier, une très vive impulsion à la chirurgie nerveuse.

§

Les nerfs sont des organes à la fois délicats et souples qui, jadis, comme le roseau de la fable, savaient se dérober devant des projectiles animés de peu de vitesse.

Aujourd'hui leurs blessures sont d'une fréquence extrême.

Est-il question plus intéressante que de savoir ce qu'il adviendra chez un jeune soldat d'une paralysie consécutive à la section d'un nerf par une balle ou un éclat ?

Et quel problème pourrait être plus passionnant que celui de la résistance du cerveau aux lésions graves, de la passivité paradoxale du tissu cérébral, de l'influence, sur la pensée, d'une blessure de l'écorce ?

Y a-t-il dans le plus noble de nos organes — alors qu'avant la

guerre les neurologues remettaient en question la localisation exacte des centres corticaux — des espaces indifférents, des coins mystérieux, attirants comme les taches blanches des anciennes cartes de l'Afrique ?

Le cerveau contemporain est-il d'une susceptibilité extrême, ou n'est-il qu'un organe élastique, luttant vigoureusement, défendant sa constance organo-physiologique ainsi qu'il convient au substratum d'une intelligence demeurée toujours l'égale d'elle-même, comme l'a si magistralement démontré notre cher Remy de Gourmont dans sa loi de constance intellectuelle ?

§

Le volume que la maison d'édition Masson et Cie vient de publier sur la **Neurologie de guerre** résume tous les travaux parus sur ces questions.

La chirurgie des nerfs, chose inattendue, a donné lieu à plus de discussions que la chirurgie du cerveau et, surtout, à des discussions passionnées dont le vif écho se trouve dans le rapport présenté par le docteur Doyen devant la commission de l'armée.

Les Neurologistes français ont fait montre d'une ardente activité et nous devons citer les remarquables études de M. et Mme Déjerine, de Pierre Marie, de H. Claude, de Delorme, Pozzi, Delbet, Sicard, Mouzon, Ravaut, Babinski, etc., études qui mettront au premier rang la neurologie française de guerre.

Il n'est pas, depuis le début de la guerre, une seule séance d'une quelconque de nos sociétés médicales, — de l'intérieur ou du front, — où une communication sur la question n'ait été inscrite. On se souvient que, récemment, a eu lieu à Paris, sous la présidence de M. Justin Godart, une réunion des directeurs des centres neuro-psychiatriques.

§

Les nerfs, nous le savons, commandent la mobilité et la sensibilité.

Les nerfs des membres forment de longs cordons blanchâtres, entourés d'une gaine fibreuse protectrice qui contient des fibres motrices centrifuges et des fibres sensitives centripètes.

Agents de liaison précieux, ils marchent dans la profondeur, à côté des vaisseaux, organes nobles comme eux, leur groupe constituant ce qu'on appelle le paquet vasculo-nerveux d'un membre.

Dans les blessures de guerre, les nerfs peuvent être ou interrompus, ou comprimés, ou irrités, donnant lieu aux syndromes : d'*interruption*, de *compression*, d'*irritation*.

Il n'est pas besoin de souligner que la symptomatologie de ces syndromes doit être divisée en signes musculaires et en signes con-

cernant la sensibilité, l'interruption supprimant toutes les fonctions du nerf, l'irritation les exagérant.

Le syndrome d'*irritation* s'observe dans les cas de lésions très légères, lésions périnerveuses ou interstitielles, parfois inappréciables à l'examen microscopique lui-même.

Le syndrome de *compression* existe quand le nerf est englobé dans un cal osseux consécutif à une fracture, — les nerfs ont souvent des relations intimes avec le squelette, — dans une cicatrice fibreuse, ou comprimé par une balle, un éclat, une esquille, ou des débris quelconques.

L'accord est conclu, sur ces deux syndromes, entre médecins et chirurgiens.

Si les troubles de l'innervation observés ne s'améliorent pas au bout de six semaines, le chirurgien doit intervenir. L'opération doit se borner *à libérer le nerf et ne porter que sur les tissus qui l'entourent.* Supprimer les esquilles, les éclats, enlever les débris, dégager le nerf d'un cal intempestif, *mais respecter le tissu nerveux lui-même.* Dans l'espoir de lutter favorablement contre les adhérences ultérieures de voisinage, certains chirurgiens abandonnent autour du nerf libéré un à deux centimètres cubes d'huile goménolée à cinq pour cent.

Des guérisons complètes et rapides ont pu être ainsi obtenues.

Des paralysies totales, dans quelques observations impressionnantes, ont disparu dans les heures qui suivaient l'opération.

§

L'accord n'a pas été aussi rapide dans les cas où le nerf est *sectionné.*

On sait que, à la suite d'une section nerveuse, apparaît une dégénérescence du bout périphérique, désignée du nom de Waller qui l'étudia. L'existence de cette dégénérescence pourrait faire croire que l'abolition de la mobilité et de la sensibilité au-dessous de la section est définitive.

Il n'en est toujours pas heureusement ainsi.

La clinique et surtout l'anatomie pathologique ont montré que les fibres nerveuses sectionnées ont *tendance à repousser;* mais, vrilles d'une délicatesse presque divine, *il leur faut un tuteur.* Ce tuteur est normalement la gaine de tissu fibreux qui entoure le nerf.

Quel doit donc être le rôle du chirurgien? Faciliter cette repousse, architecturer le tuteur normal du nerf. Donc, nettoyer la plaie, enlever les esquilles, les débris de projectiles, les noyaux cicatriciels, tout ce qui est un obstacle à l'accroissement des fibres qui se régénèrent, et, ensuite, suturer bout à bout les deux surfaces de section.

Voilà qui paraît simple.... et pouquoi diable, dites-vous, notre

chroniqueur nous annonce-t-il qu'il y a, à ce sujet, des discussions passionnées ?

C'est que.....

C'est que, d'abord, une section à apparence clinique *complète* peut n'être qu'*incomplète*. Si la section est incomplète, une intervention intempestive peut la rendre complète et supprimer le second tuteur que, dans une gaîne fibreuse en partie conservée, sont les filets nerveux non sectionnés. Ici, discussions cliniques sur lesquelles je n'insiste pas. C'est affaire de médecins. C'est au neurologiste à garder la haute direction et à lancer ou retenir le chirurgien. Il ne faut négliger aucun symptôme, aucun procédé d'exploration. On fait appel à l'électricien qui, d'une électrode délicate, doit interroger la vie du nerf au-dessous de la section et rechercher ce qu'on a appelé la réaction de dégénérescence.

L'intervention décidée, afin d'en borner les limites, on peut encore explorer le nerf que le bistouri a mis à nu.

Pour savoir si un nodule cicatriciel interrompt ou non le trajet des fibres nerveuses, on a proposé d'explorer la continuité du nerf par des injections intra-tronculaires, à l'intérieur même du nerf, soit d'une solution chlorurée stova-cocaïnique, soit d'une solution de bleu de méthylène, soit simplement d'air.

Ces injections ne sont pas nuisibles, comme on serait tenté de le croire.

Pour peu que la virole cicatricielle laisse passer des filets nerveux, elles aident à la dissociation de cette virole et la perméabilisent plus efficacement que les incisions au bistouri ou le hersage.

Sicard et Jourdan, pour connaître le degré de dégénérescence du nerf, ont proposé « la biopsie tronculaire sous-lésionnelle », qui consiste à prendre un fragment nerveux au-dessous de la lésion et à l'examiner au microscope. Ce procédé a soulevé de vives protestations, en particulier du professeur Déjerine.

On devine donc les difficultés du problème.

Lorsqu'il est établi que la section est incomplète, il faut respecter le pont de substance nerveuse, libérer sans jamais réséquer, laisser le nerf se débrouiller en nettoyant précautionneusement sa route.

Enfin, quand une blessure a sectionné complètement un nerf, l'intervention opératoire n'est pas si schématique que nous avons paru l'indiquer plus haut.

Il faut suturer les deux surfaces de section, c'est entendu ; mais faut-il ou ne faut-il pas réséquer la portion mâchée, apparemment abîmée, du nerf ?

Au début de la guerre, un chirurgien militaire de haute valeur a fait la « résection systématique de toute portion nerveuse paraissant à l'œil nu altérée ».

Aussitôt lances de se lever.

Les discussions ont pris une tonalité exceptionnelle.

Ce chirurgien militaire s'est vu littéralement « charger » par les neurologistes et les chirurgiens eux-mêmes, si bien que, dès maintenant, l'accord est complet pour la méthode opposée de *conservation.*

La conclusion précise des discussions peut être rédigée ainsi : — elle est de Sicard et Jourdan et concorde avec l'opinion du Pr Déjerine et celle du Pr Pierre Marie :

Il faut opérer et libérer *sans jamais réséquer*. Libérer veut encore dire, pour nous, régulariser dans les cas d'exubérance fibro-nerveuse des extrémités sectionnées. Ce n'est qu'en l'occurrence d'une section complète du nerf et d'écartement des deux bouts que nous *avivons discrètement* et suturons.

Les résultats des interventions chirurgicales sont très encourageants.

Dans la guerre russo-japonaise, Volojaïkine, sur 230 cas de compression nerveuse, a eu, en employant la simple libération, 70, 7 pour 100 de guérisons complètes et 94, 7 d'améliorations. Des statistiques concordantes ont été publiées par Oppel de Pétrograd et les savants japonais Hashimoto et Toknoko.

La statistique récente de MM. Claude, Vigouroux, Dumas donne :

1° *Compression :* 13 cas : avec 2 guérisons, 7 améliorations considérables, 3 améliorations légères, soit 92 0/0 ;

2° *Induration sans section* : 3 cas dont 2 améliorations, soit 66 0/0.

3° *Sections incomplètes :* 21 cas : 5 améliorations considérables et 12 légères, soit 87 0/0. Cas traités par dissection et libération sans aucune résection.

4° *Sections complètes continues*, c'est-à-dire avec bloc fibreux intermédiaire : 12 cas : 7 améliorations, soit 58 0/0. Cas traités par dissection et libération *sans aucune résection.*

5° *Sections complètes discontinues*, c'est-à-dire sans aucun cordon de tissu cicatriciel unissant les deux bouts : 7 cas : 7 résultats nuls.

Ces derniers cas d'ailleurs ne doivent pas être considérés comme absolument sans espoir, la régénération des fibres nerveuses étant, dans ces conditions, très lente.

Mais quand le nerf n'a été que comprimé, irrité ou légèrement déchiré, la guérison des impotences — qui sans l'intervention seraient définitives — se produit souvent avec une rapidité impressionnante.

On a vu, avons-nous déjà dit, des paralysies totales disparaître dans les heures qui suivaient l'opération.

La neuro-chirurgie française a le droit d'être fière de ses efforts et de ses conquêtes.

Nous exposerons dans une prochaine chronique la question, si

suggestive au point de vue psycho-physiologique, de la chirurgie du cerveau, où nous aurons à parler de la facilité avec laquelle le chirurgien a pu enlever de véritables blocs de substance cérébrale.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Joseph Barthélemy: *Institutions politiques de l'Allemagne contemporaine*, Alcan, 3 fr. 50.— Maurice Hauriou: *Principes de droit public*, 2e édition, Tenrin, 12 fr. 50. — Parisot: *Le problème des loyers et ses solutions d'après les opinions les plus autorisées*, Perrin, 2 fr. 50. — Memento.

C'est un vrai service que M. Joseph Barthélemy, le savant professeur de droit constitutionnel, aura rendu au grand public en lui expliquant **les Institutions politiques de l'Allemagne contemporaine**, car il est très probable que ce grand public les connaît fort mal. Rares sont ceux qui savent le rôle que joue la Prusse par rapport à l'Allemagne, ou le Reichstag par rapport au Bundesrat, ou l'empereur par rapport à l'empire. Sans entrer dans les détails, car il faudrait un volume pour tout élucider, et dans ce cas qu'on prenne celui de M. Joseph Barthélemy ! on peut à sa suite préciser les principales caractéristiques de l'édifice politique allemand.

D'abord, en Allemagne, il n'y a pas de démocratie véritable. Les États qui composent l'empire sont tous des monarchies, à l'exception des trois villes hanséatiques, et ces trois villes libres elles-mêmes ont une constitution très oligarchique ; ce sont des républiques à la vénitienne et non à l'athénienne. Quelques-uns de ces États, comme le Mecklembourg, sont des monarchies absolues à décor féodal ; d'autres ont des chambres basses qui se disent démocratiques ; mais au mieux, en Bavière, il faut être contribuable pour voter; le régime est donc censitaire plus que populaire ; en Saxe et en Prusse, le suffrage universel est remplacé par le suffrage plural avec trois classes d'électeurs, ce qui fait qu'un électeur de première classe a en moyenne vingt-cinq fois plus de voix qu'un prolétaire ; en outre, les chambres basses ainsi nommées trouvent au-dessus d'elles des chambres hautes qui sont tout à fait anti-démocratiques. Et à ces facteurs d'ordre constitutionnel, il faudrait ajouter l'influence des mœurs, le prestige des princes et des nobles, le goût des fonctions et des titres, la manie de l'embrigadement officiel, toutes choses qui font de l'Allemagne le pays le moins démocratique du monde, et l'on pourrait dire le seul pays civilisé qui ne soit pas démocratique, car aujourd'hui la démocratie coule à pleins bords aussi bien en Russie et en Angleterre qu'en France et en Amérique. Que Royer-Collard se voile la face !

Ensuite, il n'y a pas de régime constitutionnel sincère. Les Allemands ne connaissent en réalité que la monarchie absolue et de droit

divin, les limites apportées à cet absolutisme ne résultant que du bon vouloir des monarques grands et petits, et les constitutions ne provenant que de l'octroi gracieux et résolutoire des souverains. L'Allemagne en est encore où nous en étions en 1815, du temps de Royer Collard ; en effet, chez elle, il n'y a pas de citoyens, il n'y a que des sujets ; leur droit est nul vis-à-vis du droit du roi, fils du ciel ; ils n'ont, au fond, eux aussi, comme les Polonais de Posnanie, que le triple privilège de payer l'impôt, de se faire trouer la peau et de fermer la gueule. Et ceci n'est pas d'intérêt simplement théorique ; dans tous les États allemands, le roi, le grand-duc ou le petit prince peut annihiler les volontés les plus claires des représentants du peuple. L'empereur lui-même, qui théoriquement n'est pas le souverain de l'Allemagne (le souverain, c'est le Bundesrat) et qui pour cela porte le titre d'empereur allemand et non d'empereur d'Allemagne, a pourtant, en tant que roi de Prusse disposant de plus de 14 voix dans ledit Bundesrat, un droit de véto absolu et sans appel contre toutes les lois votées par le Reichstag. D'ailleurs quoique non souverain, l'empereur en tant que chef du pouvoir exécutif, maître de la diplomatie et de l'armée et pouvant déclarer la guerre de sa seule autorité, est beaucoup plus puissant que s'il était roi constitutionnel d'Allemagne. En somme, le gouvernement de tous les États allemands et de l'empire par-dessus est un sultanat interrompu par quelques mois de vie pseudo-constitutionnelle en hiver. C'est un sultanat d'été.

Enfin il n'y a pas de régime parlementaire. Les ministres sont des fonctionnaires de carrière bureaucratique qui ne sont responsables que devant le souverain, et le chancelier, représentant de l'empereur, reste tranquillement au pouvoir après les votes les plus hostiles du Reichstag. D'ailleurs, d'après les juristes allemands comme suivant les traditions historiques, les Chambres des États allemands n'ont pas le droit de refuser les crédits demandés par les princes, elles n'ont que le devoir de voter le budget, suivant la formule de l'illustre Laband, et on sait que Bismarck, de 1862 à 1866, a gouverné sans budget voté. Cette absence de régime parlementaire est d'ailleurs masquée de façon habile, pour ne pas dire fourbe ; il y a tout l'appareil du régime de cabinet avec interpellations et votes, comme il y avait apparence du régime constitutionnel avec chartes et systèmes de Chambres, comme il y avait apparence de démocratie avec élections au suffrage général ; mais en réalité tout cela n'est que tromperie, et il n'y a ni démocratie, ni constitutions, ni régime parlementaire.

Il n'y a même pas de liberté civile et sociale ! L'armée, on l'a vu par les incidents de Saverne, est au-dessus des lois ; comme du temps de Mirabeau, la Prusse n'est pas une nation qui a une armée, c'est une armée qui a une nation. La police est toute puissante et procède

à l'exécution forcée ; par exemple, en France comme en Allemagne, la vaccination est obligatoire, mais cela veut dire en France que le non vacciné sera puni d'une amende, en Allemagne qu'il sera vacciné par force ; c'est un détail mais caractéristique. Liberté de la presse, liberté de réunion, liberté d'association, liberté religieuse et scolaire, tout cela est, bien entendu, embryonnaire, et le délit toujours existant de lèse-majesté fait revivre les pires procédés judiciaires d'autrefois ; de 1888 à 1898 on a distribué en son honneur 1120 années de prison ! Nous autres gens d'Occident, nous ne pourrions pas vivre dans cet air raréfié, et je suis persuadé que le plus démocratophobe de nos rétrogrades, s'il tâtait de ce régime, supplierait qu'on le ramène aux galères du libéralisme. C'est que, Germains et Latino-celtes, nous n'avons pas le crâne fait de même ! Et c'est justement cela qui rend si difficile le problème de l'adaptation future des barbares d'outre-Rhin à la civilisation moderne. Les Allemands n'aiment pas la liberté. Dès 1832, Edgard Quinet, qui pourtant n'est pas suspect d'antigermanisme, écrivait : « Entre le peuple allemand et son gouvernement il y a une entente secrète pour ajourner la liberté. » Tout ce qui est respect du droit d'autrui lui est étranger ; il ne comprend que ce que comprennent les reîtres et les lansquenets : obéir pour conquérir. Entre un Allemand de 1914 et un Français de 1789 (ou un Anglais, Burke, par exemple, mourant avec ces mots sur les lèvres : J'ai toujours aimé la liberté des autres) il y a plus de distance qu'entre un Botocudo et un membre de l'Institut.

En sera-t-il toujours ainsi ? Souhaitons que non, mais cela dépend des Allemands eux-mêmes. Peut-être leurs prochains désastres leur ouvriront les yeux ; du moins ils nous permettront à nous de continuer notre œuvre millenaire de libération et de pacification. Comme nos pères ont détruit la féodalité tudesque, nous détruirons, suivant le mot de M. Asquith, le militarisme prussien. Vaine formule ! dira-t-on. Non ; le livre de M. Joseph Barthélemy permet justement de serrer d'un peu plus près le problème, que jusqu'ici personne, il faut l'avouer, n'a abordé sérieusement.

D'abord, en établissant dans tous les États allemands la souveraineté du peuple, le suffrage universel et le régime de cabinet, nous donnerons à l'esprit de paix une triple base solide. Que nous ayons le droit de le faire, cela ne fait pas de doute, le pouvoir d'un Guillaume II est aussi condamné que celui d'un Behanzin. Que nous ayons la capacité de le faire, c'est un peu plus délicat, mais nous nous sommes mis dans l'hypothèse du désastre allemand, et nous pouvons aller jusqu'à celle de l'occupation militaire prolongée de l'Allemagne. D'ailleurs il n'en est pas de la démocratisation de l'Allemagne comme de son morcellement ; l'unité allemande, détruite, pourrait se refaire ; le « junkero-kaiserisme », renversé, ne se relèvera jamais. Qu'on laisse

même à chaque Allemand le droit de choisir individuellement son statut, et d'être un *francus homo* soumis à nos lois et réglements, ou un *germanus homo* soumis à la *majestætsbeleidigung*, on verra si les Droits de l'homme n'obtiennent pas une majorité écrasante ! Ce choix du *Wehrgeld* vaudrait tous les referendum possibles.

Ensuite en libérant les esclaves de la Prusse, soit les asservis de 1866 (Hanovre, Hesse, Nassau, Francfort, Slesvig-Holstein), soit les livrés de 1814 (Rhénanie et Westphalie), on enlève à la Prusse ses 17 voix du Bundesrat pour ne lui laisser que ses 4 anciennes voix de 1865, et, dès lors, tout naturellement, l'Allemagne devient une véritable confédération comme la Suisse ou les Etats-Unis, au lieu d'être une monarchie absolue déguisée en État fédéral. La Prusse, avec 4 voix sur 61 (ou 64 : 3 voix en moins d'Alsace et 1 en moins de Slesvig, mais 4 voix en plus de Rhénanie et 3 de Westphalie) ne jouera qu'un rôle tout à fait modeste dans le nouvel Etat allemand. Par précautions, d'ailleurs, peut-être vaudrait-il mieux, toujours dans notre hypothèse, séparer complètement le Brandebourg du reste de l'Allemagne ; la province actuelle de Saxe prussienne avec le canton de Prignitz formerait un État de plus dans la Confédération, et le reste de la monarchie du grand Frédéric suivrait des destins différents : la Prusse polonaise, la Posnanie et la Silésie iraient à la Pologne, le Brandebourg et la Poméranie formeraient un royaume à part, et la vieille Prusse de Kœnigsberg hospitaliserait le cher kaiser, si les juges de La Haye le permettent. Mais même sans séparer le Brandebourg et ses annexes du reste de l'Allemagne, il n'en est pas moins visible que la nouvelle Confédération, avec son Bundesrat où la Prusse aura une voix sur seize et son Reichstag élu au suffrage universel et exerçant le pouvoir souverain tout comme notre Chambre, serait tout à fait différente de l'empire actuel. Avec cela, un empereur élu pour sept ans et non rééligible, et les braves gens pourraient enfin dormir tranquilles ! Nous reparlerons sans doute de ceci dans quelque temps.

§

Pour comparer l'esprit public des Allemands et le nôtre, aucun livre chez nous ne sera meilleur que les **Principes de droit public** de M. Maurice Hauriou, dont vient de paraître la deuxième édition revisée complètement depuis la guerre. L'illustre doyen de la faculté de droit de Toulouse combat la théorie du Pouvoir de domination de l'Etat, chère aux juristes allemands, avec autant de vivacité, mais avec plus de perspicacité que M. Duguit, le professeur à la faculté de droit de Bordeaux, et aussi avec des armes philosophiques adaptées vraiment à la lutte contre l'esprit allemand. Je reviendrai sur ce puissant effort.

§

Le livre de M. Léon Parisot, **Le Problème des loyers et**

ses solutions d'après les opinions les plus autorisées, montre bien des choses : d'abord que ce problème est singulièrement délicat, et les opinions *autorisées* aussi nombreuses que diverses, et ensuite que la solution provisoire, improvisée par le Gouvernement lors de la déclaration de guerre, a été féconde en difficultés, ce qui indique bien, entre mille autres preuves, que cette guerre n'a pas été de notre fait et nous a pris au dépourvu. Que de choses auraient été simplifiées, si pour les loyers, comme pour tout, on s'était sérieusement posé la question : « Que ferions-nous si, tout de même, la guerre éclatait ? » Les difficultés en question, il s'agit en ce moment de les régler, et puisque tout le monde est d'accord sur les exonérations ou réductions à accorder à certains locataires, de décider si la perte sera supportée par les propriétaires ou par l'Etat. Le projet de loi, tel du moins que la Chambre l'a adopté, refuse toute indemnité aux propriétaires, sauf aux très petits ayant moins de 6.000 fr. de revenu global, qui toucheront un quart de leur perte (moitié s'ils n'ont qu'un revenu de moins de 3.000 fr.) Et cette solution n'a plu ni aux socialistes, ni aux juristes. Ceux-ci ont fait remarquer que le non-paiement des loyers était un vrai dommage de guerre, et de plus résultait de décisions prises par l'Etat, le décret qui instituait le *moratorium* l'ayant conçu de façon très large et les décrets suivants l'ayant maintenu très longtemps ; étant responsable, l'Etat devrait indemniser au moins partiellement le propriétaire, comme en cas de réquisition ou d'expropriation. Quant aux socialistes, ils veulent bien que les propriétaires perdants soient indemnisés, mais par les autres propriétaires qui n'ont rien perdu ; et le fait est qu'il y a quelque chose de choquant à voir les possesseurs de beaux immeubles à gros loyers toucher leurs termes comme si de rien n'était, alors que les possesseurs de maisons médiocres perdront tout ou presque tout ; des économistes comme M. Beauregard s'étaient ralliés à la thèse d'une sorte de fonds commun de la propriété immobilière indemnisant au moins en partie les confrères éprouvés ; et l'on comprend mal que la Chambre ait repoussé cette combinaison, sur les instances de M. Ribot, habituellement mieux inspiré. Peut-être le Sénat reviendra-t-il là-dessus, et adoptera-t-il le principe d'un partage du dommage : un tiers au propriétaire de l'immeuble, un tiers au fonds commun des propriétés bâties, un tiers à l'Etat. Ce petit exposé suffit d'ailleurs à montrer combien toutes les questions de ce genre sont délicates, combien les politiciens les embrouillent encore (car la solution adoptée par la Chambre est contraire à toutes les opinions « autorisées » recueillies par M. Parisot) et combien cependant il serait facile de les régler avec un peu de bienveillance et de prudence.

Memento. — Ce qui précède m'amène tout naturellement à signaler les publications du *Comité national d'action pour la réparation intégrale des*

Dommages causés par la guerre : Rapports de M. Larnaude, doyen de la faculté de droit de Paris, et de M. Carré de Malberg, professeur à la faculté de droit de Nancy, ainsi que les plaquettes sur le même sujet, *Nos Espoirs et la réalité. Nos déceptions et nos inquiétudes*, de M. Abel Pifre, ingénieur à Paris. — A cet ordre d'idées se rattache un peu le livre plus souriant de Marie Laparcerie : *Comment trouver un mari après la guerre*, (Méricand, 1 fr. 75), plein de bons conseils. Mais toutes ces questions nationales et sexuelles sont si délicates ! C'est comme la question des viols commis par les Allemands envahisseurs en août 1914, qui a fait couler tant d'encre et imprimer tant de brochures ! *Les Indésirés* de M. Léon Goulette (Berger-Levrault, 0 fr. 75), *l'Enfant du Barbare* et *la loi du Mâle* du docteur Rabier (Vigot, 1 fr.), etc. J'avoue ne pas partager l'opinion énergique du docteur. D'ailleurs dans l'enquête poursuivie par la *Revue*, il n'y a eu que 5 à 6 voix pour l'avortement et 19 à 20 contre. — Le livre de M. Jules Destrée, *Wallonie* (Messein, 5 fr.), est antérieur à la guerre; il n'en est que plus douloureux, une si noble terre souillée de façon si odieuse ! L'auteur a eu raison de mettre pour épigraphe à son livre le mot d'un personnage de Schiller : « Respect à lui, c'est un Wallon ! » — Comme si l'on pressentait l'importance qu'aura l'éducation dans la régénération morale de la France, les brochures pédagogiques et morales se multiplient. Voici *le Respect mutuel*, de Pierre de Coubertin (Alcan, 1 fr.), ce titre à lui seul est tout un programme, et *l'Intelligence du bien*, de Jeanne Wietinghoff (Fischbacher, 2 fr. 50), et la monographie de Mme Fortier Lacroix, *Thérèse Belmont, crise d'âme d'une éducatrice française* (Lib. des Saints-Pères, 3 fr. 50), qui touche presque à la piété, où arrive tout à fait le livre de l'aumônier militaire, l'abbé Lelièvre : *Leur âme est immortelle* (Perrin, 2 fr. 50). — De là on peut passer aux publications de l'intarissable docteur Mariavé, *Pour la Salette contre Nos princes* (les évêques), Montpellier, dont il a déjà été suffisamment parlé ici, la nouvelle n'apportant rien de nouveau, et à celles du chanoine Gaudeau, *l'Allemagne ennemie de Dieu et de toute religion*, 2 fr. 15, dont on approuvera la véhémence bien intentionnée sinon l'esprit critique. Ce n'est pas « principalement », comme le dit cet ecclésiastique, parce que la philosophie allemande part de l'égocentrisme subjectiviste (quelle est la philosophie qui n'en part pas ?) que l'Allemagne est l'ennemie de Dieu, c'est pour des raisons beaucoup moins scolastiques et beaucoup plus pratiques et *drastiques*, comme disent les Anglais. Et puis, dire que le panthéisme sort *fatalement* du kantisme et affirmer que c'est là une vérité plus éclatante que le soleil, cela vous désarçonne tout de même un peu !...

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Louis Bréhier : *La Cathédrale de Reims*, Laurens, 12 fr. — *La Pologne immortelle*, L'Art et les Artistes, 25, Quai Voltaire, 3 fr. 50.— Memento.

Le massacre des églises et quasiment de toute la ville par l'artillerie allemande nous a valu, parmi d'autres, la publication d'un ouvrage d'étude consciencieux de M. Louis Bréhier sur **la Cathé-**

drale de Reims. Peut-être ce travail était-il commencé antérieurement ; l'auteur a pu n'avoir qu'à le mettre au point, ajouter de ci delà quelques invectives, et profiter des circonstances pour publier l'ouvrage, qui est en somme une étude intéressante — et que des jobards voudront admirer parce qu'il se trouve d'actualité. —Un chapitre sur le vieux Reims donne un rapide historique de la ville, du rôle des archevêques ; la physionomie de la cité au moyen âge, avec ses anciennes portes, le château de la Porte-Mars ; les églises maintenant détruites comme Saint-Nicaise, dont il ne nous est resté que des plans et dessins et qui semble avoir été un des chefs-d'œuvre de l'architecture ogivale. Le volume étudie ensuite le peu qui subsiste de la vieille ville, et dont l'inventaire est vite dressé, car avec Saint-Remy et la cathédrale, les maisons de la place des Marchés et de la rue de Tambour, la Porte de la cour du Chapitre, — quelques bribes d'anciennes constructions qu'on retrouvait par endroits, — ou des hôtels surtout des XVIIe et XVIIIe siècles, c'est à peu près tout ce qui avait subsisté du vieux temps. M. Louis Bréhier nous retrace ensuite l'histoire de la cathédrale, plusieurs fois reconstruite, et dont les travaux, pour l'édifice actuel, durèrent plus d'un siècle ; on y travaillait encore en 1481 lorsqu'un incendie vint dévaster l'édifice. Les ravages exercés par les chanoines du XVIIIe siècle et par les révolutionnaires de 1793, les restaurations ensuite, mirent l'édifice dans l'état où nous l'avons connu ; mais on peut ajouter que pour le sacre de Charles X on le badigeonna et que sa voûte fut semée de fleurs de lys d'or sur fond bleu. Détail autrement précieux concernant aux vieux âges la physionomie du quartier, le parvis autrefois était limité par une enceinte crénelée, et l'on y pénétrait par une porte ogivale. Après l'abside s'étendait un cimetière ; au côté nord était le cloître, détruit en 1797, et qui communiquait avec l'église par la porte où se voit une Vierge romane. De ce côté encore étaient les bâtiments de l'Hôtel-Dieu ; au sud, l'archevêché et l'officialité, remaniés et surtout défigurés aux XVIIe et XVIIIe siècles, et qui ont disparu dans l'incendie provoqué par le bombardement, comme l'a rapporté M. Jadart. — J'imagine toutefois que M. Louis Bréhier déplace un peu les termes du problème en indiquant, parmi les raisons qui purent déterminer la construction des grandes églises gothiques au moyen âge, l'économie de matériaux que permettait de faire l'emploi du style ogival ; c'est prendre une conséquence pour sa propre cause. Mais il étudie consciencieusement l'aspect et la décoration de l'édifice, les modifications qui s'y trouvèrent apportées au cours du temps, la construction des tours, l'iconographie, — et aussi l'influence de l'architecture française en Europe au XIIIe siècle. On sait que des travaux importants ont été faits sur l'imagerie des cathédrales, surtout avec M. Louis Mâle. On a beaucoup discuté sur les

remaniements qui peuvent être effectués dans la sculpture de Reims, mais il semble bien que la décoration des deux portes centrale et orientale du côté nord, ainsi que des statues du porche septentrional de la grande façade ont fait partie d'un même ensemble, qui devait peut-être figurer d'abord aux portails de l'ouest et s'est trouvé déplacé au cours du temps. De même, la question reste non résolue de savoir si la série des Rois qui figurent à Reims, comme à Amiens et à Paris, représente, comme on le voulait jadis, des Rois de France, ou les Rois de Juda, ancêtres de la Vierge. — Pour Reims, la cathédrale des sacres, on a pensé établir que ce sont bien des Rois de France, et même on désigne, au-dessus du grand portail, un groupe où figurent Clovis, « sortant à mi-corps de la cuve baptismale », la reine Clotilde, saint Remy, un seigneur franc et un prêtre de l'église de Reims (1). M. Louis Bréhier explique ensuite que la statuaire de la cathédrale fut probablement l'œuvre de cinq ateliers ; il y a en effet des différences de facture dans des groupes voisins comme ceux de l'*Anonciation* et de la *Visitation*, toutefois de la même époque, quoi qu'on en ait dit ; mais il est certain que la statuaire de Reims, malgré toutes les recherches, restera anonyme, et le groupe superbe de la *Visitation*, visiblement inspiré de la statuaire antique, s'il reste un incontestable chef-d'œuvre, n'a quand même pas de nom d'auteur.

Je ne puis, à mon grand regret, m'arrêter davantage sur cette publication ; mais il reste à indiquer dans la statuaire de Reims, à côté de l'iconographie religieuse, toute une série de figures satiriques, caricaturales, — des trognes, des lippes et des grimaces ; des gueules hilares de moines ou de bonnes sœurs, — macarons ou têtes facétieuses dans la confection desquels l'esprit matois de la race trouva sa revanche, et qui étaient répartis, en hauteur par exemple le long de la nef, sur les pinacles couvrant les anges aux ailes éployées qui font le tour de l'édifice (2). Au cours des réparations, ces dernières années, on en avait descendu un certain nombre qui furent disposées le long d'une muraille, sur des planches, et photographiées par un industriel de la ville. Je me souviens qu'il y avait quatre clichés, quatre groupes différents de ces têtes, qui semblaient continuer les grimaces de la fête des Fous ; la maison de photophie qui en disposait a maintenant disparu, et il serait regrettable

(1) L'abbaye consacrée à Saint-Remi eut le privilège de conserver dans une châsse la sainte ampoule dont l'huile servait au sacre des Rois. Pour la cérémonie l'abbé l'apportait lui-même en grand cortège, *entrait à cheval* dans la cathédrale et allait déposer sur le maître-autel la fiole miraculeuse.

(2) On peut en outre mentionner que la sculpture de Reims, comme bien ailleurs, était peinte ; on a retrouvé des traces de coloration sur des statues des parties hautes comme du soubassement ; sur les anges des pinacles et du chevet ; à l'intérieur sur les chapiteaux des piliers, etc .. Les statues de la maison des Musiciens, sur le tambour, étaient également polychromes.

que les clichés, dont l'ouvrage de M. Louis Bréhier a reproduit un des plus amusants, aient été détruits comme tant de choses au cours du bombardement de la ville. A côté de la beauté somptueuse des figures historiques ou religieuses de la cathédrale de Reims, et de son manteau royal de sculptures, c'était un des côtés les plus caractéristiques et les plus curieux du vieil édifice.

§

La revue *l'Art et les Artistes*, dont on connaît la très belle publication, a tiré à part un ensemble d'articles sur la **Pologne immortelle**, qu'illustrent des séries de dessins et de nombreuses photographies accompagnant *l'Art du Moyen Age et de la Renaissance en Pologne*; de Louis Réau, *l'Art rustique polonais* et *les Influences artistiques françaises en Pologne*, par C. de Danilowicz; *l'Ecole moderne de peinture et de sculpture en Pologne*, par M. Jean Stryka. — L'art polonais, en somme, ne date que du XIXe siècle, mais il y a eu un art en Pologne dès le moyen âge, puisque cette admirable époque a donné ses fruits de tous côtés et dès qu'affluait la civilisation. Un de ses sanctuaires fut Cracovie, qui eut sa période de grandeur avec le XIVe siècle, et fut la capitale des Jagellons comme le lieu de leur sépulture ; ville haute et ville basse, résidence royale et quartier des affaires, des bourgeois au dehors *ghetto* ou quartier juif, Cracovie était un centre de richesse et de civilisation, et des monuments remarquables, des œuvres d'art précieuses s'y trouvent encore conservés, comme le Christ en croix, de Wit Stwosz à l'église Notre-Dame, puis des œuvres nombreuses du fondeur Peter Vischer, de Hans Sues de Kulmbach, disciple d'Albert Dürer, de Hans Dürer, frère du maître de Nuremberg, sans parler de ce que laissèrent les miniaturistes, les orfèvres, les armuriers, les fondeurs de cloches, etc.. — Bientôt ce fut la mode de l'italianisme, avec la reine Bona Sforza, fille du duc de Milan et mariée à Sigismond Ier ; de ce moment datent le chateau du Wawel, qu'on reconstruisit après un incendie ; la chapelle funéraire des Sigismonds à la cathédrale ; dans la ville basse, la Halle aux Draps (Sukiennice), dont l'étage sert maintenant de Musée. — Ce n'est qu'après avoir perdu son indépendance politique, d'ailleurs, que la Pologne put conquérir son indépendance artistique. Il y a eu d'abord, dans le pays, un art populaire qui est carastéristique et qu'étudie longuement M. C. de Danilowicz. Il y a aussi des articles polonais dont plusieurs œuvres remarquables sont reproduites dans cette publication. Il suffit de mentionner le grand tableau de Jean Matejko : *Albert Ier, duc de Prusse, prête serment de vassal à Sigismond, roi de Pologne*, — ou les *portraits d'Etienne Batory* et de *sainte Kinga* ; un curieux paysage d'Henri Weyssenhoff, les *Meules sous la neige* ; les cartons de vitraux de Stanislas Wysprianski, *sainte*

Salomé, le cadavre décomposé de *Casimir le Grand*, et surtout un délicieux portrait de femme, au pastel, par Théodore Axentowicz.

Memento. — Dans les derniers nos de l'*Intermédiaire des Chercheurs*, qu'il faut toujours mentionner, on trouvera des communications sur *l'incendie de la flotte romaine par Archimède* ; *l'attitude hanchée au moyen-âge* ; *l'exhumation de Charles-Quint* en 1873 et le monastère de Saint-Just ou Saint-Yust ; *l'église Sainte-Geneviève des Ardents à Paris* ; *l'ouverture de la châsse de Saint Remy à Reims, en 1646*, etc. — La *Commission du Vieux-Paris* annonce un « projet d'inventaire général » des vestiges subsistant de la vieille ville, qui « permettra d'éviter la destruction d'édifices intéressants » au moment où l'on va reprendre les travaux interrompus par la guerre depuis 1914. Sans doute, il n'est jamais trop tard pour bien faire ; mais il semble qu'un tel travail aurait dû être exécuté d'abord, dès l'institution, déjà tardive, de la susdite Commission. Depuis plus d'un siècle, en somme, on procède à l'aveuglette, et sous les bons prétextes d'hygiène et d'aération, quand ne suffisait pas le sacro-saint alignement, on a flanqué par terre nombre de choses intéressantes, voire des édifices de valeur, qu'on se contente ensuite de regretter. Il suffit de rappeler les ravages que nous a valus le percement du boulevard Saint-Michel, ou de consulter la *Statistique Monumentale* d'Albert Lenoir. — Si l'inventaire dont il est question avait existé, peut-être eût-il servi à réprimer quelque peu l'ardeur intempestive des chevaliers de la pioche, et autre amateurs du dégagement et de la ligne droite.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Une armée qui manœuvre. — Les événements qui ont pour théâtre le front du Caucase ont à nouveau ramené l'attention sur l'armée russe. L'arrivée en France d'un contingent de cette armée, venu de Moscou, non en droite ligne certes, mais par un détour assez long, a coïncidé avec les succès du grand-duc Nicolas. Une flambée d'espoir a jailli. On se reprend à espérer, à vouloir trop attendre du concours de nos alliés, de leurs efforts, de leur nombre. Les uns les poussent vers Constantinople, d'autres les veulent voir déboucher sur le golfe d'Alexandrette; les plus impatients les lancent sur la route de Bagdad donner la main aux Anglais et racheter ainsi la reddition de Kut-el-Mara. Il faudrait pouvoir souhaiter de les voir atteindre à la fois des objectifs si différents et surtout si divergents. Sachons nous borner : désirons simplement que les troupes du grand-duc réussissent à joindre la force principale ennemie et à l'anéantir. Les objectifs géographiques se réaliseront ensuite sans effort.

Les succès de l'armée du Caucase n'en sont pas moins réels, positifs. Ils sont capables d'aboutir à de grands résultats, si d'un autre côté on n'a pas perdu tout à fait le sens de l'opportunité. Pour ma

part, ils ravivent en moi une admiration que j'ai vouée à l'armée russe, depuis que je l'ai vue faire front à la mauvaise fortune avec une énergie que rien n'a pu briser. Quand on cherche à évaluer les marches et contre-marches qu'ont fournies les régiments russes, depuis le début des hostilités jusqu'à leur arrivée derrière les lignes de la Dwina, au cours de quatorze mois de guerre, l'esprit reste stupéfait, et l'on se demande comment de telles troupes ne se sont pas littéralement fondues, dissoutes, après tant d'épreuves. Pendant ces quatorze mois, les armées russes n'ont pas cessé de manœuvrer, en restant sans cesse aux prises avec un adversaire redoutable, mobile, manœuvrant, prompt à profiter des fautes commises, prêt à tout risquer avec une énergie sauvage. Or, la Russie était à coup sûr la moins préparée des nations alliées pour une guerre où les moyens matériels entrent en jeu dans une si grande proportion. En juillet 1914, la Douma achevait seulement de voter la loi de réorganisation de l'armée, loi dont le plein effet ne devait se réaliser qu'en 1918. La guerre surprit donc nos alliés en pleine période de réorganisation militaire. Ses nombreuses réserves manquaient de cadres. D'autre part, le faible rendement de ses chemins de fer, les ressources de son armement, ses industries de guerre à peine naissantes ne lui permettaient pas de mettre en ligne plus de deux et demi à trois millions de soldats. Ses réserves d'hommes lui assuraient, il est vrai, de combler les vides presque indéfiniment, et c'est ainsi qu'on a vu, après les randonnées en Prusse Orientale, des corps durement éprouvés, littéralement décimés, se refaire et remporter de francs succès quinze jours plus tard. Malgré ces conditions difficiles, les armées russes ont accompli un labeur formidable. Elles ont déployé une activité inlassable, et si elles ont commis des fautes, si elles ont éprouvé de terribles revers, il faut reconnaître qu'elles ont été à plusieurs reprises bien près de produire la rupture d'équilibre entre les forces en jeu et de provoquer ainsi une décision. Un peu plus de cohésion et de fermeté dans le haut commandement, un peu moins d'influence de la politique sur les directions militaires, peut-être que de grands résultats seraient venus couronner plus tôt le gigantesque effort qu'elles ont fourni. A la guerre, lorsque la situation stratégique est tendue, les fautes les plus légères en apparence sont capables de compromettre les meilleures combinaisons.

Cette erreur, vieille de plusieurs années, a lourdement pesé sur les débuts de la campagne de nos Alliés et sur toutes les opérations qui suivirent. On se souvient qu'en 1910, l'Etat-major russe avait profondément modifié le plan de concentration de ses armées. La Russie avait, jusque-là, neuf corps d'armée à proximité immédiate de sa frontière de l'Ouest. Sous le prétexte qu'elle pourrait avoir à mobiliser contre d'autres puissances que l'Allemagne et l'Autriche, elle

transporta le centre de sa concentration en arrière et à l'est de la Vistule. Cette mesure fit grand bruit à cette époque. Ce n'est pas l'heure d'indiquer les véritables raisons qui la firent adopter. La conséquence fut que la pointe agressive constituée par la masse de ces neuf corps d'armée contre l'Allemagne s'émoussait : le saillant polonais, qui s'avance si profondément entre la Prusse orientale et la Galicie devenait à peu près vide de troupes. Les effets de cette nouvelle répartition des forces russes se sont fait cruellement sentir dès le début des hostilités. Les colonnes allemandes purent inonder la Pologne, en occupant les grands centres industriels, Kalisch, Bendzin, Plock, Czenstochova, Lodz, Radom, etc. Les troupes autrichiennes de leur côté y faisaient irruption par la frontière galicienne et poussaient jusque devant Ivangorod; à l'est même de la Vistule, les avant-gardes des armées Dankl et Auffenberg menaçaient Kolm et Lublin sur les lignes mêmes de concentration des armées russes. Le fait d'avoir ainsi évacué le saillant polonais a brisé, peut-on dire, l'élan de la manœuvre russe. On a voulu expliquer que tout mouvement ayant pour point de départ cette zone était exposé à être pris de flanc par les forces ennemies postées en Galicie et en Prusse orientale, et on en concluait que l'avancée des armées slaves devait avoir lieu suivant un dispositif en ligne droite, que l'on ne pourrait ni tourner, ni envelopper, s'appuyant aux places de Kovno, Grodno, Bielostock, Ivangorod, Lublin. En réalité, nous avons vu les ailes de ce dispositif se mouvoir en avant, en Prusse orientale et en Galicie, pendant que le centre restait soudé aux places fortes de la Vistule. C'étaient donc les ailes au lieu du centre qui se trouvaient exposées à être tournées et enveloppées, et le fait se produisit à chaque avancée en Prusse orientale. En réalité, le redan polonais, vide de troupes, devint le point sensible du dispositif russe au lieu de constituer, comme par le passé une menace contre les armées ennemies, et en fin de compte, lorsque von Hindenburg voulut parer définitivement aux incursions qui se répétaient en Prusse orientale, c'est au cœur du dispositif qu'il porta sa pointe. La manœuvre lui fut d'autant plus facile qu'il le trouva évacué par ses défenseurs. Rappelons-nous, en effet, que la première invasion de la Prusse orientale par les Russes date de la seconde quinzaine d'août. Cette première tentative se termina, le 29, par un grave échec pour nos Alliés, dont deux corps d'armée se trouvèrent enveloppés et pris en presque totalité. Mais lorsque Hindenburg voulut avancer à son tour au delà de la frontière russe, il s'aperçut rapidement que sa brillante manœuvre n'avait que des effets localisés et qu'elle restait sans influence sur les graves événements qui se déroulaient au sud, où l'armée russe de Kiev, entrée en Galicie le 15 août, avait provoqué la retraite générale des Austro-Hongrois et d'une seule ruée débordait les cols des Carpathes.

Après une bataille de 17 jours entre la Vistule et le San, elle atteignait la Dunajecz. La manœuvre sur les ailes, aussi bien du côté allemand que du côté russe, ne pouvait conduire à des résultats décisifs ou simplement durables. Ce fut le mérite de von Hindenburg de comprendre rapidement là où résidait le point faible de l'adversaire. Il profite du mois de septembre, pendant lequel l'ennemi continue à se tenir dans le saillant polonais, derrière les lignes de la Vistule, pour opérer un nouveau groupement de ses forces, et après avoir laissé un simple rideau en Prusse orientale, il pousse le 8 octobre une vigoureuse offensive au cœur du saillant polonais, qui le conduit vers le 20 jusque devant Varsovie.

Les corps russes massés derrière la Vistule s'ébranlent alors tardivement, mais le choc est si fort, si puissant que les troupes de Hindenburg sont ramenées jusque sur la frontière. Malheureusement, nos alliés, fidèles à leur principe stratégique de se défendre derrière la ligne de la Vistule, négligent de se fortifier sur le terrain de leur victoire ; ils se replient à nouveau à l'abri de leurs places fortes. Dans les premiers jours de novembre, Hindenburg reprend son offensive, qui le conduit jusqu'à Lodz où il réussit à se maintenir. A partir de ce moment, les fronts s'immobisent dans le saillant polonais. L'intérêt passe d'un autre côté. Alors se dessine la manœuvre pour déborder dans les plaines de Hongrie par les cols des Carpathes. Pendant des mois, l'esprit public reste tendu vers les chaînes neigeuses par où, chaque jour, la presse alliée fait déboucher les armées du Grand-duc Nicolas. La manœuvre par les Carpathes fut assurément une autre erreur qui influa lourdement sur le sort des armées russes.

Une raison politique avait déterminé cette direction donnée à la marche des armées du Tsar : entraîner les pays balkaniques à la suite des alliés. Puis, il faut bien le dire, on pensait n'avoir à se mesurer, au débouché des cols, qu'avec l'armée austro-hongroise, qu'on avait déjà battue et qu'on estimait à demi-désorganisée. Pendant les longues semaines nécessaires pour concentrer à pied d'œuvre l'innombrable matériel, qui devait suivre les armées au delà des montagnes, dans les plaines de Hongrie, le maréchal von Hindenburg put monter, dans le plus grand secret, la manœuvre qui allait refouler les armées d'invasion jusqu'au cœur de leur propre pays, après une poursuite ininterrompue de cinq mois. La magnifique retraite accomplie par les armées russes, talonnées par un adversaire sans génie, mais animé d'une énergie indomptable, est peut-être un fait unique dans l'histoire militaire. Que cette armée se soit conservée à peu près intacte, au milieu de si rudes épreuves, c'est là un fait presque miraculeux et qui ne s'explique que par les traits psychologiques du caractère du peuple russe. Cette armée loin d'être abat-

tue à mesure que s'allongeaient ses marches, se ressaisissait en retrouvant ses champs, ses isbas, les clochers et les coupoles de ses villes. La terre natale raffermissait, relevait le moral de ses régiments.

Au cours de ces longs mois de luttes, les armées russes ont livré une douzaine de grandes batailles et on ne sait combien de combats. Elles ont subi des pertes effroyables, en prisonniers et par le feu. Cependant elles existent toujours : elles sortent renouvelées, rajeunies de l'épreuve. Celui qui fut leur chef, le Grand-Duc Nicolas, se vit enlever le commandement de ses armées après les avoir dégagées de l'étreinte de l'ennemi. Envoyé au Caucase, il vient de se révéler par l'initiative la plus brillante. Il se rachète d'une manière incomparable.

Le rêve de la politique russe a toujours été d'atteindre aux rivages méditerranéens par les vallées de l'Arménie. Les armées du Tsar sont sur la route de leurs ambitions. Il serait assez curieux de voir celles-ci se réaliser, grâce à la collaboration des Russes et des Anglais, dont les rivalités politiques avaient jusqu'ici fait des adversaires irréductibles.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

Une œuvre retrouvée de Jean-Jacques Rousseau (Le Temps, 10 mai). — *La phalange intellectuelle* (Le Journal, 12 mai; la Petite Gironde). — *Le symbolisme et la tradition française* (Paris-Midi, 17 mai ; la dépêche de Cherbourg et de la Manche, 20 mai).

M. Julien Tiersot vient de découvrir à la bibliothèque du Conservatoire le recueil des *Canzonette* de J.-J. Rousseau, la première œuvre musicale du philosophe, qu'à son retour à Paris, après son exil, en 1770, il n'avait lui-même pas pu retrouver.

Ses biographes musicaux, nous explique M. Tiersot dans **Le Temps**, n'ont pas été jusqu'ici plus heureux. Ils ont connu l'existence de la même œuvre ; ils savent qu'elle fut composée par Jean-Jacques Rousseau après le séjour qu'il fit en Italie, en 1743-1744, comme secrétaire d'ambassade, et peut-être écrite à Venise même ; ils en ont retrouvé quelques vestiges dans le manuscrit musical de Rousseau que conserve la Bibliothèque nationale, où certaines chansons sur des vers italiens sont accompagnées de ces mots : « Du recueil gravé. » Mais ni les uns ni les autres n'ont jamais su dire où est ce recueil gravé ni ce qu'il contient exactement.

Je suis en mesure à présent de combler cette lacune de la bibliographie musicale de notre auteur : j'ai trouvé naguère, à la bibliothèque du Conservatoire, le recueil des *Canzonette*. Il est vrai qu'il était classé parmi les anonymes, perdu dans un fouillis d'inutilités ; et, de fait, il ne porte nulle part aucun nom d'auteur. Mais nous allons reconnaître avec évidence que cet auteur n'est autre que Jean-Jacques Rousseau.

Voici, textuellement transcrit, le titre du cahier :

« *Canzoni di Batello — Chansons italiennes, ou Leçons de musique pour les commençants.* — A Paris — Aux Adresses ordinaires, 1753. »

« *Leçons de musique pour les commençants.* A Paris. Aux adresses ordinaires, 1753. »

Déjà ce titre, qui n'a rien de banal, commence à nous faire penser à Jean-Jacques. Des « chansons de bateau », et en italien, voilà bien ce qu'avait pu rapporter de Venise le futur auteur de *Julie,* qui déclarait, à son retour : « En écoutant les barcarolles, je trouvais que je n'avais pas ouï chanter jusqu'alors. » Qu'il ait songé à faire servir ces menues compositions à l'enseignement, cela s'accorde à merveille avec le tour pédagogique de son esprit. La date enfin est significative dans sa vie musicale : 1753, l'année de l'entrée du *Devin du village* à l'Opéra et de la guerre des Bouffons.

Tournons la page, et nous serons de mieux en mieux édifiés par l'avertissement. En voici le texte, très court :

« Ces petites chansons ont été composées pour les personnes qui, quoique françaises, ayant pris du goût pour la musique, voudroient en saisir le caractère et apprendre à chanter. On a tâché de rassembler les tours de chant les plus propres à marquer ce caractère et à rendre le stile sensible et l'expression facile. Il s'agit d'abord d'aller en mesure et de ne pas crier. Le reste viendra avec le goût naturel et les leçons d'un maître. »

« Les personnes qui, *quoique françaises*, auraient *pris du goût* pour la musique » !... Le Rousseau ennemi de la musique française se dénonce lui-même dans ce persiflage. Il veut apprendre à « ces personnes » à ne pas crier, quoique françaises ; et cela encore est un coup droit à l'adresse des chanteurs de l'Opéra, dont, pendant sa retraite à l'Ermitage, il disait : « Pourquoi diable est-ce que j'irai chercher si loin leur Opéra ? N'ai-je pas à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency ? »

Enfin, en ouvrant le recueil musical proprement dit, nous trouvons la confirmation pleine et entière de ces premières inductions.

Nous avons dit que la Bibliothèque nationale possède une importante collection d'autographes musicaux de Rousseau, pages fugitives jetées sur papier réglé au cours de sa vie entière, et dont la réunion a formé la collection de musique de chant parue après sa mort sous le titre de *Consolations des misères de ma vie.* La première des *Canzoni di Batello* est précisément un de ces morceaux ; et cela lève tous les doutes, en établissant avec évidence que la musique gravée dans le recueil anonyme est bien celle de Jean-Jacques Rousseau.

De fait, sur les douze morceaux contenus dans les *Canzoni*, sept se retrouvent dans ce manuscrit et nous étaient déjà connus par les *Consolations ;* la plupart offrent quelques variantes, soit dans la notion musicale soit dans le tour de la mélodie, soit dans les poésies, qui sont parfois un peu différentes dans les deux recueils. Dans deux autres, les vers et les titres sont les mêmes, mais la musique est différente, donc inédite pour nous telle que la donne le nouveau cahier. Trois autres enfin étaient entièrement ignorés. Au total, outre les variantes des autres, cinq morceaux de musique qu'aucun manuscrit ni imprimé ne nous avait encore fait connaître.

Ces compositions sont écrites avec le parti pris de simplicité que nous

savons avoir été inhérent au génie musical de Rousseau : sur deux portées, chant et basse, avec, de loin en loin, quelques chiffres pour indiquer la réalisation des accords. A part quelques rares intentions harmoniques, déterminées uniquement par l'accent des paroles et qui ne sont pas toujours adroitement réalisées, l'intérêt en est donc exclusivement mélodique. Mais cela même suffit à nous convaincre que l'influence exercée sur Rousseau par la musique italienne n'avait rien d'artificiel, et que l'assimilation en fut complètement et assez profonde en lui : la musique de ces *Canzoni* est d'un style tout autre que celui du *Devin du village*. Elle a une coloration plus foncée, elle est plus « du Midi. » Les thèmes de plusieurs airs sont « piquants », pour employer une épithète, usuelle dans le langage de Rousseau, mais qu'il n'a jamais appliquée à de la musique française. D'autres sont dans un style large et soutenu, celui du *bel canto*, et montrent qu'instinctivement, et simplement pour avoir su écouter, Jean-Jacques Rousseau avait suivi les principes de la bonne école.

Certes, conclut M. Tiersot, la découverte de ces quelques pages de musique n'est pas de grande conséquence, et nous avons des choses plus graves à penser : « elle semble cependant mériter de ne pas être passee entièrement sous silence, car elle vient compléter l'œuvre du philosophe de Genève en y ajoutant le dernier imprimé qui n'eût pas encore été retrouvé... » Je recueille donc ici ce petit document qui peut avoir son importance dans l'histoire de la musique française où J.-J. Rousseau a apporté quelque chose de nouveau, une simplicité bien adéquate au retour à la nature...

§

Dans le **Journal**, M. Jean de Bonnefon rend hommage aux « héros de lettres » tombés au champ d'honneur, et il est bien que ces lignes, publiées dans un des journaux les plus lus de France, aient appris à ceux qui se battent et à ceux qui de loin contemplent leur héroïsme, que les écrivains « sont plus nombreux dans la mort, plus en foule dans les ordres du jour que ceux des autres métiers ». La phalange intellectuelle a donné, c'est une lectrice qui le constate.

Certes, répond M. de Bonnefon, les écrivains et les artistes ont donné plus que les autres à leur patrie, puisque ces jeunes hommes font le sacrifice de leur avenir, avec celui de leur sang, sur l'autel immense où les trois couleurs du drapeau français s'unifient dans la pourpre de la mort...

Mais la main tremble pour écrire l'oraison des êtres trop proches.

Il semble que les regrets vont dominer l'éloge. La commémoration de ceux qu'on a connus, sur les seuils mêmes de cette maison, peut devenir une lamentation au lieu de rester la liste de gloire qu'il convient de dresser en haute colonne.

Et, d'une lettre d'Edmond Rostand à Paul Berthelot, de la **Petite Gironde**, j'extrais ces quelques lignes consacrées à notre cher Emile Despax :

J'ai rencontré pour la première fois Despax au moment qu'il partait pour

la tranchée et quand il était déjà vêtu d'azur pour entrer dans la plus grande gloire... Je préférerais peut-être n'avoir jamais connu ce visage de fierté et de nostalgie! Deux jours après, j'apprenais que la Muse, voilée, s'était assise pour pleurer sur le perron de la Maison des Glycines. Elle pleurait, stupéfaite de n'avoir pu, en couvrant Despax de sa Lyre, arrêter dans les cordes éternelles la dure abeille de cuivre! Si j'avais été, ce printemps, au pays chanté par le tendre poète, je n'aurais pu supporter de voir une seule glycine refleurir sur une seule maison!

Et j'en veux surtout retenir cette phrase qui nous évoque le visage du jeune poète et avive encore notre deuil : « Je préférerais n'avoir jamais connu ce visage de fierté et de nostalgie. » Mais un jour prochain, nous recueillerons nos souvenirs des jeunes compagnons que nous avons perdus, afin que leur pensée continue à vivre en nous jusqu'au bout de notre chemin.

§

Dans le *Mercure* du 16 mai, M. Charles Morice a répondu péremptoirement à M. Edmond Haraucourt qui accusait les poètes symbolistes d'avoir trahi la tradition française et subi l'influence de l'esprit germanique. Il écrit très justement que c'est « le rythme de notre histoire littéraire et d'ailleurs de toutes les histoires littéraires, que ces confrontations périodiques du génie national avec les autres génies nationaux ». Pourtant, le pessimisme, par exemple, ne commence pas avec Schopenhauer ni ne se confine dans son œuvre, et « celui des Symbolistes ne vient pas plus d'Allemagne que celui de Baudelaire », etc.

Certes, mais s'il est vrai que les poètes de l'Ecole symboliste ont accepté l'influence de quelques philosophes allemands, Kant, Hegel, Schopenhauer, Nietzsche, il serait facile de prouver qu'ils retrouvaient chez ces penseurs d'outre-Rhin la propre pensée française. Ce qui est purement allemand ne peut pas nous influencer, et nous l'avons toujours rejeté comme inassimilable. D'ailleurs le symbolisme, comme on l'a souvent démontré, loin d'être une importation étrangère, était un retour à la tradition et rejoignait lointainement notre poésie allégorique du moyen âge. Il la rejoignait en sautant par-dessus le Parnasse dont M. Haraucourt est un des survivants attardés sur notre planète. Après le Romantisme, le Symbolisme fut une tentative de renouer la tradition interrompue. Qu'on relise les divers manifestes littéraires de cette époque, on pourra s'en convaincre. Et même, quant à l'influence reconnue de la philosophie allemande, il faut bien avouer qu'elle fut très superficielle ; ce ne fut qu'une influence atmosphérique, pour ainsi dire : les poètes sont ou très ignorants ou très insouciants des doctrines philosophiques, et je ne crois même pas qu'à ce point de vue les fameux manifestes de Moréas, qui faisaient loi, soient très orthodoxes. Mais en dehors des

doctrines affichées dans les avant-dire, quelle est donc le poète symboliste qui soit entaché d'esprit germanique? Verlaine, peut-être? Il n'est rien de plus pur et de plus clair que sa poésie; Régnier ? rien de plus aristocratiquement français; Samain? le poète le plus près du cœur populaire ; Moréas ? notre Sophocle; Mallarmé? dont Stéfan George se dit le disciple? Mallarmé, la quintessence de l'intuition française, etc., etc.

Mais qu'on se reporte à l'article de M. Charles Morice : il y jette à la mer, — avec quelle joie! — deux écrivains français qu'il reconnaît mâtinés de germanisme : Leconte de Lisle et Renan. Comme ces deux écrivains sont, en même temps, l'un d'un paganisme inviolable, l'autre d'un mysticisme très irréligieux, M. Charles Morice voit dans ce geste le plus sûr moyen de flétrir leur irréligion et de les rejeter de son Eglise littéraire.

Pourtant l'athéisme et le paganisme ne sont certes pas d'importation allemande.

C'est à cette très pieuse perfidie que M. Paul Souday répond dans sa « vie intellectuelle » de **Paris-Midi** :

Où M. Charles Morice a tort, je crois, dit-il, c'est lorsque, ayant victorieusement réfuté M. Haraucourt, il lui emprunte son arme empoisonnée et la retourne contre le grand maître de l'école parnassienne, Leconte de Lisle, et contre Renan, dont Baudelaire joignait déjà le nom (mais avec une intention élogieuse) à celui de l'auteur des *Poèmes antiques*. « L'histoire critique de Renan, la poésie critique de Leconte de Lisle, voilà les plus incontestables stigmates de la pensée allemande dans notre langue. En rompant avec la forme parnassienne, les symbolistes ont, en conséquence, dénoncé la pensée allemande. » Ainsi parle Charles Morice, et il en faut conclure qu'il n'a pour Leconte de Lisle, ni pour Renan, plus de tendresse que M. Haraucourt n'en éprouve pour le symbolisme.

Mais l'irréligion de Renan et de Leconte de Lisle, amèrement blâmée par Charles Morice, n'avait certes pas besoin d'être importée du dehors, et la libre-pensée est bien, en France, un article national... Charles Morice fulmine contre l'œuvre « objective, critique et scientifique » de ces poètes qui s'intéressent à toutes les religions sans en professer aucune et les mettent en vers d'après les documents de l'érudition d'alors. « Cette érudition et cette méthode, dit-il, sont allemandes. »

D'abord, il ne faudrait pas exagérer l'objectivité de Renan, ni celle de Leconte de Lisle. Tous deux s'efforcent de tout comprendre, mais ils ont leurs préférences marquées. Leconte de Lisle, puisque c'est de lui surtout qu'il s'agit, adorait l'antiquité grecque et considérait le cycle chrétien comme entièrement barbare.

Jusque dans son discours de réception à l'Académie française, il dénonça « les noires années du moyen âge, années d'abominable barbarie, qui avaient amené l'anéantissement presque total des richesses intellectuelles héritées de l'antiquité, avilissant les esprits par la recrudescence des plus ineptes superstitions, par l'atrocité des mœurs et la tyrannie sanglante du fanatisme

religieux... » Et il dépeignait le grand inquisiteur Torquemada comme un « insensé féroce qui puisait la haine de l'humanité dans l'imbécillité d'une foi monstrueuse ». Sur bien des points de première importance, Leconte de Lisle se fût parfaitement accordé avec Voltaire, lequel avait l'esprit assez français.

Pour l'érudition alliée à l'imagination et à la poésie, Mme de Staël a cru que c'était une combinaison allemande ; mais Mme de Staël était fort ignorante, n'ayant jamais eu le temps de s'instruire parce qu'elle passait toutes ses journées en conversations. Je renvoie Charles Morice au chapitre III du livre V de la cinquième partie de l'*Histoire de la Littérature française* de M. Lanson, ouvrage élémentaire et très antérieur à la présente crise européenne. Il y verra comment, dans notre XVIIIe siècle, sans aucune influence teutonique un courant d'érudition, d'archéologie et d'art, qui avait sa source chez les Bénédictins, se continua par Caylus, Barthélemy (l'auteur du *Jeune Anacharsis*) et autres, pour aboutir à un poète qui ne doit rien aux philologues de Tubingue ou d'Iéna, mais qui n'en est pas moins érudit et païen comme Leconte de Lisle, et qui s'appelle André Chénier.

Ceci écouté, laissons parler Renan lui-même : il nous dira dans la même page sa sympathie pour la vieille Allemagne idéaliste et son dégoût pour l'Allemagne déjà militarisée... Je retrouve cette confession dans un petit journal de province **La dépêche de Cherbourg et de la Manche**, citée dans un article de M. Le Huguais :

« J'avais fait,—écrit Renan dans la préface de son ouvrage, *La réforme intellectuelle et morale*, — j'avais fait le rêve de ma vie de travailler, dans la faible mesure de mes forces, à l'alliance intellectuelle, morale et politique de l'Allemagne et de la France... Ma chimère, je l'avoue, est détruite pour jamais. Un abîme est creusé entre la France et l'Allemagne ; des siècles ne le combleront pas... L'Allemagne avait été ma maîtresse ; j'avais la conscience de lui devoir ce qu'il y a de meilleur en moi. Qu'on juge de ce que j'ai souffert, quand j'ai vu la nation qui m'avait enseigné l'idéalisme railler tout idéal ; quand la patrie de Kant, de Fichte, de Herder, de Gœthe s'est mise à suivre uniquement les visées d'un patriotisme exclusif ; quand le peuple que j'avais toujours présenté à mes compatriotes comme le plus moral et le plus cultivé s'est montré à nous sous la forme de soldats ne différant en rien des soudards de tous les temps, méchants, voleurs, ivrognes, démoralisés, pillant comme du temps de Wallenstein... On peut dire qu'il n'y a rien au monde de meilleur que l'Allemand moral, et rien de plus méchant que l'Allemand démoralisé... Disons à l'honneur de la France que, pendant toute la dernière guerre, il a été presque impossible de trouver un Français pour jouer passablement le rôle d'espion ; le mensonge, la basse rouerie nous répugnent trop... »

Et puisque Renan s'est confessé, M. Morice, ne soyez pas cruel, donnez-lui l'absolution.

R. DE BURY.

LETTRES PORTUGAISES

Joao Grave : *Reinado tragico* (chronique du xv[e] siècle) ; Lello Irmão, Porto. — Afonso Lopes Vieira : *Autos de Gil Vicente*, avec préface, notes et glossaire ; « Renascença portuguêsa », Porto. — Afonso Lopes Vieira : *A Campainha Vicentina;* Ferreira, Lisbonne. — Memento.

Nulle part avec plus d'acharnement que dans la péninsule ibérique ne s'est perpétuée la lutte entre l'esprit particulariste et l'esprit unitaire de centralisation. D'un côté, l'expansion des libres énergies ethniques, spontanément ordonnées par les exigences du milieu et les atavismes raciques, de l'autre le refoulement de toute activité non conforme aux froids calculs de l'idée de domination dynastique.

Entre Lisbonne et Madrid le combat pour l'hégémonie dura longtemps, tantôt par la ruse, tantôt par la force, et c'est à l'une des phases de ce combat que nous fait assister la chronique touffue et colorée de M. Joao Grave, **Règne tragique**, où l'on voit s'écrouler l'espoir portugais de placer un jour sur la même tête, par voie de mariage, les deux couronnes ennemies de Castille et de Lusitanie.

Le rêve audacieux de D. Joao II eût-il réussi que le sort du Portugal n'en eut pas été peut-être plus enviable ; car, à cette date, les princes n'avaient guère appris à se soucier des aspirations profondes de leurs peuples, et quoique le romancier nous montre une féodalité portugaise fort à cheval sur ses prérogatives, cette féodalité n'hésitait pas à trahir, dès qu'il s'agissait de sauvegarder ses intérêts matériels, et le prince qui eût hérité de deux trônes aurait dû un jour ou l'autre sacrifier celui de Lisbonne à celui de Madrid, sous la pression même des nécessités politiques... Et puis, il ne faut pas oublier que l'unitarisme castillan puisa toujours dans une certaine forme d'oppression catholique ses plus dangereuses forces d'expansion.

Au fait l'impérialisme, partout où il s'installe à demeure, cherche à faire bloc avec le conservatisme religieux, qui, par esprit de prosélytisme, devient ainsi particulièrement agressif et vise à détruire les tendances natives des individus aussi bien que des races.

A notre époque le culte de la nationalité est entré en conflit avec l'universalisme religieux allié à l'impérialisme, et la guerre actuelle est venue montrer à quel point l'esprit de libre développement ethnique l'emporte, au point de vue du moral des combattants, sur l'esprit de discipline traditionnelle et d'obédience strictement religieuse.

Les Portugais cultivés d'aujourd'hui remontent volontiers à cette époque de leur histoire, qui marqua la plus vigoureuse expansion de leurs énergies raciques, celle des Grandes Découvertes.

Il n'est guère étonnant que cette tendance, particulièrement encouragée par la ferveur nationaliste que tout mouvement démocratique éveille, soit venue solliciter l'écrivain brillant, amusé, sincère, qu'est

M. Joao Grave. Ce dut être pour lui quelque chose comme un délassement après les puissantes études sociales des *Affamés* et de *Pauvres Gens*, et sans doute eût-il pu, s'il ne s'était quelque peu bercé lui-même au rythme de sa prose fluide, au déroulement des détails nombreux, faire œuvre plus concentrée, plus intensément tragique. Il n'en a pas moins créé un beau livre, de lecture instructive et facile. C'est le pendant du *D. Pedro et Dona Inès* d'Antero de Figueiredo, dont le style nous paraît mieux refléter la couleur de l'époque, mais dont l'imagination est moins abondante.

Ce que M. Joao Grave évoque avec bonheur, c'est la figure d'ambition passionnée qu'est D. Joao II, c'est le douloureux visage de D. Leonor, princesse de haute noblesse, d'éducation parfaite, d'esprit éclairé, qui fut la protectrice du grand Gil Vicente, et pour qui le poète orfèvre composa en castillan quelques-unes de ses meilleures pièces. Le *Monologue du Vaqueiro*, par exemple, si pieusement traduit par Afonso Lopes Vieira, fut récité par le poète dans la chambre même où la Reine venait d'accoucher, et il semble que la salutation d'un peuple entier s'y exprime.

Dans l'œuvre de Gil Vicente, le Plaute de l'Ibérie, vit, en effet, cette figure immense : le Peuple. Gil Vicente est l'éclat de rire formidable qui le venge, le chant de gloire qui l'exalte ; il est la voix même et la conscience des gens du Portugal ; il interprète leurs peines et leurs révoltes, leurs joies, leurs larmes, leur résignation, leur courage ingénu ; il les défend contre le moine melliflu et retors, contre les ruses et les sévices de la tyrannie, contre leurs propres défauts. Cette œuvre des **Autos de Gil Vicente**, dont Afonso Lopes Vieira, avec sa foi bénédictine d'artiste patient et consciencieux, nous offre un choix tout particulièrement instructif, est faite de pur métal portugais, c'est-à-dire de hautaine liberté d'esprit, d'amour profond de la terre natale et de jovial courage. Au temps qui la vit naître, le Portugal était à l'apogée de sa gloire ; mais les heures sombres étaient proches, et la fière spontanéité du vieux dramaturge ne devait pas trouver grâce devant les hommes de l'Inquisition.

Afonso Lopes Vieira s'est voué tout entier à la résurrection de ce théâtre oublié, qui comprenait quarante huit pièces et qui fait défiler sous les yeux éblouis les figures parfois caricaturales d'une société déjà corrompue, mais vivantes et colorées, comme celles des tableaux de Nuno Gonçalvez, retrouvés par José de Figueiredo. Ces figures font songer à celles que dessina amoureusement Chaucer dans les *Contes de Canterbury*, et l'on comprend quel enseignement profond de résurrection nationale en peuvent tirer les Portugais d'aujourd'hui. Quelle leçon dans le pittoresque dialogue du prêtre et du paysan, dans le sarcasme de la *Barque de l'Enfer*, où l'on

voit passer un juge sans conscience, un noble sans honneur, un riche sans générosité, un prêtre sans religion! Dans l'*Auto da Feira* l'audace du poète est vraiment extraordinaire ; il dénonce les marchandages de la curie romaine, et l'on sent souffler dans ses vers un esprit qui devait un peu plus tard soulever toute la Belgique contre la tyrannie castillane. Peut-être coopéra-t-il indirectement à cette révolution célébrée par l'immortel *Ulenspiegel* de Charles de Coster, puisque l'un de ses *autos* fut représenté à Bruxelles.

Pas de résurrection nationale sans le culte de la Tradition et de la Beauté, pense à juste titre Afonso Lopes Vieira, qui, par une campagne infatigable de représentation et de conférences, est parvenu à instaurer dans sa patrie le culte de Gil Vicente. L'inquisition, le castillanisme, l'imitation française ont obnubilé successivement cette tradition sacrée, et il faut retourner à ses sources pures.

Le Portugal d'aujourd'hui doit conquérir la civilisation supérieure qui lui fait défaut : voilà pourquoi il a besoin d'entendre la voix de Gil Vicente, qui réclame de tous les Portugais la même bonne volonté magnifique, le même désintéressement splendide, la même vertu triomphante. Ce qu'elle revendique, c'est l'esprit d'unité, qui brillait à Sagres, à Aljubarrota, à Ceuta, et puisque le Portugal s'est dressé en armes pour défendre avec nous la grande cause du droit des peuples, qu'il entonne tout entier le chant de guerre composé par Gil Vicente pour exhorter à la lutte contre les Maures d'Azamor. Cela égale notre *Marseillaise* et ne se peut comparer qu'à l'hymne grec de Solomos.

« L'Afrique est le bien des Chrétiens et les Maures vous l'ont « volée... Dames de Portugal, donnez vos pierres précieuses et vous, « Prieurs couverts d'honneurs, partagez les prieurés entre suisses et « soldats !... En avant, en avant, Seigneurs ! Vous avez Dieu pour « capitaine ! »

Poète, exégète, propagandiste, artiste aux dons supérieurs, Afonso Lopes-Vieira a réuni dans un fort instructif volume, **La Campagne Vicentine**, les témoignages de sa généreuse activité. Ainsi se continue et s'amplifie l'œuvre inaugurée, avec l'avènement du libéralisme, par Almeida Garrett.

— « Notre production dramatique vraiment nationale s'est limitée, « disait-il, aux *Autos* de Gil Vicente et aux *Opéras* du malheureux « Antonio José. » Garrett voulut ressusciter le drame portugais et, dès 1838, il se mit à l'œuvre en écrivant cette touchante tragédie en prose qui s'intitule précisément *Un Auto de Gil Vicente*, et que réédite aujourd'hui, à l'usage du peuple, la *Collection Lusitania* de Lello. De cette pièce habilement ouvrée, le principal personnage n'est point Gil Vicente, mais bien cet élégiaque inimitable et passionné qui a nom Bernardim Ribeiro. Aimé de deux femmes dont l'une est une

infante, il voit son entreprise favorisée par le dévouement de la plus humble, la fière et délicate Paula Vicente, fille du poète, jusqu'à ce qu'il ait lui-même à risquer sa vie pour épargner le déshonneur à la royale amoureuse.

Ah! cette âme songeuse et douloureuse de Bernardim! Elle traverse tout le lyrisme portugais; elle se transpose en vibrations mineures aux vers délicats d'un Mario Beirão, le jeune auteur d'*Absente*; elle s'enlace à l'esprit de João de Deus et à la *saudade* populaire pour nourrir l'inspiration d'Antonio Corrêa d'Oliveira dans ses récents poèmes *A mon pays;* elle conduit Junqueiro vers *Simples*, et souffle au poète puissant d'*Humble gloire*, Jayme Cortesão les stances extasiées : *A ma Mère et à ma Terre*, cependant qu'Afonso Duarte, l'auteur de la *Tragédie du Soleil couchant*, en recueille les derniers échos tamisés à travers la forêt des *Lusiades*.

N'est-ce pas pour avoir le droit de garder ce trésor bien à lui que le Portugal a voulu combattre? Un Miguel de Unamuno, un Ramon de Valle-Inclan n'hésiteraient pas, je pense à l'affirmer.

Memento. — Saluons la naissance d'*Atlantida*, revue luso-brésilienne, sous la direction de João de Barros et João de Rio. Qu'elle soit la pierre angulaire d'une prochaine alliance!

PHILÉAS LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Raoul Montariol : *La guerre et ses leçons*, Edward Sansot, 2 fr. — Maurice des Ombiaux : *Les revendications territoriales de la Belgique*, Bloud et Gay, 0 fr. 60. — Paul Gsell : *Le carnet sublime*, Librairie Larousse, 0 fr. 50. — Joanny Bricaud : *L'Arménie qui agonise*, Chacornac, 0.50. — Herbert-Adams Gibbons : *Les Derniers massacres d'Arménie* (traduit de l'anglais), Berger-Levrault, 0.40. — Anonyme : *La Question polonaise et l'opinion italienne*, Imp. Levé, 1 fr. — Joseph Boubée : *La Belgique loyale, héroïque et malheureuse*, Plon, 3 fr. — Charles Richet : *Les Coupables*, Flammarion, 3,50. — Arthur Chuquet : *Prouesses allemandes*, Fontemoing, 3 fr. 50. — Cartes Larousse : *Atlas de la Guerre*, nos 11 à 14, lib. Larousse, 3, liv. à 0,75. — John Grand-Carteret : *Caricatures et Images de la guerre*, 1re série, Chapelot, 2 fr. — Henry Richard : *La Syrie et la Guerre*, Chapelot, 2,50. — *La Guerre, Documents photographiques de l'armée*, fasc. IV, *Dans la forêt d'Argonne*, Armand Colin, 1,25 ; fasc. V, *La bataille de Champagne*, id. ; fasc. IV, *Reims, Soissons, Arras*, id. — Maïten d'Arguibert : *Journal d'une famille française pendant la guerre*, Perrin, 3. 50. — Jean Variot : *La Croix des Carmes*, Berger-Levrault, 2 fr. — L. Dumont-Wilden : *Villes meurtries de Belgique, Bruxelles et Louvain*, Van Oest, 1 fr. 50. — *Documents sur la guerre mondiale. Le passage des évacués français à Zurich* (texte allemand) ; Bâle, édition de « Mars ».

M. Raoul Montariol expose dans **La guerre et ses leçons** quel enseignement nous devons tirer de cette guerre. C'est un bon livre que beaucoup devraient lire. Nos fautes passées n'y sont pas cachées. M. Montariol nous dit en quoi nous nous sommes trompés. Il montre que nous étions devenus romantiquement pacifistes, à force de raisonner mal et de soûler notre esprit de romantisme. Sous l'œil

intéressé d'un implacable ennemi, il ne nous répugnait pas, par exemple, de continuer, sans grandeur et sans gloire, les luttes religieuses du XVIe siècle. Si nous quittions le passé, c'était pour rêver chimériquement de l'avenir, mais il semblait que le présent ne nous intéressât pas. Cette guerre nous aura du moins remis en face de la réalité quotidienne. Elle nous aura forcés à regarder autour de nous et en nous-mêmes, et elle nous aura enseigné la nécessité d'une discipline nationale. Elle nous aura surtout rétablis dans le rythme français. Souhaitons d'y demeurer demain

Une des meilleures garanties de paix pour l'avenir sera certainement que la France et la Belgique s'assurent de solides frontières du côté du Rhin. Certains pacifistes et surtout certains socialistes pensent, il est vrai, qu'une annexion quelconque pourrait être plus tard l'origine de nouveaux conflits. Mais il convient de dire que ceux qui professent une telle opinion ne se sont pas distingués jusqu'ici par une remarquable perspicacité. Ce sont les mêmes qui jusqu'à la déclaration de guerre crurent aux intentions pacifistes de l'Allemagne, et on sait trop quelles erreurs causèrent leur imprévoyance et leur manque du sens des réalités. On peut leur répondre d'ailleurs que l'Allemagne s'était annexé à nos dépens l'Alsace-Lorraine, et cependant ce n'est pas la France qui voulut et déclara cette guerre. Ce qui doit nous importer d'abord, c'est de nous prémunir contre les nouvelles invasions possibles de voisins aussi dangereux que les Allemands, même si nous parvenons à les mettre pour longtemps hors d'état d'être nuisibles. Telle est la pensée qui a inspiré M. Maurice des Ombiaux dans sa brochure **Les revendications territoriales de la Belgique**. Il y indique ce qui doit revenir à la Belgique quand les Alliés auront repris la rive gauche du Rhin : « Deux grands facteurs dominent, dit-il, l'existence d'un État : la situation géographique et la situation économique. » On ne saurait mieux dire. C'est en s'inspirant de cette vérité que M. des Ombiaux demande pour la Belgique les territoires rhénans au nord de la Moselle.

Ce qui importe à nos amis et alliés les Belges, c'est, en effet, de défendre contre un bombardement possible, une place comme celle de Liége qui n'est qu'à 30 kilomètres de la frontière allemande actuelle, et, au point de vue économique, de donner toute sa valeur au port d'Anvers auquel la contrée rhénane procure une partie de son importance. Quelle serait la modalité de cette annexion ? M. Maurice des Ombiaux pense qu'il serait certes facile à la Belgique d'absorber cette population rhénane qui lui fut jadis rattachée, et qui, il y a moins d'un demi-siècle, demandait à lui être de nouveau unie. Cependant pour apaiser les inquiétudes de certains, il se borne à saluer dans la personne d'Albert, roi des Belges, le futur grand-duc de la Lotharingie du nord. Et voilà qui est fort ingénieux !

La guerre a fait déjà écrire beaucoup de pages dont la valeur est inégale. On imagine volontiers que les plus poignantes doivent encore être celles qui ne furent pas écrites pour être publiées ; le testament du lieutenant Lucquiaud, que nous fait connaître M. Paul Gsell dans **Le Carnet sublime**, appartient à cette catégorie. Ces dernières recommandations écrites sur le carnet de son sergent par le lieutenant Lucquiaud, après qu'il eut eu le visage horriblement tranché par un éclat d'obus, sont de bien poignantes pages de guerre. Elles montrent un homme qui, dans les dernières secondes qui le rattachent à la terre, pousse, même au milieu des plus atroces souffrances, au plus haut point l'oubli de soi-même. Sur les pages tachées de sang de ce carnet, on peut suivre les derniers efforts d'une main d'agonisant qui veut obéir aux ordres d'une pensée demeurée lucide et que le corps abandonne ; même du point de vue psychologique, ce document est fort troublant.

GEORGES LE CARDONNEL.

§

Que de réflexions suscite la lecture des pages de M. Joanny Bricaud : **l'Arménie qui agonise**, et de M. Herbert-Adams Gibbons : **les Derniers massacres arméniens** ! Parmi les atrocités dues à cette guerre, je ne sais s'il en est de plus effroyables que celles-ci. Sans doute, à un autre point de vue, celles commises par les Allemands en Belgique nous secouent d'un frisson plus poignant et plus vengeur encore, les Turcs sont des Turcs, tandis que les Allemands étaient nos frères en civilisation et en religion, du moins le pensions-nous. Mais ceci dit, c'est aux Ottomans que revient la palme du meurtre ! A combien s'élève le nombre des victimes, on ne le saura jamais, la barbarie turque, à la différence de la prussienne, méprise la statistique, mais il y aurait eu un million de pauvres créatures tuées, violées, déportées ou mortes de faim, que nul ne devrait en être surpris.

Cette histoire des massacres arméniens depuis dix ans devrait tenter un historien psychologue ; on ne comprend rien à leur furie. Les Arméniens ne sont nullement belliqueux en dépit de leur patron saint Georges ; ils se sont soumis à tous leurs conquérants, ne se sont jamais révoltés contre eux et même n'ont jamais formé de corps de nation véritable. Si la diplomatie voulait créer un état d'Arménie, elle serait bien embarrassée pour le situer. Ils ne pressurent pas plus les populations au milieu desquelles ils vivent que les Grecs, les Juifs et les Parsis. Alors pourquoi cette intensité de haines contre eux, cette frénésie de massacres qui a lancé sur eux aussi bien les vieux Turcs d'Abdul-Hamid que les jeunes Turcs d'Enver-bey ? Et dans ces massacres mêmes, quelles ont été les responsabilités respec-

tives des ordonnateurs et des exécuteurs ? Est-il bien vrai que, comme le disent les admirateurs du paysan turc, ce paysan n'ait été pour rien dans cette orgie rouge, et que la baguette magique d'Izzet ou de Talaat seule ait changé en loups déchirants ces agneaux kurdes et ces brebis turkomanes ?

J'ai idée que, quand « l'heure viendra qui tout paiera », il faudra y regarder d'un peu près, et que, de même que les doux Allemands et les sentimentales Allemandes partagent la responsabilité de leur kaiser, de même les bons paysans turcs se trouveront coupables au même titre que leurs meneurs. L'Arménie, en dépit des massacres, n'est pas morte et ne mourra pas ; et, au bout d'une génération de paix et de travail, sa forte natalité et son opiniâtre laboriosité lui auront rendu la suprématie sur les Turcs, les Kurdes, les Arabes, les Yézidis et toutes les autres races bariolées qui sont venues s'installer sur leur sol. Certes, tous ces intrus, on ne les massacrera pas, et on ne les déportera pas, mais, par la force des choses, ils devront se plier à l'ordre nouveau, comme font les descendants de ces terribles Mongols de la Horde d'or qui ont si longtemps eu les grands-ducs de Moscou pour esclaves et qui maintenant se prosternent humblement devant un simple caporal de cosaques. Qui sait de même si, un jour prochain, tous les hobereaux de Poméranie, leurs moustaches pendantes, et leur monocle chu, ne souriront pas mielleusement sur le passage d'un simple touriste venu de ces prés fleuris qu'arrose la Seine ? Il est vrai que ce touriste sera peut-être alors bien crispant, mais tout de même lui et ses pareils ne mettront jamais le monde à feu et à sang !

Mais vraiment dans cette effroyable guerre, qui faut-il plaindre le plus ? A peine a-t-on dit les Arméniens qu'on pense aux Serbes, aux Belges, aux Polonais. Sur ces derniers, les publications de la Ligue polonaise : **La question polonaise et l'opinion italienne**, rappellent, et avec raison, l'attention générale. La Pologne a énormément souffert de cette guerre, il est à craindre qu'elle en souffre encore, car les Allemands, au jour de leur défaite, n'évacueront pas le pays sans le mettre à feu et à sang. En outre, la Pologne connaît un genre de supplice qu'ignorent la Serbie, la Belgique et l'Arménie ; tous ces pays sont unis contre l'ennemi commun, tandis que la Pologne est divisée contre elle-même ; il y a de ses fils qui se souviennent de la douceur relative du gouvernement autrichien et d'autres qui n'oublient pas la rigueur et l'incertitude du gouvernement russe. Il y en a surtout d'autres qui, exaspérés, par la souffrance, s'exaltent à la poursuite d'un but absolu, impossible à atteindre et même très dangereux à poursuivre.

Certes, le mot d'ordre de ceux-ci, la Pologne aux Polonais, est très louable, et ce n'est pas dans notre Occident démocratique et libéral

que s'élèvera une voix contraire. Mais il s'agit de réalités et non de formules. Si les Polonais voulaient n'avoir rien de commun avec les Russes comme avec les Allemands et les Autrichiens, ils risqueraient de repréparer la même proie pour les mêmes loups. Le tsar de Russie seul peut, en tant que roi de Pologne, les protéger contre les Allemands qui sont leurs vrais ennemis irréconciliables et leur garantir la possession de Dantzig et de la basse Vistule qui leur est nécessaire. Un pays n'existe complètement que quand il a vue sur la mer, et une petite Pologne avec Dantzig vaudrait mieux qu'une grande Pologne sans Dantzig. Au surplus, avec le Tsar pour roi, ils ne seront pas plus Russes que les Hongrois ne sont Autrichiens ou que les Norvégiens n'étaient Suédois. En acceptant cette union personnelle, ils sont sûrs de l'assistance des puissances d'Occident, tandis qu'en la rejetant par rancune de fautes récentes, ils compromettent peut-être à jamais leur avenir. Leur rêve d'une Allemagne vaincue à l'ouest, mais toujours victorieuse à l'est, et rendant ainsi, le dernier jour, sa proie polonaise non pas à la Russie, mais à la France et à l'Angleterre, n'est qu'un rêve : l'Allemagne ne cédera jamais rien, avant l'écrasement final, et quand elle sera écrasée les fronts d'est et d'ouest se toucheront. Que les bons Polonais se rallient donc loyalement à leur roi Nicolas *premier ;* qu'ils se contentent de tenir à distance, comme ils en auront le droit, la bureaucratie moscovite, qui est d'ailleurs allemande de tradition, de goûts et souvent de race (le journal anglais *Everyman* citait naguère le personnel gouvernemental de la Pologne russe : 93 noms allemands, et des *etc.* à chaque paragraphe), et qu'ils comptent sur nous tous, Italiens (la publication dont je parle en est la preuve), Français, Anglais, Belges et même Russes, je parle du vrai peuple russe, pour réaliser le régime de liberté et de droit populaire en dehors duquel il n'y a que kaisérisme.

Quant aux manigances actuelles de l'Allemagne, ouverture d'écoles polonaises ou palabres sur la future constitution, j'aime à croire que pas un seul Polonais ne s'y laissera prendre. Le sort de leurs frères de Posnanie leur montre assez ce que l'aigle blanc doit attendre de l'aigle noir. Le Kaiser, défenseur des petites nationalités, *risum teneatis* ! C'est le cas de parler latin puisque Ferdinand de Bulgarie a rouvert son Quicherat en l'honneur de Guillaume II : *Redemptorem ferentem oppressis prosperitatem atque salutem. Eheu!* soupirait Gringoire, *bassa latinitas*!

HENRI MAZEL.

§

Parmi les raisons qui purent déterminer l'Allemagne à envahir la Belgique pour entrer en France, M. Joseph Boubée, dans un livre d'ailleurs de belle tenue sur **la Belgique loyale, héroïque et**

malheureuse, a cru pouvoir indiquer, en somme, plutôt avec complaisance, que l'adversaire craignait le développement de ce petit état comme puissance militaire, ce qui l'aurait engagé à brusquer l'attaque. Nos voisins avaient des vélléités au moins d'organisation et voulaient montrer qu'ils étaient de bonne étoffe. A l'époque de l'insurrection des Boxers, Léopold II avait proposé d'envoyer en Chine un millier de soldats et ce fut le Kaiser qui contrecarra ce projet. Le ministère clairvoyant de M. de Broqueville avait fait depuis voter 63 millions pour reprendre les fortifications d'Anvers et obtenu des crédits pour lever et équiper une armée de 350.000 hommes. La période d'organisation toutefois devait s'étendre jusqu'en 1918 et l'Allemagne préféra brusquer la chose, ne pouvant croire que la Belgique actuelle pût chercher à empêcher son passage les armes à la main. — L'attaque s'étant produite, l'ennemi furieux de la résistance opposée entreprit de discréditer les Belges, les accusant d'avoir organisé des compagnies de francs-tireurs, de faire attaquer ses troupes par la population, de se laisser guider par les prêtres, qui auraient organisé la défense, fait même le coup de feu, etc... — Nous n'avons pas à discuter quels étaient les droits du peuple belge lorsqu'il se dressa contre l'envahisseur, mais nous voyons qu'il y eut partout des exécutions sommaires, car il s'agissait surtout de terroriser un pays qui aurait pu s'armer, se lever en masse. Les Allemands prétendirent aussi qu'une convention avait été signée entre la Belgique et l'Angleterre ; — mais il n'y avait eu qu'un « échange de vues » et qui prévoyait justement la violation du territoire par l'Allemagne. On affirma ensuite que Liége était défendue par des troupes françaises ; l'envahisseur, du reste, laissa 42.000 hommes morts ou blessés devant la place et les Belges se replièrent bientôt sur Anvers qu'on pensait imprenable. Les forts démolis l'un après l'autre par l'artillerie « colossale » de l'adversaire, ils durent gagner Ostende, puis défendre le passage de l'Yser, — où intervient bientôt l'inondation, — l'aide « effroyable et silencieuse de l'eau » — épisode à propos duquel M. J. Boubée cite une très belle page de Roland de Marès. La résistance de l'armée belge a été en somme d'autant plus admirée qu'elle était sans espoir de succès, — du moins immédiat ; mais il est certain que les populations du pays dont l'agresseur ne pouvait venir à bout ont été odieusement martyrisées. L'auteur rappelle ici les faits malheureusement trop connus déjà : ce fut le pillage organisé, souvent méthodique ; partout des atrocités furent commises, mais on massacra davantage aux endroits où la résistance des troupes fut plus difficile à vaincre. — L'auteur de ce livre est un ecclésiastique, ainsi qu'il ressort de quelques passages, et se trouva placé pour bien voir. Le volume qu'il a écrit est un réquisitoire. Si ses témoins ont été déjà entendus, en partie, il n'était pas inutile de rappeler leurs

dépositions. Ce sont les pièces du grand procès qu'instruira l'avenir.

Chez Flammarion, M. Charles Richet, dans l'ouvrage qu'il intitule **les Coupables**, reprend dès les débuts l'histoire de la guerre et s'occupe d'établir quels en auront été les fauteurs responsables. A la vérité, il semble que la question ne se pose même pas, tant les faits ont été flagrants ; mais il est peut-être bien tôt pour faire ce procès et des paroles véhémentes n'y servent guère. — La diplomatie d'Europe se montra sans doute d'une faiblesse rare ; mais chacun était convaincu que des pourparlers étaient inutiles ; l'agression contre la Serbie fut le mauvais prétexte qui servit pour mettre le feu aux poudres. L'auteur affirme que si l'Angleterre avait pris position plus tôt, le conflit aurait été évité. C'est une idée assez répandue, mais est-elle absolument juste ? L'Allemagne est conduite par l'orgueil de l'officier prussien ; tout le pays se range derrière le parti militaire, et c'est parce que l'aventure actuelle menace de tourner mal qu'il vient déclarer maintenant que la guerre n'a pas été voulue. — Plus loin, M. Ch. Richet incrimine la hâtive mobilisation russe, — qui a duré pourtant un mois et demi, — et affirme que les neutres auraient pu arrêter le conflit. — Il s'ingénie ensuite à prévoir ce que pourra donner l'avenir, — au lendemain de la guerre. Sans doute, cela ne sera pas brillant; mais il n'y a guère à s'élever contre les choses fatales. Un chapitre sur la frontière ne pouvait donner que des projets et des rêveries; c'est un nouveau partage de l'Europe, sans doute, et pour les relations internationales, nous voyons revenir cette vieille guitare : le tribunal de La Haye, dont nous devrions tous être les gendarmes. — M. Charles Richet, sans doute, est pavé de bonnes intentions et son livre est un éloquent plaidoyer ; mais il suppose acquises beaucoup de choses qui restent en puissance, qui ne sont que dans l'avenir, — et encore je n'en suis pas très sûr !

Les **Prouesses allemandes** dont parle M. Arthur Chuquet dans un volume qui se trouve surtout un intéressant recueil d'articles, ont été surtout des massacres, pillages, déprédations diverses dans tous les endroits où les soldats de l'Empire se sont trouvés les maîtres. Certains des articles qu'insère le recueil ont été consacrés à des publications comme *la Guerre en Flandre*, d'Alexandre Powell, ou *Six mois de guerre en Belgique*, de F.-H. Grimauty, dont nous parlions dernièrement. D'autres paraissent avoir été écrits d'après les nouvelles du jour ; mais partout ce sont les mêmes hauts faits des envahisseurs, qu'on s'arrête en Belgique à des tragédies comme celle de Warsage, d'Aerschot, d'Andenne, de Louvain ; aux massacres et incendies de Dinant, de Termonde, de Tamines, de Gomery ; en France aux incendies et massacres, dévastations de Neuvy-l'Abbesse, Senlis ; aux pillages et tueries de Sermaize, Sommeille ; incendie, massacres, extorsions de Lunéville ; incendie et mas-

sacres de Chanteheux, Crevic, Maixe, Moyen, Emberménil, Gerbéviller, etc. (1). Il y a d'autres récits horrifiques comme celui d'une évacuée du Soissonnais; des incendies et massacre à Courtacon, près Provins; des pillages et tueries à Creil. — On a donné comme raison des atrocités commises en Belgique la résistance armée de nos voisins; mais il y aurait toujours eu un prétexte. Les officiers criaient à la population : Nous l'aurons, votre Roi, qui tient tant aux Français! — ou encore : Tous ces petits pays, il faut les faire disparaître! — Pour finir, le volume de M. Chuquet a reproduit des carnets de route de soldats allemands dont les indications ne manquent pas de saveur, on peut le croire. Un cycliste, qui se trouvait au pillage de Louvain, écrit qu'à Aerschot il but une telle quantité de vin qu'il désespère d'en boire autant le reste de sa vie; et c'est même la caractéristique des notes recueillies, — à part les atrocités qu'elles avouent, — la mangeaille, la beuverie y tiennent surtout de la place. On a conservé ainsi le détail de ce qu'engloutirent 150 Allemands qui séjournèrent un jour et une nuit (12-13 sept. 1914) à Allonville près d'Amiens : 1 vache, 400 œufs, 35 kilos de beurre, 60 pots de confiture, etc... le tout arrosé, — noyé serait plus juste — avec 2 futs de bière, 100 bouteilles de cidre, 225 de vins blancs, 48 de vins fins, 30 litres de malaga, 10 litres de madère, 6 de muscat, 5 de vermouth, 12 de cognac, 15 litres de fine champagne, 12 de Calvados, 8 de rhum, 6 de cassis, 4 de liqueurs diverses. Naturellement, tous étaient ivres-morts, quand on les fit prisonniers le 13 septembre. — Mais il faut convenir qu'on l'eut été à moins.

L'Atlas de la Guerre publié par la librairie Larousse se trouve toujours intéressant à suivre, avec des événements qui se déroulent dans des parties si éloignées de l'Europe, — et qui ont leur répercussion jusqu'en Asie et en Afrique. Dans les derniers numéros parus (11 à 14), on trouvera des cartes permettant d'étudier la *région* et les *défenses de Verdun ;* les *places fortes de l'Est ;* la *Champagne pouilleuse*, les *opérations en Alsace*. C'est ensuite une *carte du Portugal* avec le *plan de Lisbonne* et l'*estuaire du*

(1) On a beaucoup parlé de la dévastation de Gerbéviller, mais ailleurs on trouve les mêmes prouesses. A Chanteheux, près de Lunéville, un homme de soixante ans, atteint d'un coup de baïonnette dans le côté, frappé à la figure à coups de crosse et avec un sceau de bois, mourut entre Henaménil et Bures, sur la route où il était traîné avec d'autres personniers. A Sermaize, cinquante habitants pris comme otages, durent garder les ponts, affublés de l'uniforme allemand, casque à pointe et capote. Le pillage fut partout méthodiquement organisé. Les dames de la Croix-Rouge allemande, pendant, le sac d'un magasin d'étoffes et nouveautés, vinrent entasser dans des voitures les marchandises que des soldats leur passaient. — A propos de Senlis dont on a plusieurs fois déjà raconté la dévastation, on peut ajouter que non seulement l'ennemi « outragea les femmes, pilla la ville », mais que chacun y emplit ses poches de montres et bijoux, — excitant encore les mauvais instincts de la basse classe « et donnant à de misérables créatures une part du butin ». Cf. les pp. 174, 175, 200, etc.

Tage; les *lagunes de Venise*; les *Alpes Dolomitiques* où se développe la campagne italienne; en Orient, c'est la *Serbie* (*nord et centre; sud-est*), l'*Albanie et la Serbie orientale*; l'*Albanie* et *Gallipoli*; *Salonique*; le *Canal de Suez*, *la Grèce*, *Corfou*, la *Mésopotamie* où s'est déroulé le drame de Kut-el-Amara. — Une carte double en couleurs donne l'*Avance allemande en Russie* et une autre carte les *Revendications balkaniques*; il y a deux planches de drapeaux et, comme illustrations, l'*Université de Louvain* (façade et hall du rez-de-chaussée) ainsi que le *plafond de Tiepolo* à l'église des Scalzi de Venise, détruit stupidement par une bombe autrichienne.

Chez Chapelot, M. John Grand-Carteret, spécialiste et collectionneur du genre, a donné une série de *Caricatures et images de la Guerre* dont un premier volume a paru sous le titre : **Kaiser, Kronprinz et Cie.** — La production en effet a été abondante depuis deux ans; mais un triage, de suite, s'est imposé, car parmi le grand nombre des choses publiées, les dessins remarquables sont assez rares, — et plus encore ceux qui se trouvent mis en valeur par la légende. Cependant les sentiments qu'ils viennent traduire sont pour ainsi dire unanimes, car tous les pays, plus ou moins, ont fourni des images à cette collection : la Hollande, la Suisse, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Grèce, la Pologne, la Suède, la Norvège et jusqu'à la Russie; les Etats-Unis, même l'Amérique du Sud et l'Australie se trouvent représentés. — Les plus cinglantes de ces compositions satiriques, du reste, semblent bien encore les caricatures anglaises, où l'on a été jusqu'à montrer le personnage du Kaiser, installé à Londres dans le célèbre musée Tussaud,— le musée des horreurs d'où nous est venu le Robespierre macabre qui ne fit à l'hôtel Carnavalet qu'une fugitive apparition; l'Empereur d'Allemagne ici vient prendre place à côté d'escarpes et d'assassins notoires comme Jack l'Eventreur ou le Dr Grippen. Plus loin, c'est une composition de F.-C. Gould pour la *Westminster Gazette* où l'on voit le Kaiser, le Kronprinz, le comte Zeppelin et Tirpitz en costumes d'Indiens Sioux, qui exécutent la danse du scalp à la nouvelle d'un torpillage de paquebot. C'est aussi le maréchal Hindenbourg, sous les espèces d'un bœuf assyrien (caricature en relief), avec la croix de fer sous la queue (1). — Hors texte ont été données de belles compo-

(1) On peut citer encore parmi les dessins anglais un « carton de vitrail pour la cathédrale néo-gothique de Potsdam, avec le Kaiser sacrifiant la cathédrale de Reims; en Espagne, un dessin de Inglada, *Les Lauriers* : Guillaume II s'élève sur la pointe des pieds, mais se trouve encore trop court pour atteindre la branche qui dépasse le mur. En Italie, *le 420* de Florence montre les trois têtes du Kaiser, de François-Joseph et du Sultan, choisies pour orner des manches d'ombrelles; en Pologne ce sont de très beaux dessins comme celui qui représente l'Empereur d'Allemagne en compagnie de la mort, — *Des amis inséparables*,— ou le sombre portrait qui lui donne une couronne de petits crânes. — C'est encore *Guillaume le Bou-*

sitions comme l'eau-forte de Lionel Riche : *Sous la main du destin*, ou le Kaiser en Napoléon Ier d'Ernest Forbes, — tandis qu'un dessin de Maximilien Luce nous rapporte le colloque désabusé du père et du fils : « Si le Dieu des batailles nous abandonne, nous monterons une entreprise de démolitions. » — Parmi les choses reproduites qui composent cette première série, — où l'on retrouve les noms d'Abel Faivre, Léandre, Willette, Hermann-Paul, Guillaume, etc, — il en est en somme beaucoup d'amusantes. C'est en quelque sorte une guerre d'égratignures, la guerre à coups d'épingles. — Mais il est incontestable que depuis les débuts du conflit, ni le kaiser ni son héritier n'ont eu ce qu'on peut appeler *une bonne presse*.

Parmi les publications récentes sur les à-côté surtout du conflit actuel, on peut indiquer le volume curieux de M. Henry Richard sur **la Syrie et la Guerre**, — qui dévoile de gros appétits dans la question d'Orient et tendrait à prouver, en somme, que nous visons surtout à « nous garnir les mains ». — De fait, si l'on suivait les indications de l'auteur, il s'agirait surtout d'absorber et joindre à notre Empire colonial, au jour du règlement, la vieille terre des Croisades, — la Palestine et la Syrie. On me comprendra, je pense, si je viens dire que c'est une fois de plus vendre la peau de l'ours. Je n'aime pas les projets à longue échéance, dont le moindre inconvénient est de ne jamais tenir compte des mésaventures possibles, et il serait peut-être bon de ne considérer les propos et desseins de M. Henry Richard que comme de nobles aspirations, — qui peuvent, un jour ou l'autre, sans doute, devenir des réalités.

La question de la Syrie, nous dit-il très bien du reste, a des origines lointaines, car elle remonte pour le moins à Charlemagne et au calife Haroun-al-Raschid. L'invasion des Turcs Seldjoucides, les massacres des chrétiens, l'intolérance de l'élément musulman, amenèrent enfin le mouvement général des Croisades. La royauté latine, établie en Terre Sainte, n'eut qu'une durée assez courte, mais l'influence de la France n'en continua pas moins dans le pays, et c'est un de ceux où elle persiste encore le plus efficacement. L'enseignement, par exemple, y est toujours donné en français, même par des missions étrangères ; le commerce de nos nationaux tient une place prépondérante, d'abord par l'exportation de la soie et, au point de vue industriel aussi bien que financier, par ses entreprises diverses, la France continue, en somme, à occuper en Syrie une des premières places.

Ceci posé, l'auteur de ce travail voudrait que nous profitions du désarroi de l'heure, de l'effondrement de l'Empire turc, — qui n'a

cher, estampe de Pierre Chatillon pour l'*Europe anti-prussienne*, ou *la Main de Dieu*, de Nelson Grenn, à propos de Reims (*Puck*, de New-York), — et il y a même des caricatures cubistes, — sinon des choses qui, tout au moins, y ressemblent.

duré jusqu'ici en somme que par les rivalités de ses héritiers éventuels, — pour aller occuper la Syrie. Le pays nous intéresse au point de vue politique et surtout religieux de nos possessions africaines ; l'occupation par la France est souhaité par la population et n'a été retardée que par le désir de ne pas brouiller les cartes avec la Turquie. Mais les Turcs sont entrés en guerre contre nous ; il serait tout naturel que nous leur enlevions la Syrie, — en somme que nous prissions une part du gâteau.

Resterait ensuite à revendiquer la Palestine, qui n'est d'ailleurs qu'une partie de la Syrie, mais où se trouvent Jérusalem, les Lieux Saints, que diverses confessions et nationalités se disputent. Plusieurs solutions ont été proposées pour régler ce différend, mais que nous n'avons pas à discuter ici. M. Henry Richard, qui poursuit sa thèse, nous parle plus volontiers du climat, de l'orographie, des ressources naturelles de la zone côtière, qui surtout l'intéresse; des populations régionales, races et confessions qui vivent côte à côte, sinon toujours en bonne intelligence ; mais il a hâte de convenir que les richesses actuelles de la Syrie, comme de tous les pays musulmans, sont très inférieures à son pouvoir réel de production. Vers le IVe siècle avant Jésus-Christ, on y trouvait 20 millions d'habitants; il en reste à peine 3.500.000. Les guerres, les circonstances moins favorables d'exploitations, l'incurie des Turcs surtout ont amené l'appauvrissement actuel. Il y eut là un des greniers du monde ancien ; c'est maintenant un pays déchu, qui peut sans doute redevenir prospère, mais avec une administration avertie et probe, et qu'il s'agirait surtout d'organiser.

Le volume finit sur ces projets, — projets d'organisation, surtout administratifs, — dont l'avenir sans doute pourra profiter. Malheureusement nous avons des choses plus pressées à l'heure actuelle, — et l'on peut représenter à l'auteur qu'elles nous importent surtout, — à commencer par la défense de notre propre territoire.

La librairie Colin continue la publication de son album sur *la Guerre*, *Documents de la section photographique de l'Armée*, et, si l'on peut passer assez rapidement sur les fascicules qui ont trait à la *forêt de l'Argonne* et à la *bataille de Champagne*, encore qu'on y trouve des reproductions intéressantes, on pourra s'arrêter davantage sur celui qui concerne les villes bombardées, — on peut dire même martyrisées : **Reims, Soissons, Arras**. — A Reims, les clichés donnent l'aspect lamentable de la cathédrale, les statues du portail hachées par les projectiles, la toiture incendiée; puis c'est la dévastation de l'archevêché, les quartiers où ne restent que des décombres. A Soissons, c'est aussi le massacre de la cathédrale, encore qu'elle semble avoir moins souffert que celle de Reims ; les restes du très beau cloître de Saint-Jean-des-Vignes, dont l'état ancien de rui-

nes s'est encore accentué; du grand séminaire, — sans parler des dégâts faits aux environs, à Vauxot, à Pasly. — Pour Arras, c'est l'effondrement, la ruine du délicieux Hôtel de Ville et du Beffroi; des maisons de la Grande et de la Petite Place; de la cathédrale et du palais Saint-Vaast ; de l'église Saint-Jean-Baptiste... Malheureusement nous savons déjà que cette énumération, la liste des choses abîmées ou détruites est encore très incomplète et que bien d'autres coins des villes citées, — pour ne pas chercher ailleurs, — peuvent être ajoutés à cette série lamentable (1).

Parmi les ouvrages encore qui viennent des événements actuels, on pourra indiquer la physionomie spéciale du **Journal d'une famille française pendant la guerre**, livre publié sous un pseudonyme, — et dont la préface même, qu'on peut croire d'un auteur différent, est restée sous le masque. C'est le récit d'une jeune fille, aux sentiment délicats et probes, aux idées peut-être un peu spéciales sans être pourtant subversives, et qui donnera sans doute une excellente épouse et une bonne mère. Les événements généraux de ces derniers mois (août 1914-octobre 1915) ne sont vus aussi bien que de la coulisse, « à la cantonade » ; au moment de l'invasion, la ville qu'habite la famille, qu'on peut croire de bonne condition, se trouve du côté de la région occupée ; on ne la nomme pas pour éviter à la censure la peine de supprimer un nom, mais nous pouvons penser que c'est une de celles qui furent menacées par les Allemands. Leur approche cause un exode général, — le départ pour le Midi qui a caractérisé cette période ; mais ce n'est que l'affaire de quelques jours, après quoi chacun revient, se réinstalle, content d'avoir retrouvé tout intact, et la vie reprend avec son train-train habituel. On reçoit et l'on héberge des réfugiés ; il y a des préoccupations nouvelles, des sorties, des visites aux blessés, de petites aventures en somme, mais rapportées avec des nuances de sentiment, des délicatesses dont seules les femmes se trouvent capables. C'est moins en somme le récit des événements que le tableau d'un intérieur, de ses préoccupations, des idées et des sentiments que peut éprouver une âme sensible dans des circonstances graves comme celle que nous

(1) Pour Arras, on peut renvoyer à la publication si consciencieuse de M. l'abbé E. Foulon : *Arras sous les obus*, dont nous avons parlé et qui donne un état consciencieux des ravages exercés sur la ville. (Cf. *Mercure de France*, 1er fév. 1916.) A propos de Soissons, nous ne possédons encore que peu de détails ; mais on sait que la cathédrale a été tout abîmée ; un des clochers de Saint-Jean-des-Vignes est tronçonné ; l'ancienne abbaye de Saint-Léger a reçu également des projectiles. A Reims, la dévastation est générale ; la statuaire des portails à la cathédrale, — protégée un peu tard avec des sacs de terre, — a été massacrée. Si l'église est toujours debout, les vitraux sont en miettes. Quant à l'archevêché, où se trouvaient depuis peu installées les collections archéologiques de la ville, une des planches de cet album nous montre ce qu'il en reste : des murs croulants, et à l'intérieur un manteau de cheminée et des amas de décombres.

avons traversées. — Mais le volume n'ennuie pas; il se lit aisément et même intéresse, car il marque un état d'esprit. Parmi la production intense de ces deux années de guerre, on peut croire qu'il devra rester pour marquer quels furent les sentiments, les préoccupations, les désirs de ceux, — et surtout de celles — qui pensent, réfléchissent, et d'abord espèrent.

Avec **la Croix des Carmes**, M. Jean Variot nous apporte des récits de Lorraine, — des combats au bois le Prêtre qui viennent des propres acteurs du drame et ont été simplement recueillis et donnés sans autre préparation. Au moment de l'assaut, nous confie l'un des narrateurs, on pense surtout aux fils de fer barbelés qu'il s'agit de franchir, car tous n'ont pas été détruits par l'artillerie, et « rien n'est poison comme ces outils-là ». Un des épisodes les plus curieux de cette guerre de tranchées se trouve donné avec « le coin des crapouillots », — les boîtes à mitraille que s'envoient les combattants et dont la poudre allemande « sent toujours mauvais ». Quant à la Croix des Carmes, c'est une « vieille, longue et haute croix de bois »,— deux grosses poutres entrecroisées d'un bois mal équarri, —qui se trouve entre les combattants et dont les nôtres finissent par s'emparer, au cours d'un assaut. Transportée dans un des cimetières du front, entourée des fils barbelés qui défendaient la tranchée allemande, elle étend aujourd'hui les bras au-dessus des tombes marquées d'autres petites croix où dorment les nôtres, en attendant la victoire définitive.

M. Dumont-Wilden, dont nous avons présenté déjà le très bel ouvrage sur le pays, a donné dans une nouvelle série sur *les Villes meurtries de Belgiques*, dont l'édition est illustrée de photographies de monuments ou de reproductions d'anciennes estampes, des notices sur **Bruxelles et Louvain** qui servent surtout de prétexte pour raconter l'agression et l'occupation allemande. — Dans la capitale, ce fut un matin l'envahissement ; toute résistance ayan été jugée inutile, l'ennemi entra par toutes les portes, prit possession des rues, des monuments, même des maisons, —après quoi la *Commandantur* fit placarder, — très haut, afin qu'on ne pût arracher facilement les affiches, — des proclamations où l'on menaçait de fusiller, où l'on parlait de brûler des maisons, — bref, toutes punitions outrancières. Sous les arbres, dans les avenues, le long des trottoirs, passaient des groupes de soldats ennemis, désœuvrés, l'air morne, les bras ballants, que les Bruxellois suivaient de regards hostiles. La foule cependant s'attroupait devant les affiches, commentant les menaces de l'Etat-Major. Il fallut prêcher le calme, surtout dans les quartiers populaires, éviter des émeutes dont les Allemands auraient tiré parti pour frapper davantage la ville. La population se tint à l'écart, garda un calme méprisant. Les cafés se vidaient de suite dès

qu'y entraient les officiers auxquels on avait recommandé de frayer avec la population ; comme on avait interdit la *Brabançonne* dans les rues, on la chanta dans les églises, et seuls les gavroches, les galopins de la ville allèrent parader devant l'envahisseur, « fichant des carottes dans le fond de vieux chapeaux melons pour en faire des casques à pointe, et traînant derrière eux des tuyaux de poêle rouillés en guise d'artillerie ». — Ce qu'ils n'avaient pas osé à Bruxelles, qu'ils avaient occupé après accommodement, les Allemands d'ailleurs le firent à Louvain, — où toute la ville fut pillée, ravagée, incendiée, hormis l'Hôtel de Ville et quelques maisons. On a donné le récit de ces méfaits, rapporté les destructions et les massacres. Le petit volume de M. Dumont-Wilden parle surtout des villes brabançonnes avant l'invasion ; mais des photographies montrent ce que l'envahisseur a fait de Louvain, avec les décombres de la rue de Namur, le quartier de l'Université, la Grand'Place après la dévastation, etc.

CHARLES MERKI.

§

La Suisse s'est efforcée, dans la mesure de ses forces, d'atténuer aux belligérants les misères de la guerre. Grâce à elle et par son entremise nous avons pu secourir et ravitailler nos prisonniers. Nos évacués civils, en touchant son sol, ont été entourés de tant de sollicitude qu'ils pensaient avoir l'illusion d'être déjà rentrés dans le sein de la mère-patrie. Plus tard, nos grands blessés ont été réconfortés par les soins de sa population et, aujourd'hui encore, nos soldats malades, hospitalisés dans le Jura et sur le Rhône, à Montana et à Leysin, reviennent à la santé, avant de retourner à la liberté. Pour perpétuer le souvenir de cet admirable élan de charité dont la Suisse a été soulevée, il fallait des documents que les générations futures pussent consulter. L'album de photographies consacré au **Passage des Evacués français à Zurich**, qu'un éditeur de Bâle vient de publier (avec texte allemand), ne manquera donc pas d'être accueilli avec le plus vif intérêt. Plus de 200 intantanés pris à la gare de Zurich et au *Landesmuseum* nous montrent des groupes de ces malheureux habitants des régions du Nord et de l'Est, qui avaient été emmenés en Allemagne, parqués dans des camps de concentration comme du vil bétail, puis dirigés sur la Suisse après une captivité de plusieurs mois.

Aussitôt que, le 5 mars 1915, les premiers transports furent annoncés, un comité se constitua à Zurich, sous les auspices de M. le pasteur Cuendet. Les personnes qui en firent partie appartenaient aussi bien à la Suisse romande qu'à la Suisse alémanique. Un autre comité, constitué à Schaffhouse, partagea avec celui de Zurich le soin de récon-

forter, de munir de vivres et de vêtements les 61.000 évacués qui, du 5 au 18 mai, traversèrent les deux villes. Le 15 décembre, de nouveaux convois arrivèrent qui, au moment où fut publié l'album, n'avaient pas encore achevé de défiler. Plus d'un demi-million de francs fut dépensé de la sorte. La « Société du vêtement des prisonniers de guerre », de Paris, envoya plusieurs wagons d'effets, parmi lesquels 30.000 chemises de tricot, mais l'initiative privée fit des prodiges de dévouement et de charité. A Zurich, les plus pauvres voulurent donner leur obole et plus d'une miséreuse se priva de l'indispensable pour venir à la gare apporter quelques douceurs aux malheureux voyageurs. Il y eut des scènes touchantes, dont quelques-unes n'ont pas échappé à l'objectif des photographes. Les jeunes filles de la ville se dévouèrent à nettoyer et à emmailloter les poupons, dans des salles spécialement aménagées ; fillettes et gamins furent débarbouillés à la fontaine et tout ce petit monde reçut du linge propre et des vêtements qui remplacèrent les haillons. Sur le quai de la gare et aux abords de la station, les pacifiques territoriaux de l'armée fédérale prêtaient leur concours à toutes ces besognes. La halte était chaque fois de quelques heures, permettant aux sympathies de se manifester, aux cœurs de se mettre d'accord. Telle infirmière volontaire en peu d'instants s'improvisait directrice de pouponnière et, dans la cour du musée, sur les bancs de l'avenue, les vieux faisaient comprendre aux Helvètes débonnaires les horreurs de l'invasion.

Entre la Suisse et la France il existe un lien intellectuel que ne sauraient déchirer ni le vulgaire calcul, ni les sophismes intéressés. Cette sympathie réciproque tire son origine d'une mutuelle estime ; elle ne jaillit pas seulement de conceptions politiques semblables, mais encore d'une interprétation identique de l'honneur national et, avant tout, du même sentiment de patriotisme.

On est heureux de lire cette phrase, *écrite en langue allemande*, en tête de l'album édité à Bâle. Elle signifie plus qu'une rupture définitive avec le germanisme impérial. Par sa délicate compassion, par sa discrète adhésion à notre cause, la Suisse alémanique s'est placée tout près de nous. Quand nous voulons juger de ses sentiments, ne pensons pas trop aux deux colonels, rappelons-nous le *Passage des évacués français à Zurich !*

HENRI ALBERT.

A L'ÉTRANGER

Danemark.

M. Harald Nielsen, directeur de la revue hebdomadaire *Ugens Tilskuer*, a publié plusieurs volumes de lettres de soldats des différents pays. L'un de ces volumes est consacré à la correspondance des

Slesvigois : *Sœnderjyske soldaterbreve.* C'est un recueil de lettres déjà publiées dans la presse du Slesvig, la plupart dans les journaux de langue danoise, un certain nombre même dans *Heimdal*, la revue pangermaniste. C'est dire que ces lettres ont passé devant la censure allemande. On ne peut s'attendre à y trouver aucune récrimination, aucune plainte à l'égard de l'Allemagne, et de l'obligation pour une population danoise de langue et de sentiments d'aller se battre au profit de ses oppresseurs. Il est probable, d'ailleurs, ainsi que le remarque l'éditeur, que ces lettres, même si la publication en avait été intégrale, n'auraient rien contenu de pareil, car les Slesvigois, comme tous les peuples opprimés, sont trop habitués à exercer sur leurs paroles, et presque sur leur pensée, une censure préventive, pour que la censure allemande ait eu beaucoup à supprimer.

Ce volume est donc très décevant pour qui voudrait y trouver l'expression du sentiment des Slesvigois à l'égard de l'Allemagne : il n'y a rien de direct et de simple, et les indications qui valent la peine d'être notées sont à la fois vagues et rares. Ce fait, pourtant, montre déjà que personne, parmi les Danois du Slesvig, ne s'est rallié à la cause allemande, car la revue *Heimdal* se serait empressée d'insérer sans coupures toute lettre germanophile, s'il y en avait eu.

Mais on rencontre un petit nombre de lettres où des Slesvigois vantent leur fidélité au devoir, c'est-à-dire leur loyauté dans l'accomplissement de leur métier de soldats au service de l'Allemagne. Cet esprit de soumission paraît avoir été général parmi les Slesvigois. Il paraît que les officiers allemands n'ont eu qu'à se louer de leur travail et de leur courage, et que les croix de fer leur ont été largement distribuées. Comme les lettres où est louée cette « fidélité au devoir » sont tout aussi éloignées que les autres du patriotisme germanique et de l'entraînement guerrier, on éprouve quelque étonnement à constater l'emprise d'un sentiment si abstrait.

Ceci s'explique en partie par le caractère patient et doux de la population slesvigoise. Ils savent résister à la germanisation, mais la violence n'est pas leur méthode. Ils savent lutter sans animosité. Ils sont patriotes danois, — slesvigois, tout au moins, — sans se sentir les ennemis de leurs oppresseurs. Et ce mélange de docilité, de douceur et d'obstination se recouvre d'une couleur religieuse.

Il y a une autre explication. Les revendications nationales prennent des aspects très différents selon que l'espoir de leur succès est plus ou moins grand. Les Tchèques sont puissants par leur nombre et leur richesse, et ne veulent rien de moins que l'abolition de l'Etat austro-hongrois et leur pleine indépendance. Les Slesvigois ne sont pas deux cent mille, et l'on peut souhaiter la transformation organique, mais non la disparition de l'Etat allemand. Et ils n'ont pas à compter sur le Danemark trop petit, qui aurait peur des revanches

du grand voisin, comme l'a expliqué Georg Brandès, si les territoires danois du Slesvig septentrional lui étaient restitués. Quelle autre attitude est possible au Slesvigois, dans ces conditions, que celle de la résignation ? D'où leur viendrait l'espoir qu'ils cesseront un jour d'être sujets allemands ? Force leur est de subir le fait, et c'est du gouvernement allemand lui-même qu'il leur faut obtenir la reconnaissance de leurs droits élémentaires et, en première ligne, celui de parler leur langue. Ils sont donc, sans servilité, mais sans réticence, sujets loyaux de cette Allemagne, aux affaires de laquelle ils ne s'intéressent pas, et ils font leur devoir consciencieusement.

De là, l'impression étrange que l'on éprouve à lire leurs lettres. Ils semblent étrangers à ce qu'ils font. L'issue de la guerre, évidemment, ne les intéresse pas. Ils sont comme des ouvriers qui feraient bien leur part de travail, mais seraient indifférents à ce que deviendra l'objet à la fabrication duquel ils ont contribué. Les soldats de l'ancien régime devaient souvent être ainsi, mais aujourd'hui, cela étonne. Ils ne parlent ni de l'Allemagne, ni de la France, ni du Danemark. Ils voudraient seulement que la guerre soit finie, afin de rentrer chez eux, dans leur cher Slesvig.

C'est peut-être cette disposition d'esprit désintéressée qui les fait bons observateurs. Leurs lettres sont pleines de récits détaillés, de descriptions minutieuses. Les menus incidents de la vie de tranchée, les relations avec les gens des pays traversés, plus rarement les combats, sont racontés d'un style clair et simple. Ce sont des petits commerçants, des instituteurs, des paysans, qui font ainsi preuve d'un véritable talent de narrateurs. Ils ont su bien voir, et ils savent dire ce qu'ils ont vu. S'ils écrivaient plus librement, et si la censure n'avaient pas coupé une partie de leur correspondance, il y aurait sans doute bien des faits intéressants à relever.

La population slesvigoise, à en juger par ce livre, est très sympathique. Ce sont des gens humains et bons, de nature bienveillante. Visiblement, ils insistent sur les aspects les moins pénibles de leur vie de soldats, sur leur accoutumance, et sur les longs intervalles entre les opérations dangereuses, afin de rassurer leurs familles.

C'est là leur souci constant : leur famille et leur pays, le Slesvig. Ils sont toujours groupés, et l'on voit qu'ils forment toujours bande à part, ils parlent danois et retrouvent leur petite patrie en marche et dans les tranchées. Leurs plus longs récits, où ils s'attardent avec un plaisir ému, sont ceux des soirées de Noël, où ils ont eu occasion de chanter ensemble les chants du pays.

Sous le titre : « le Danemark et l'Allemagne », le journal *Social-Demokraten* de Copenhague a publié sur la question du Slesvig un article du romancier Martin Andersen Nexœ (16 avril). J'ai déjà montré à cette place combien les chefs du parti socialiste danois

acceptaient aveuglément toutes les thèses de la majorité socialiste allemande, et redoutaient tout rappel de la question du Slesvig par la presse danoise comme dangereux pour la sécurité nationale. Il est d'autant plus agréable de lire dans ce même journal des réflexions judicieuses à propos du Slesvig et sur le problème des nationalités en général.

M. Andersen Nexœ est pacifiste, naturellement, et cela ne le distingue pas des autres Danois : personne ne pense, en Danemark, à reprendre le Slesvig par les armes. Mais il observe l'expérience qui résulte de la mainmise de la Prusse dans ce pays. C'est, dit-il, un petit morceau de territoire insignifiant, dont la plupart des Allemands ignorent l'existence, et pourtant :

Nous avons eu occasion d'apprendre que même le puissant estomac de grande puissance a de la peine à digérer un élément, si petit soit-il, qui appartient à une civilisation différente... Cette poignée de Jyllandais danois ont tout de même réussi à imposer le respect pour eux et pour nous, elle a été comme une écharde dans ce grand corps, elle a causé une gêne et une fièvre constante, et malgré son apparente insignifiance, elle a produit un trouble absurde dans le vaste organisme.

A quoi cela tient-il? C'est bien simple. Partout le peuple s'est éveillé à la conscience politique. Il veut prendre en mains ses propres affaires.

C'est pourquoi le sentiment national, qui ne peut être satisfait des frontières géographiques arbitraires, mais exige qu'elles soient tracées conformément à la communauté de langue ou de civilisation, est si nouveau, malgré l'antiquité des nations. Il a la même origine que l'Internationale. Que la Social-Démocratie internationale s'avance à la barre en faveur des éléments des peuples opprimés et pour la défense de ce qui est, d'une façon générale, d'ordre national, cela est organiquement justifié.

C'est la thèse même des socialistes des pays alliés. Elle s'oppose à la conception « organisatrice » des socialistes allemands, qui sont peu disposés à tenir compte des revendications nationales. Et c'est le point sur lequel les socialistes, en opposition de part et d'autre, sont le mieux d'accord avec leurs gouvernements respectifs.

Aussi M. Andersen Nexœ aura-t-il quelque peine à faire entendre aux socialistes allemands la suggestion trop discrète par laquelle il conclut. Rappelant les sentiments de sympathie du peuple danois pour l'Allemagne, il ajoute : « Ce qui sépare n'est que détails qu'il n'est pas en notre pouvoir de régler, mais dont le règlement éloignerait le dernier reste de méfiance. »

Lorsque les socialistes danois auront compris qu'il y a en présence deux conceptions opposées entre lesquelles il faut choisir, parce que tout autre problème passe, provisoirement, au second plan, ils seront bien près d'être guéris de leur faiblesse et de leurs illusions à l'égard

de la social-démocratie allemande. C'est pourquoi l'article de M. Andersen Nexœ est symptomatique. Mais le romancier prolétarien est poète. C'est pourquoi il a compris la question des nationalités et son lien avec le progrès de la démocratie. Il est donc naturel qu'il soit en avance sur le réalisme trop prosaïque des chefs du parti socialiste danois.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Suisse.

LE MANIFESTE DES SUISSES DE PARIS. — Est-ce à Paris qu'il faut trouver enfin la Suisse, la vraie Suisse? Ou, du moins — car qui peut se vanter de savoir ce qu'est aujourd'hui la vraie Suisse ? — la Suisse telle qu'elle devrait être, telle qu'elle était encore il y a vingt ou trente ans, la Suisse républicaine, loyale et courageuse ?

Dans le conflit qui divise les peuples et où la Confédération, que l'on croyait une, s'est elle-même montrée si divisée, la voix des nombreux Suisses établis à l'étranger ne s'était pas encore fait entendre, sinon par quelques manifestations tout individuelles. Que pensaient-ils? Quel jugement portaient-ils sur l'attitude adoptée par leur patrie ?

Beaucoup s'étaient enrôlés, et c'était une façon, la plus éloquente peut-être, de témoigner de leurs sympathies. Nous ne connaissons pas le nombre de ces volontaires. Il est considérable pour la France ; nous ignorons ce qu'il peut être pour l'Allemagne. Mais jusqu'ici personne n'avait parlé. Personne n'avait exprimé une opinion sur la politique suivie par le gouvernement de la métropole, politique qui, par ces temps dangereux d' « union sacrée », engage, par répercussion, tous les Suisses. Il faut croire que si l'on peut pousser l'ardeur de sa conviction jusqu'à prendre les armes pour sa seconde patrie, il soit moins aisé de s'enhardir jusqu'à reconnaître les défaillances de la première, aveuglé que l'on est, semble-t-il, par « cette espèce de candeur patriotique », dont parle si judicieusement M. Alexis François dans son dernier article de *la Semaine Littéraire*, « qui nous tient lieu bien souvent, à nous autres Suisses, de conscience nationale ».

Un certain nombre de Suisses de Paris, émus depuis longtemps par la regrettable évolution du sentiment national que la guerre a fait apparaître, las de subir en silence les inquiétantes compromissions que risquait de leur faire partager la nouvelle mentalité helvétique, n'ont pas voulu demeurer dans cette situation ambiguë. Ils avaient espéré que le procès de Zurich, si douloureusement retentissant, marquerait la fin de cette équivoque et le début d'une réforme de notre esprit public. Mais de nouveaux incidents sont survenus,

témoignant que la leçon n'avait pas été comprise. Loin de reconnaître leurs fautes, les autorités de tout ordre persistaient dans leur étrange entêtement et le peuple, satisfait de quelques récriminations aussi platoniques que partielles, continuait à laisser faire. Ils se décidèrent alors à rompre un trop long silence et à dégager leur responsabilité, pour eux-mêmes d'abord, pour le pays ensuite, dont ils demeurent des citoyens, pour l'étranger enfin, auquel il n'est pas inutile de démontrer que la Suisse qui ne touche pas de trop près au Rhin reste toujours la vieille Suisse.

Ils se sont donc groupés pour rédiger un manifeste et le proposer à la signature de ceux de leurs concitoyens qui, à Paris, pensent comme eux et, comme eux, jugent à propos de le dire. Conçu dans l'esprit de la plus stricte neutralité, ce manifeste, communiqué d'abord à la presse suisse, puis télégraphié de Genève et reproduit dans les journaux français, ne saurait heurter que les germanophiles et ceux qui s'imaginent que le meilleur moyen de sauver la réputation de la Suisse est de couvrir d'un mutisme pudique des fautes déjà connues *urbi et orbi* et d'endosser sans mot dire le décri de leurs auteurs responsable.

Après avoir rappelé quelques-uns des faits scandaleux qui ont compromis « et compromettent journellement encore », en même temps que notre neutralité, « la considération dont nous jouissions jusqu'ici auprès des autres nations belligérantes ou neutres », le manifeste des Suisses de Paris, qui n'a point à s'embarrasser de précautions, ne craint pas de dénoncer l'erreur initiale : « En s'abstenant, dit-il, de protester officiellement contre la violation de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique, le gouvernement fédéral a renoncé à cette tradition antique et noble de la Suisse, qui n'a jamais hésité, fût-ce aux risques d'une guerre, à affirmer des principes qui sont l'essence même de son existence. »

Rien n'est plus exact, et voilà la meilleure réponse à servir à ceux qui, saisis déjà d'une sainte panique à l'idée que les armées impériales auraient pu envahir la Suisse, au cas où celle-ci se fût résolue à demeurer fidèle à sa mission historique, vous envoient sur un ton qui paraît ne concevoir aucune réplique possible : « Quoi ! vous auriez donc voulu risquer la guerre ? » Mais parfaitement. Trois fois au moins, au cours du XIXe siècle, la Suisse a risqué la guerre, lorsque sa dignité s'est trouvée en jeu. Elle l'a risquée en 1838, contre la France, lors de l'incident Louis-Napoléon. Elle l'a risquée en 1856, contre la Prusse, à la suite de la conspiration de Neuchâtel. Elle l'a risquée en 1889, contre l'Allemagne, pendant l'affaire Wohlgemuth. Chaque fois, il est vrai, le conflit qui menaçait se résolut, à l'honneur et à la satisfaction de la Suisse, sans qu'on eût à recourir aux armes. Mais chaque fois, la Suisse fut prête à marcher pour défendre un

patrimoine de fierté et d'indépendance qui était cependant beaucoup moins en péril qu'aujourd'hui. C'est qu'il n'y avait pas alors deux Suisses, mais une seule, animée du même souffle d'enthousiasme et de liberté. Suisse romande, Suisse alémanique, que ce fût contre la France, que ce fût contre l'Allemagne, chaque fois on retrouvait la patrie unie dans un seul sentiment national : *Un pour tous, tous pour un !*

« Dès lors, poursuit le manifeste, les erreurs ne se sont point atténuées, loin de là. Le pouvoir législatif s'est cru autorisé à remettre aux mains de l'exécutif des pleins pouvoirs qu'il ne possédait pas et que celui-ci a transmis à l'autorité militaire, devenue de ce fait quasi dictatoriale. » C'est la malheureuse évidence même, et voilà comment il se fait que de confédération neutre de républiques que nous nous figurions être encore le 1er août 1914, nous sommes devenus, en moins de deux ans, une oligarchie militaire centralisée à tendances nettement germanophiles.

Mais, et c'est là la partie la plus originale du document, cette constatation, pour déprimante qu'elle soit, ne constitue pas un diagnostic désespéré. Il suffit de regarder au delà de la zone d'emprise de notre dictature militaire, pour retrouver la Suisse avec ses vieilles vertus, la Suisse libre, jalouse de son antique idéal, la Suisse telle qu'elle aurait dû se montrer, pour sa gloire, dans cette crise. La colonie de Paris en apporte le témoignage. « Image fidèle de la mère-patrie dit le manifeste, elle représente dans les mêmes proportions et la même harmonie l'ensemble de ses cantons et la diversité de ses républiques confédérées. Elle atteste la parfaite unité de vues du peuple suisse. »

Le manifeste en conclut que le « fossé » qui « se serait creusé entre les différentes nationalités de notre pays » n'existe pas. Il ne s'agirait pas, en Suisse, de « l'asservissement d'une minorité à une majorité ce qui serait grave, mais de l'effacement, très momentané, nous l'espérons, de la majorité devant l'attitude inadmissible et périlleuse d'un pouvoir inconstitutionnel ». Il n'y aurait plus dès lorsqu'à rentrer, le plus vite possible, « dans le droit et la légalité » pour voir reparaître la Suisse authentique, actuellement enfouie et méconnaissable sous sa chape difforme de fonctionnaires enrégimentés, de politiciens d'affaires, de journalistes suspects et d'officiers prussianisés.

Sans partager entièrement, à cet égard, l'optimisme du manifeste et sans oublier qu'au début de la guerre la Suisse alémanique fut dans sa presque totalité et à très peu d'exceptions près ardemment germanophile, reconnaissons toutefois que la situation a changé et qu'il ne serait pas impossible qu'il se trouvât maintenant, en Suisse alémanique même, une majorité pour réprouver les actes du Conseil

fédéral et de son état-major et aspirer à une conception plus saine de la neutralité.

Quant au Suisse qui réside à l'étranger, en pays allié ou en pays neutre — nous n'avons pas de renseignements sur nos concitoyens des empires centraux, d'ailleurs beaucoup moins nombreux, — il est certain que ce Suisse, échappant aux pressions déformatrices que subit trop souvent le Suisse de l'intérieur et conservant dans son cœur l'idéal intact de la patrie lointaine, est resté tout entier le vieux confédéré d'autrefois. Il représente mieux peut-être la véritable Suisse que l'électeur travaillé des bords de la Limmat ou de la Birse. Il est donc naturel, il est intéressant, il est très précieux qu'il fasse entendre sa voix.

C'est ce qu'a bien compris la *Gazette de Lausanne*, lorsque, après avoir publié l'appel des Suisses de Paris, elle ajoute :

Les Suisses de Paris sont bien placés pour juger notre politique. Leur patriotisme est au-dessus de tout soupçon. L'amour qu'ils portent à leur pays, avivé par la distance, éclate non seulement dans les magnifiques œuvres sociales, les institutions d'entre-aide si touchantes qu'ils ont créées à leur usage, mais par la sollicitude constante avec laquelle ils s'associent à notre vie nationale dans les bons et dans les mauvais jours. Et précisément parce qu'ils vivent en dehors de nos frontières, ils voient et sentent mieux que nous-mêmes les conséquences de nos actes et les répercussions de nos faits et gestes à l'extérieur.

Les Suisses de Paris ont fourni la preuve de leur attachement à leur pays, le jour où la guerre a éclaté, quand ils sont accourus en foule à l'appel de la mobilisation. Leurs intentions ne sauraient donc être suspectées. C'est dans l'intérêt de la Suisse qu'ils ont pris la parole.

Les inquiétudes qu'ils expriment au sujet de la situation internationale de notre petit pays et des sympathies que les fautes commises ont failli nous aliéner doivent donc nous toucher. Elles seront certainement prises en très sérieuse considération par tous ceux qui ont l'obligation d'observer « la plus stricte impartialité envers tous les belligérants » dont parlent les ordonnances du Conseil fédéral et que sanctionne solennellement le récent vote de l'Assemblée fédérale unanime.

La sécurité de la Suisse, son bon renom de loyauté et d'honneur en Europe sont à ce prix.

Il y avait encore une autre raison à l'initiative prise par la colonie suisse de Paris. Cette raison n'est pas spécifiée dans l'appel, mais elle y est incluse : c'est la défense même de la colonie. M. Marcel Guinand, député au Grand Conseil de Genève, qui a pris une part importante à l'affaire des colonels, à laquelle il vient de consacrer un historique impressionnant (1), l'exprime en ces termes dans un journal romand :

(1) Marcel Guinand : *Un Procès militaire, L'Affaire des deux colonels*. Georg, Genève.

De nombreux sujets allemands ont cherché à se dérober en France aux poursuites de l'autorité militaire en usurpant la qualité de citoyen suisse. La consonnance germanique des noms alémanes favorisait la confusion. C'est ainsi que, sous lecouvert de notre nationalité dont on abusait, des belligérants ont pratiqué l'espionnage et jeté la suspicion sur la colonie suisse en France.

Cette suspicion est la chose la plus douloureuse qui puisse exister pour un citoyen de la libre Helvétie habitué à pratiquer les principes de la loyauté et de l'honneur.

Il fallait donc qu'un cri s'échappât de la poitrine de ceux que l'on confondait parfois, dans le peuple, avec des délateurs et des indésirables abusant de l'hospitalité que la France leur accordait.

Ce cri, nous venons de l'entendre. Nous venons d'assister à l'angoisse des Suisses de Paris qui, sentant la nécessité de l'union, ont voulu faire appel à la patrie et lui faire la confidence de leur souffrance.

Que l'on discute les termes du manifeste adressé au Conseil fédéral. Que l'on en critique certains détails, certaines phrases ; c'est un droit. C'est le droit du citoyen libre, du républicain, du démocrate. Mais que l'on s'incline chapeau bas lorsque ceux qui luttent à l'étranger, qui y portent haut le renom de notre patrie, viennent invoquer les liens indissolubles formés par l'alliance helvétique.

C'est en vain que la *Neue Zürcher Zeitung*, effrayée de cet acte d'insubordination, évoque tragiquement le spectre de la division gagnant également les colonies à l'étranger :

Nos concitoyens établis à l'étranger, dit le grand journal de Zurich, ne forment pas seulement d'importantes colonies à Paris, Londres ou Milan, mais aussi à Munich, à Vienne, à Berlin. Que l'une d'elles prenne le droit de s'exprimer librement sur la situation internationale et sur les événements de notre politique intérieure, rien n'empêchera une autre colonie de revendiquer le même droit. Il en résultera qu'entre Suisses à l'étranger surgiront les mêmes dissensions que celles dont nous fournissons chaque jour chez nous le témoignage, et finalement nous offrirons le spectacle d'un peuple dont, à l'intérieur et à l'extérieur, tout l'édifice d'Etat tremble sur ses bases.

Les très nombreuses signatures alémanes figurant déjà sous notre appel lui répondront. Quant aux Suisses de Berlin, à supposer qu'ils soient germanophiles, ce qui est loin d'être prouvé, nous ne voyons pas très bien ce qu'ils pourraient faire. Rédigeront-ils un manifeste en opposition avec celui des Suisses de Paris? Impossible, ce dernier étant irréprochablement neutre et ne comportant pas un mot qui puisse le faire étiqueter de manifestation francophile. Voudront-ils faire acte de loyalisme envers nos autorités et couvrir d'un satisfecit leurs actes contraires à la constitution comme à la neutralité? A leur aise, ils ne nous apprendront rien de nouveau, toute la députation aux Chambres fédérales faisant de même, et ne diminueront pas d'un iota la valeur de la protestation civique émanée de

Paris. Ce qu'ils auront de mieux à faire sera donc de se joindre à nous ou de se taire (1).

Je ne serais d'ailleurs pas sans reproche à l'égard de la vérité, si je laissais entendre que la colonie suisse de Paris se réclame tout entière de son manifeste. Les germanophiles y sont rares, sans doute, mais l'espèce neutraliste y pullule. J'ai déjà défini le neutraliste. A l'encontre du neutre sincère, qui se forme une certaine conception de la neutralité et s'efforce de la faire prévaloir par son attitude, le neutraliste craint avant tout de se compromettre. Dans le privé et en paroles, on le verra, plus que le neutre parfois, se montrer sévère et incriminer fortement les excès de l'autorité. Il se déclarera volontiers francophile convaincu. Mais s'agit-il de passer aux actes, plus personne ! Le neutraliste disparaît comme une anguille. De nombreux ressortissants de l'espèce nous ont dit : « Votre appel est très bien ; nous en approuvons tous les termes ; mais le Suisse à l'étranger doit se taire. » D'autres s'étaient intéressés au manifeste au point d'y collaborer avec amour ; mais au quart d'heure de la signature, une savante retraite les assurait sur les suites que pouvait comporter à leur endroit ce geste d'audace. D'autres, non plus courageux, mais moins subtils, s'apprêtaient à signer, signaient déjà, aucun nuage ne menaçant encore le ciel serein de leur prudence. D'autres enfin, se dérobant personnellement, enhardissaient leurs scrupules jusqu'à promettre bravement leur concours pour l'obtention de toute signature qui ne fût pas la leur.

Mais le Conseil fédéral veillait, car le Conseil fédéral a un œil à Paris. Dès que cet œil eut le soupçon de quelque chose, il s'embruma, puis s'alluma de colère sous son sourcil froncé. A cet éclair, le fragile troupeau neutraliste se dispersa instantanément de tous les côtés, affolé sous le vent de l'orage qui se préparait. Un souffle, un grondement, il n'était déjà plus.

Semblables à leurs congénères métropolitains, nos neutralistes parisiens renoncèrent donc à contrister M. Hoffmann. Mais, sensibles au reproche qui leur avait été trop souvent adressé de ne rien faire, leur conscience bourrelée, à défaut de meilleur emploi, s'est réfugiée dans la bienfaisance. La bienfaisance ! Voilà qui est suisse, voilà qui est neutraliste, voilà qui permet d'exhaler ses bons sentiments à l'égard de la France, sans crainte de déplaire à l'Allemagne ! Il avait suffi d'un regard de l'œil courroucé pour déterminer à la fois cette fuite et ce ralliement sur un pacage plus calme.

Certes, la bienfaisance, c'est très bien. Nous en faisons tous, nous en voulons tous faire : mais non pas au détriment de notre sens du droit et de l'honneur national. Nous ne voulons pas que la bienfai-

(1) Parmi les membres du comité d'initiative du manifeste de Paris figure précisément un Suisse ayant appartenu longtemps à la colonie suisse de Berlin.

sance serve de prétexte légitime à l'abdication de notre titre de citoyens suisses.

C'est ce qu'exprime très bien M. Ed. Bauty, directeur de la *Tribune de Genève*, dans un article qui vaut d'être cité entièrement :

Ce n'est pas à nous, dit le directeur de la *Tribune*, à souligner ce que la Suisse a fait pour les belligérants. Elle s'est dépensée sans compter. Elle a été généreuse. Elle n'a pas épargné son temps, ni sa peine. Elle accueilli les blessés, toutes les victimes de la guerre et leur a fait des réceptions que pourraient envier des rois. Et si elle a été charitable envers tous, sa charité s'est affinée encore, s'est montrée plus particulièrement attentive et tendre lorsqu'il s'est agi des Alliés, et surtout des Français.

Ce furent de beaux gestes et des actions pures, absolument désintéressées pour la plupart, que n'oublieront sans aucun doute ni ceux qui en furent l'objet, ni les nations à qui ils appartiennent.

Toutefois, si la Suisse a eu de beaux gestes et de nombreux, elle n'a pas su trouver jusqu'ici le mot qui désarme toutes les préventions, sape toutes les suspicions, la parole qui frappe par sa sincérité, qui découvre le cœur et qui prouve la beauté de l'âme. Elle n'a rien dit quand on s'attendait à ce qu'elle dise quelque chose, quand son devoir envers l'humanité lui imposait de dire ce quelque chose.

Il y a des mots qui sont plus que des mots et qui sont beaucoup plus que mille actions. Et c'est parce que ces mots, qui doivent jaillir du cœur et que ne connaissent pas ceux qui compulsent sans cesse les traités de jurisprudence, n'ont pas été prononcés, que certain malaise n'a cessé de régner parmi nous et qui se manifeste maintenant de façon plus aiguë dans nos colonies établies chez les Alliés... Les représentants les plus authentiques, les plus autorisés, sinon les plus officiels, de la colonie suisse de Paris viennent de publier un appel qui trace de façon saisissante leurs inquiétudes.

On sait qu'on a cherché à diminuer la valeur de cette manifestation. Mais on n'a réussi par là qu'à marquer en traits plus frappants la réalité de la crise.

Il y a crise, ce n'est pas douteux.

Reste à savoir ce que nous pourrions faire pour en atténuer les effets.

Le manifeste des Suisses de Paris ne le dit pas clairement. Toutefois, il n'a échappé à personne que la riposte qui l'a suivi sous forme d'un télégramme d'agence devait provenir directement ou indirectement de ceux qui s'étaient senti visés comme étant les auteurs responsables de cet état de crise.

. . . .

[La suite de l'article de la *Tribune de Genève* a été supprimée par la censure.]

LOUIS DUMUR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Il est des esprits français dont le patriotisme par trop intégral voudrait que, la paix conclue, rien ne fût emprunté

à l'organisation allemande du commerce et de l'industrie. Ils oublient qu'au cours de cette guerre nous ne nous sommes pas trop mal trouvés de nous être parfois inspirés d'elle dans ce qui relève de l'art militaire. Des journaux, dont le sentiment patriotique intransigeant s'est confiné dans l'appel à la haine de tout ce qui porte la signature et commerciale et industrielle et même artistique de nos adversaires, ont convaincu les ignorants que tout ce qui venait d'au delà des Vosges n'était que camelote, n'oubliant pas, Parisiens du soir comme toujours, de commencer le mot par un k. Mais, ingénieurs, savants, commerçants et consommateurs, chacun dans sa partie, savent pertinemment qu'il n'en est pas ainsi et que même, dans notre siècle où, par le fait de l'évolution économique, tout s'est comme démocratisé, la « camelote », elle-même, c'est-à-dire l'article bon marché, est devenue, pour une notable partie de la population, un objet de première nécessité. Donc, pourquoi n'en pas fabriquer ? Un journal portugais, *A Lucia*, sous la plume de M. Brito Camacho, marche à l'encontre de ceux qui, ne voulant faire plus, parlent sans cesse de rester soi, intégralement soi :

Pour combattre efficacement l'Allemagne en tant que puissance militaire, il est indispensable de lui opposer des forces supérieures aux siennes, puisque dans les guerres modernes le courage individuel est un facteur secondaire de la victoire. Mais pour la combattre avec des chances de succès sur le terrain économique, il faut, au moins, produire comme elle produit, fabriquer comme elle fabrique et commercer comme elle le fait elle-même. Telle est l'œuvre de chaque pays, telle est la tâche qui s'impose à chacune des nations pour qui l'Allemagne est une rivale redoutable au point de vue de la concurrence sur les marchés. On n'élimine que ce qui peut être avantageusement remplacé et si, pour l'après guerre, les puissances alliées n'avaient pas modifié leur technique manufacturière et commerciale de façon à pouvoir opposer aux articles *made in Germany* des articles de même nature, mais de meilleure qualité ou, à qualité égale, d'un prix moins élevé, les barrières douanières et les ligues économiques seraient inutiles. La plus complète des législations commerciales serait absolument vaine; car elle ne saurait remplacer les lois de la nature.

— Les Allemands s'entendent à jouer de la question polonaise, et la bonne volonté indéniable des hautes sphères russes s'est montrée jusqu'ici trop peu explicite pour que les gouvernements austro-hongrois et allemand n'en aient tiré quelque avantage. Un grand mouvement de justice en faveur de la Grande Captive s'affirme, non seulement en Angleterre, en France et en Italie, mais aussi dans toute la Russie. Les lois et règlements les plus importants qui limitent actuellement en Russie la liberté des Polonais, et qui atteignent principalement la Lithuanie et la Ruthénie, c'est-à-dire, les neuf gouvernements du N.-O et du S.-O., sont les suivants, d'après la *Sprawa Polska* :

1° Limitations du droit de propriété en Lithuanie et en Ruthénie ;

2° Limitations au point de vue de la langue. Le 14 mai 1915 toutes les dispositions administratives qui n'étaient pas strictement conformes à la loi et qui restreignaient l'emploi des langues locales ont été abolies. Malgré tout, le russe reste obligatoire pour les sociétés, non seulement dans leurs rapports avec l'autorité, mais même dans leur correspondance privée ;

3° Limitations des droits à l'exercice des fonctions publiques ;

4° Limitation de l'autonomie.

La presse polonaise et les représentants polonais de Russie ont demandé la suppression de ces mesures. La question est à l'ordre du jour depuis un long temps, mais une solution partielle semble prochaine. Voici le projet de loi élaboré par le service du ministre de l'Intérieur, M. Stürmer. Il se réduit à deux points :

1° Aux Polonais seront désormais accessibles les diverses fonctions qui leur étaient interdites dans le département du ministère de l'intérieur ;

2° Leurs sociétés et institutions dans le royaume et en Lithuanie pourront rédiger leurs actes en polonais, sauf dans leurs rapports avec l'autorité.

Mais le gouvernement, — les Polonais et la majorité du peuple russe l'espèrent, — n'a pas dit son dernier mot,

Si l'on étudie la question des rapports russo-polonais d'un peu près en l'approfondissant, on se convainc vite que l'antagonisme qui existait avant la guerre entre la Russie et la Pologne correspondait à un conflit entre l'orthodoxie et le catholicisme. Ignace Grabowski publie dans le *Dziennik Kijowski* une étude sur « le catholicisme et la nationalité » :

L'une des considérations formulées avec la plus d'insistance par ce qu'on appelle les slavophiles russes, comme une critique au slavisme polonais, est que le catholicisme représente une religion internationale qui aboutit à la longue, nécessairement, à dénationaliser le pays qui l'accepte. On dit : la Pologne ne peut être slave, aussi longtemps qu'elle sera catholique. L'erreur est double. Elle est due à l'inintelligence de l'esprit du christianisme catholique, et elle procède aussi d'un défaut de « perspective historique », en quoi pèchent d'ailleurs tous les écrivains russes, sans en excepter les plus remarquables...

L'esprit du christianisme catholique se distingue par une faculté d'accommodation à toute sorte d'individualité nationale, que ne possède aucune autre religion au monde. A côté d'une forte organisation et d'une stabilité de forme indispensable pour maintenir l'ordre, le christianisme catholique, en son essence, comporte d'infinies possibilités de développement. Il est incomparablement plus libéral et plus progressif que les autres confessions qui lui reprochent son esprit rétrograde...

En Pologne, le catholicisme est devenu religion nationale. Il s'est emparé

de l'âme du peuple, et le peuple à son tour l'a formé à son image. Quiconque a observé d'un peu près la vie polonaise a pu constater tout ce qui est entré de notre âme, au cours des siècles, dans les cérémonies de la religion, tout ce qu'elles renferment de poésie et de philosophie originales. On peut dire que le christianisme catholique polonais, qui a trouvé une expression si magnifique dans les œuvres de Mickiewicz, possède une pleine autonomie, et qu'il n'en est que plus cher aux cœurs polonais. L'histoire de notre clergé est non seulement l'histoire de Rome, mais celle de la société polonaise. Il a montré tant d'esprit de sacrifice, tant de dévouement à la cause nationale, que parler d'action dénationalisatrice, c'est se souvenir uniquement de certaines péripéties funestes qu'on ne saurait en vérité oublier, mais qui ne furent que des accidents. Pour ce qui est spécialement de l'idée slave, que Mickiewicz encore interpréta d'une manière si remarquable, eh bien ! l'on peut dire que le catholicisme polonais est étroitement uni à l'âme slave, et qu'il lui donne une vigueur, une force de durer, une puissance de développement qu'elle ne saurait trouver en aucune autre religion. Rien ne l'arracherait aujourd'hui de nos entrailles, fût-ce au prix d'une ruine totale de la nation.

Kazimier Budny, dans le même journal, appelle le catholicisme le « talisman de l'âme polonaise ».

LA PRESSE ENNEMIE.— On connaît en France les qualités morales et de clairvoyance (peut-être sectarisées par un système politique) de l'Allemand Hermann Fernau, dont a paru, en traduction française, le fameux livre : *Justement parce que je suis Allemand*. Il vient de donner, à la *Friedenswarte*, un article intitulé : « Pourquoi les Allemands ne sont pas aimés », dont voici quelques passages :

... La guerre nous a apporté cette révélation pénible que nous, Allemands, nous ne rencontrons aucune sympathie par le monde. Certes les Turcs sont nos amis. Mais quel est l'Allemand assez étrange pour être fier de cette amitié? Parmi les peuples à proprement parler cultivés, ne nous aiment guère que les Suisses alémaniques, une certaine partie de la population suédoise et, occasionnellement quelques Norvégiens, Hollandais et Espagnols. Et même dans ces pays la plupart des gens notoires sont fort peu épris de l'Allemagne. Un Spitteler, un Hodler, une Ellen Key l'ont assez nettement exprimé.

... Si étrange que cela puisse paraître, la raison essentielle de cette antipathie à notre égard est d'ordre *politique*. On ne peut pardonner aux Allemands que, devenus scientifiquement, techniquement et au point de vue organisation un peuple de premier ordre, ils soient restés, dans le domaine politique, sur le même pied que les Turcs, et même que les Russes. Quoi que l'on puisse dire, les faits sont là pour prouver que l'Allemagne moderne possède une constitution *féodale*. Tous les autres peuples (les Russes, les Autrichiens et les Turcs exceptés) se sont délivrés du féodalisme, mais l'Allemagne aucunement.

Les autres peuples ont vu, à tort ou à raison, un danger permanent dans notre constitution et les possibilités qu'elle offre. Et aujourd'hui où, à leur

avis, ce danger s'est réalisé dans toute son effroyable ampleur, ils déclarent avec le ton profond de la conviction : « Nous savions bien qu'avec leur culture militaire les Allemands sont le mauvais génie du monde. »

C'est une grave erreur de croire que le surnom de « Barbares » nous a été donné parce que (comme le rapportent les journaux franco-anglais) nos soldats auraient ravagé en sauvages la Belgique et la Pologne. Non, on ne nous a pas appelés Barbares en raison d'atrocités plus ou moins exagérées...

J'ai eu l'occasion de causer avec des intellectuels français sur cette appellation de « Barbares ». Le Français cultivé entend par là, tout d'abord, la situation *politique arriérée* des Allemands. Lorsqu'il lit les œuvres de Treitschke et de Bernhardi, quand il entend des professeurs comme Ostwald, Lasson, Schiemann, Sombart, ou des socialistes comme Scheidemann, Heine, Südekum, etc. parler de la « liberté allemande », alors, se prenant la tête entre les mains : « Mais ce que ces esprits dirigeants de l'Allemagne appellent liberté est précisément ce qui amena chez nous la Révolution il y a 125 ans ! Est-il possible que les Allemands aient aussi peu le sens de la véritable liberté ? Ce sont là ces Allemands sur les épaules de qui, au dire d'Ostwald, repose l'avenir de la culture européenne ? Celui pour qui la liberté est telle, celui qui qualifie de dangereux et de décadent ce qui, pour le reste du monde, est la liberté et le progrès, celui-là est un Barbare. Car seuls les esclaves, les barbares et les Byzantins sont capables de travestir leur servitude en liberté. »

L'état d'union sacrée qui m'interdit d'approfondir présentement ce problème n'empêchera pas le lecteur d'aller jusqu'au bout de ma pensée. Par exemple, c'est un article de foi pour nos pangermanistes de croire que nous nous avons atteint un degré de culture que ne possède aucun autre peuple et que nous reçûmes de la Providence le droit et la mission de procurer cette culture supérieure par la force à ceux qui ne la voudraient accepter de bonne volonté. Il existe une *science* allemande, infiniment répandue, infiniment profonde qui a enseigné, méthodiquement et gravement, dans des milliers de livres, la foi en l'absolue supériorité de la culture allemande. Cette anthropologie dite arienne et indo-germanique fut fondée par le Français Gobineau, et achevée par Virchow, Mommsen, Woltmann, Bopp, Reimer et cent autres savants, et cette science-là possède actuellement son représentant le plus autorisé en la personne de l'Anglais Chamberlain, dont la « *Genèse* du xxe siècle » a été répandue à plus de cent mille exemplaires sous patronage officiel. Ces non Germains sont les apôtres du Germanisme !

Les peuples nous ont regardés avec stupéfaction. Ils ne comprenaient pas qu'une telle science bâtarde, bâtie entièrement sur des hypothèses et des mensurations de crânes, ait pu trouver tant de partisans et développer une évidente présomption de supériorité. Les Anglais et les Français, qui mesurent d'instinct le progrès humain et la culture aux acquisitions politiques, n'entendent pas qu'un peuple dont la constitution politique est restée de cent ans en arrière de toute autre, ait pu sérieusement élever la prétention de posséder plus de culture qu'eux-mêmes. Avant la guerre, ils tenaient les théories de supériorité de nos savants raciques pour des extravagances sans grand intérêt de Teutomanes à demi-aliénés. Mais lorsqu'il leur fallut entendre, au début de la guerre, des gens comme Haeckel,

Ostwald, Hauptmann, Dehmel, Sudermann, Kohler, Sombart, c'est-à-dire des penseurs et des poètes de tendances progressistes, dans une forme ou dans une autre affirmer que la culture de l'Allemagne était si avancée qu'elle créait à celle-ci le droit de l'imposer par la force des armes au reste du monde, alors leur sympathie pour notre science et notre culture se changea en haine et en mépris et ils imprimèrent les mots de « savants barbares ». Car, concluent nos voisins, un peuple qui s'enorgueillit des folies de l'anthropologie indo-germanique, un peuple qui chante le *Deutschland über alles* en conservant soigneusement et en les perfectionnant les vestiges médiévaux de la monarchie absolue, des privilèges de noblesse et de castes, les mauvais traitements infligés aux soldats et le christianisme obligatoire, un tel peuple est un peuple dangereux et barbare. Il se peut qu'il possède des institutions libérales, mais il n'a pas un esprit libéral. Il se peut que sa mécanique et sa technique, sa discipline et son organisation soient des modèles du genre, il lui manque une âme haute et le sens de la liberté, de la dignité du citoyen et des droits de l'homme. Ajoutez que toute son histoire n'est faite que de conquêtes. La Prusse n'est pas le produit naturel d'un groupement naturel de peuples, mais le produit d'une volonté, d'une idée de fer. Il est clair que la politique allemande qui, depuis cent ans, n'a pas reconnu un seul de ces principes dont nous avons fait les fondements de la vie nationale moderne, demeurera prisonnière de ses traditions féodalo-militaires. Et c'est pourquoi on ne peut à cette époque aimer les Allemands, pas plus qu'on ne pouvait aimer les Français du temps de Napoléon ou les Espagnols du temps de Philippe II.

On croit fermement à l'étranger que nous aspirons à la domination mondiale. Il est certain qu'il ne manque pas dans la littérature allemande de productions sur lesquelles on appuie cette idée. La littérature pangermaniste allemande de ces quarante dernières années est formidable et riche d'influence. Une comparaison avec la littérature chauviniste des autres pays est, hélas! à notre désavantage. La littérature est le miroir d'un peuple. Nous avons beau protester et dire que les œuvres du général de Bernhardi ont été à peine connues en Allemagne et qu'à l'étranger on a excessivement exagéré leur influence. Une telle protestation fait sourire. Car d'abord ce n'est pas qu'un livre soit très répandu qui importe, mais où il est répandu, et ensuite le général de Bernhardi n'est pas un franc-tireur de l'idée guerrière pangermaniste, mais bien le général d'un grand parti intellectuel parfaitement organisé, devant lequel, ainsi que nous l'a prouvé la guerre, l'armée des socialistes allemands et d'autres soi-disant démocrates ont, le moment psychologique venu, servilement déposé les armes.

Et voilà pourquoi l'on ne nous aime pas.

Die Leutche, revue franc-maçonnique, publie la lettre d'un lieutenant allemand, Karl Lüdemann qui, pendant cette guerre, s'est battu sur tous les fronts. Karl Lüdemann différencie justement la haine et la colère, sentiment qui peut n'avoir rien de vil et même provenir de la générosité d'un cœur que révoltent la félonie et l'iniquité. Pénétrons avec Karl Lüdemann dans la sentimentalité actuelle du combattant allemand.

On écrit chez nous de longs essais sur la haine entre les peuples, ses origines, son importance et sa justification, et l'on recherche, avec beaucoup de peine et une dépense considérable d'érudition, lequel de nos adversaires mérite d'être l'objet de la « haine capitale ». On expose même que tous ceux qui sont sous les armes sont remplis contre nos ennemis d'une haine sans nom, d'une haine à quoi s'accouple un riche dédain des peuples ennemis et de chacun de nos adversaires.

Il convient d'examiner le développement de cette fausse représentation. Je puis d'autant mieux le faire que, depuis le commencement de la campagne, je suis au front comme officier et ai vécu et supporté, avec ma troupe, de bons et de mauvais jours dans le Luxembourg, en Belgique, en France, dans le nord de la Pologne, en Prusse orientale, dans les Carpathes, en Galicie, dans le sud de la Pologne et même dans la sainte Russie.

Lorsqu'en ces premiers jours d'août nous longions le Rhin, nous étions tous remplis de notre grande tâche, de la claire notion qu'il y allait du bien de tout notre peuple, de la résolution ferme et illimitée d'accomplir notre devoir jusqu'au bout. Et qui eût voulu interdire à ceux-là dont les mains portent aujourd'hui les armes mais hier encore tenaient la faux, le marteau ou la plume, qui eût voulu leur reprocher de partir avec une sainte colère contre ceux qui, pour de bas motifs intéressés, criminellement, contraignaient à la guerre un peuple laborieux travaillant dans la quiétude et la paix ?...

Puis vint la déclaration de guerre de l'Angleterre, qui rompit les liens du sang, et alors ce fut pour tous la vision toujours plus claire de qui devenait le responsable immédiat de la guerre ; il importe peu ici que la représentation que l'homme simple se faisait des événements ait été exacte. Mais le désir était général, du moins chez toutes les troupes qui combattaient alors en France et en Belgique, de se trouver le plus tôt possible en face des Anglais pour régler les comptes. Et il faut avouer que cette sainte colère se transforma ci et là en une haine formidable telle, que le chant de haine de Lissauer trouva dans le pays et sur les champs de bataille un terrain merveilleusement préparé.

Peu de temps après, se manifesta chez les soldats du front un sentiment difficilement explicable chez qui est rempli de haine, une vive répugnance pour tout ce qui tendait à discréditer nos adversaires, travail auquel ne cessaient de s'adonner une partie de la presse et une certaine « industrie ». Les raisons en furent le contact étroit qu'eut individuellement dans la lutte tout combattant avec l'adversaire et plus tard avec l'ennemi prisonnier ou blessé, la bravoure indéniable du soldat ennemi, l'existence menée par nos troupes en pays envahi au milieu de la population, et l'idée que l'ennemi contre lequel on avait croisé le fer ne saurait être rendu personnellement responsable de la guerre, étant l'instrument involontaire des hommes d'Etat de sa patrie. Si une haine pouvait se justifier, ce ne pourrait être que celle dirigée, non contre l'adversaire en particulier ou l'ensemble de la population du pays, mais contre les responsables dans les Etats ennemis.

Du mélange étroit à l'armée de toutes les classes et couches sociales il est résulté qu'il y eut ici un commerçant, là un élève des universités, là un ouvrier, connaissant exactement la France, l'Angleterre, ou la Russie et leurs habitants, lié par un intérêt commun avec des sociétés savantes, ou

des organisations socialistes ou autres, ou des négociants des contrées ennemies. Et tous racontaient qu'il n'y eut jamais avant la guerre, dans ces pays, une véritable haine nationale contre nous...

Peu à peu la haine qui s'était allumée subitement s'éteignit dans la troupe, mais demeura vivace dans l'intérieur de l'Allemagne, si l'on en croit les essayistes, à qui l'idée ne vint malheureusement pas de rechercher dans les lettres venues du front si vraiment persistait une haine sérieuse contre toute une nation ennemie...

Une haine véritable contre les ennemis est par conséquent peu répandue à l'armée, et n'est souvent, là où elle existe, qu'un produit de la presse. Je ne sais ce qu'il en reste à l'intérieur du pays et particulièrement chez les hommes qui pensent. Mais partout où l'on en trouve des traces, il faut s'efforcer de la surmonter comme quelque chose qui, à nous Allemands, nous est étranger. Il est entre l'amour et la haine tant de degrés qu'il nous sera aisé de trouver le juste milieu dans nos sentiments à l'égard de la population des nations ennemies.

LA PRESSE NEUTRE. — Le Dr Bjarne Eide, correspondant parisien du journal norvégien *Tidens Tegn*, énonce les difficultés que rencontrera toujours, pour être efficace, toute discussion entre socialistes français et socialistes allemands. Ces difficultés tiennent peut-être moins à la différence psychologique des deux races qu'à la différence réelle et inévitable des conditions objectives d'une telle discussion.

Ce n'est pas la même chose que d'être socialiste en Allemagne et de l'être en France.

Je l'ai bien senti à l'époque de la paix, mais plus encore maintenant où des efforts sont faits pour renouer la collaboration internationale socialiste, et ce, parce qu'il ne s'agit plus à cette heure des questions économiques qui font les frais de la lutte commune, mais de vaincre des difficultés purement politiques et, ce qui plus est, des difficultés de politique internationale.

En France, le parti socialiste, comme tous les autres partis politiques, ne manque pas d'avoir son influence sur toute la politique, y compris la politique étrangère, et rien n'empêche que cette influence puisse devenir décisive.

Et le Dr Bjarne Eide cite ces mots de M. Arthur Meyer : « Ce que je crains le plus, ce sont nos propres socialistes et anarchistes. Ils ont quelquefois déterminé les décisions de la nation. »

Mais le parti socialiste allemand, si riche, si fortement organisé et dont le nombre des électeurs est si élevé, peut-il vraiment se vanter d'avoir la moindre influence sur la politique du pays, et surtout sur sa politique extérieure ? Même s'il arrivait à avoir une forte majorité au Reichstag, pourrait-il résulter autre chose que la dissolution même du Reichstag et la persistance au gouvernement d'une puissance plus fortement organisée que le parti socialiste, c'est-à-dire l'organisation militaire et administrative de

l'empire ? Il y a bien la révolution allemande dont Heine a parlé, mais en a-t-on jusqu'ici senti réellement l'approche et la menace?

Le contraste est démesuré : d'un côté les socialistes français apportant une chose dont ils disposent réellement, et de l'autre les socialistes allemands qui offrent une chose sur laquelle ils n'ont absolument aucune influence.

Si nous voyons quelqu'un offrir ce dont il ne dispose évidemment pas, nous sommes en droit de mettre sa sincérité en doute. L'impuissance des socialistes allemands quant à la politique extérieure de leur pays rend suspects leurs récents efforts vers un rapprochement, et explique l'accueil fait à ces efforts par la presque unanimité de la presse française. C'est un refus qui ne varie que par sa brutalité plus ou moins grande.

Comme je l'ai déjà dit, ce manque de confiance de ma part date d'avant la guerre, et se fondait alors sur les réticences et les faux-fuyants que rencontraient les socialistes français toutes les fois qu'ils abordaient ouvertement les questions véritablement capitales : le désarmement, la révolution en cas de guerre, le droit des nationalités et le sort de l'Alsace-Lorraine. Cette méfiance s'est accrue au début de la guerre, à ne voir s'élever en Allemagne aucune opposition, socialiste ou autre. Puis se manifesta l'activité dévorante des socialistes impérialistes chez les neutres, activité qui sort des limites du droit de défense que reconnaissent les camarades français, et qui relève du chauvinisme, de l'impérialisme et du pangermanisme.

On dit que les socialistes allemands ont évolué et qu'on ne saurait douter de la sincérité d'un Liebknecht, d'un Haase, etc... *Mais toute l'Allemagne elle-même a évolué, sous la pression des événements*. M. Delbrück ne déclare-t-il pas qu'il a *maintenant* la conviction que la vie des nations doit reposer sur la foi des traités et de la parole donnée. M. Dernburg, dont on se rappelle les cyniques déclarations en Amérique, avoue *maintenant* que la politique allemande s'est montrée trop brutale. Il n'est pas jusqu'à Maximilien Harden, le plus glorieux de tous les pangermanistes, qui n'ait subi une évolution des plus glorieuse. Il disait : La « Force est mon droit. Tuez-les ! L'histoire ne s'enquerra pas de vos raisons. » *Maintenant* il critique surtout les autorités allemandes, et, pour ce qui regarde les rapports entre nations, ses opinions semblent *maintenant* tout à fait imprégnées du bon sens commun.

Peut-on attribuer plus d'importance à l'évolution des socialistes qu'à celle des pangermanistes? La conversion tardive d'un Harden appelle-t-elle la confiance ? D'après tous ces écrits antérieurs, elle n'est guère qu'un aveu de l'impuissance où se trouve réduite l'Allemagne. Les événements ont montré que l'Allemagne n'a pas — actuellement — la force *suffisante* pour réaliser son « droit ».

Aux yeux des Français, toutes ces « conversions » souffrent d'un grave défaut. Venues trop tard, elles ont coûté trop de souffrances et trop de sang. Et même les efforts actuels vers un rapprochement prennent par moments un caractère irritant.

Le *Vorwærts* reproche aux camarades français de toujours voter les budgets de guerre, de réclamer la liberté pour l'Alsace-Lorraine de décider de son sort, et de ne point vouloir de paix séparée. « Tout cela prolonge

la guerre. » Le devoir des camarades français serait *d'affaiblir les forces de la guerre.*

Ce serait très bien si les camarades allemands voulaient bien faire la même chose de leur côté. Mais *le* peuvent-ils ? Sinon les reproches du *Vorwærts* reviennent à dire : « Nous sommes frères. Mettons un terme aux hostilités. Chez nous, malheureusement, nous ne pouvons rien faire. Mais vous, vous pouvez le faire chez vous. Faites-le donc au nom de la fraternité, sans vous soucier que cela signifie victoire pour l'Allemagne et désastre pour la France. La fraternité avant tout ! Faites la paix séparée avec nous. Il est vrai que cela nous donnerait les mains libres vis-à-vis de la Belgique, l'Angleterre, la Pologne, la Russie, la Serbie, les Balkans, etc. Mais qu'importe ? La fraternité avant tout ! Il est très pénible certes que l'Alsace-Lorraine nous appartienne. Mais ce n'est point nous, socialistes, qui pouvons vous la rendre, et si vous vous obstinez à la reconquérir, vous prolongerez la guerre. Renoncez donc à l'Alsace-Lorraine, la fraternité avant tout ! »

Voici la réponse brève que j'eusse voulu voir faire les socialistes français à leurs camarades allemands :

« Nous voulons bien collaborer avec vous. Mais nous avons fait, au cours d'un siècle, un certain nombre de révolutions grâce auxquelles nous avons conquis le droit et l'influence qui nous étaient dus. Faites de même ! C'est alors seulement que les paroles auront la même signification et la même vertu chez vous que chez nous. Nous sommes décidés à bâtir avec vous la maison de la fraternité, mais il est nécessaire qu'avant de construire, le terrain soit totalement déblayé. *Notre* partie de terrain est *déjà* déblayée, à vous de déblayer maintenant *la vôtre.* Alors pourra commencer le travail d'édification ! »

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Les ligues contre le luxe, en Angleterre, en Russie et en Pologne. — La guerre a fait naître en Angleterre un sport nouveau, le sport de l'économie.

L'économie par patriotisme tend même à devenir une sorte de culte. La pairesse lady Juliet Duff, une des femmes les plus riches de la haute société anglaise, a déclaré à un journaliste que, dans sa maison, le dîner était presque supprimé : peu de viande, beaucoup de fromage, tel est maintenant son menu. Cette dame n'accepte plus d'invitations et n'invite plus personne. Même économie sur le chapitre vestimentaire : lady Duff porte ses vieilles robes.

Une autre grande dame, lady Cornélie Wenborn, a fondé une société, *Women's War Economy League*, à laquelle la duchesse de Sutherland, la duchesse de Bedford, la marquise de Ripon, etc., ont donné leur adhésion. Les membres de cette ligue s'engagent : 1° à porter leurs anciennes robes sans s'occuper des modes nouvelles ; 2° à faire à pied leurs promenades, n'usant d'automobiles que pour

les courses urgentes nécessitées par des œuvres de bienfaisance ; 3° à n'inviter personne ni chez soi ni au restaurant ; 4° à ne pas acheter d'objet de luxe de provenance étrangère ; 5° à licencier tous les valets et maîtres d'hôtel et se contenter du service d'une seule personne.

Cette ligne a bien vite acquis une popularité extraordinaire et, puisque en Angleterre les classes moyennes imitent toujours les classes supérieures, toute économie ayant reçu la sanction du high life est devenue un signe de bon ton.

A côté de cela les journaux publient des appels invitant les « gentlemen » à renoncer aux cols et chemises empesés ; et pour qu'on sache bien qu'il ne s'agit pas là d'une petite économie, les journaux donnent des chiffres. En Angleterre on empèse, chaque semaine, 50 millions de manchettes et de faux cols, soit, par an, 2 milliards et demi, ce qui exige la consommation d'une quantité de charbon valant 70 millions de francs, etc. Et après ces données la conclusion : « Par patriotisme, faites des économies ! »

C'est aussi le mot d'ordre qu'on essaye maintenant de faire entendre en Russie où, depuis le commencement de la guerre, sévit une véritable épidémie de luxe qui menace de devenir un danger national.

On sait que depuis quelque temps le prix des diamants a considérablement augmenté ; les achats des Américains, des Suédois, des Danois y sont pour quelque chose, mais présentement ce sont les Russes qui achètent le plus de diamants. Les demandes sont si nombreuses que les bijoux qui, avant la guerre, se vendaient deux et trois mille roubles valent maintenant de dix à quinze mille roubles ; le carat d'un diamant de qualité et de grosseur moyennes est évalué jusqu'à mille roubles. Les autres pierres précieuses sont moins demandées, mais des diamants, et de beaux et de purs, il en faut à n'importe quel prix et les Russes en achètent partout, à Paris et surtout à Amsterdam. Un grand marchand de diamants de Paris, qui était récemment à Pétrograd, voulut bien accorder une interview à un journaliste russe, auquel il montra sa collection de bijoux et de diamants qui emplissait les cinq pièces de son appartement à l'hôtel de l'Europe. A la question de l'interviewer s'il espérait vendre tout cela à Pétrograd, le joaillier répondit : « Certainement, je pourrais même en vendre dix fois plus. Chez vous, maintenant, on a peur de l'argent. Après chaque guerre vous avez des procès retentissants, les preuves de la concussion se trouvent dans les dépôts des banques, les immeubles ; aujourd'hui on ne veut pas laisser de preuves, les diamants sont des meubles faciles à porter ; une dizaine de belles pierres, c'est une immense fortune, sans parler que la valeur des diamants augmente de jour en jour. On a calculé que l'argent placé

dans les diamants donne de 10 à 20 pour cent. » Et le marchand ajouta : « En Russie, on a acheté des diamants pour des milliards. »

Ainsi, en mettant sur le pavé des millions de miséreux, cette guerre a fait paraître des milliers de nouveaux riches qui demandent au luxe les satisfactions du présent et la sécurité de l'avenir.

A Moscou, l'initiative de la lutte contre l'orgie somptuaire vient d'être prise non pas, comme en Angleterre, par les femmes de l'aristocratie, mais par les artistes, par des femmes considérées pourtant jusqu'à ce jour comme l'élément frivole par excellence, contribuant, par l'exemple, à répandre le fléau du luxe. C'est aussi par l'exemple qu'elles entreprennent la lutte, persuadées que les femmes du monde, toujours prêtes à les suivre dans les pires excentricités, les suivront également dans la voie de la modestie où elles les convient.

Les artistes de Moscou ont donc décidé d'établir pour elles-mêmes une sorte d'uniforme de coupe simple, n'exigeant pas trop de tissu et dont le prix ne devra pas dépasser cent roubles. Dans ce costume elles devront paraître partout, aussi bien à la scène que dans les concerts : car elle entendent ainsi lutter contre ce préjugé stupide qui interdit à une artiste en renom de paraître deux fois dans le même costume. Pour élaborer le type de ce nouvel uniforme, les artistes de Moscou ont fait appel à la collaboration des artistes peintres les plus réputés.

A Pétrograd, c'est la princesse Tarkhanov, veuve du professeur de l'Académie de médecine, mort il y a quelques années, qui la première est partie en guerre contre le luxe. Elle a publié dans les grands journaux de la capitale un « Appel aux femmes » qui lui a valu quantité de lettres de félicitation et de chaleureux encouragements à poursuivre cette nouvelle campagne. Beaucoup de ses correspondants sont des officiers qui, du front, la remercient pour son initiative. « Nous vous remercions, lui écrit l'un d'eux, officier de la garde, pour votre Appel aux femmes russes, et nous vous supplions de ne pas vous en tenir là, mais de réitérer vos objurgations jusqu'à ce qu'elles aient été entendues de toutes. Il est probable que votre appel restera, pour un temps, la voix dans le désert, il est possible que de quelques pimbêches vous receviez des lettres injurieuses, mais nous vous supplions, princesse, malgré tout, de ne point renoncer à votre idée. Stigmatisez celles qui oublient leurs devoirs envers la famille et envers la patrie et sachez bien qu'en attendant qu'*elles* vous suivent, *nous* sommes avec vous. Nous souffrons qu'il y ait en Russie des femmes qui ne se rendent pas compte des événements historiques que nous traversons et nous souhaitons de tout cœur le grand succès de votre entreprise. »

La princesse Tarkhanov a publié cette lettre, qu'elle a fait suivre de

ces lignes : « J'ai la grande satisfaction de pouvoir dire qu'*elles* ont entendu notre appel et sont venues à nous en nombre considérable. C'est *notre armée* pour la lutte contre l'ennemi intérieur, le luxe honteux et les festins pendant la peste. Cette armée marchera bientôt de pair avec notre merveilleuse et héroïque armée du front, semant la foi et le courage dans les cœurs et aidant à l'écrasement de notre ennemi extérieur. »

La princesse Tarkhanov a établi les statuts d'une « Société pour la lutte contre le luxe et les folles dépenses » et ces statuts, chose inouïe dans les annales de la bureaucratie russe, ont passé tous les bureaux et ont été approuvés en trois jours.

Enfin, de son côté, la Ligue féminine polonaise a publié dans tous les journaux polonais d'Autriche, de Pologne et d'Allemagne un appel éloquent, dans lequel est vigoureusement blâmé le luxe effréné de la haute société polonaise. « Chaque demeure polonaise, lisons-nous dans cet appel, est la demeure du deuil et de la douleur ; chaque cœur polonais est une partie du cœur du peuple, qui verse son sang et ses larmes ; chaque pensée polonaise doit être la pensée du secours aux malheureux et du relèvement des ruines de la patrie. Nous, femmes polonaises, nous flétrissons énergiquement ceux qui, par une orgie sans frein, souillent la grandeur des temps que nous vivons. »

J.-W. BIENSTOCK.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Yves Guyot : *Les causes et les conséquences de la guerre ;* Alcan. 3 50

Les Dessous de la politique d'Orient, par un Allemand. Trad. de l'anglais avec préface par Henry Bonnet ; Plon. 3 50

Littérature

Jean de Bonnefon : *Guillaume II ;* Soc. d'éditions.

Sous-lieutenant André Dollé : *Pages de gloire, d'amour et de mort ;* Berger-Levrault. » »

Henry Franz : *Palaprat, son temps, ses œuvres ;* Jouve. 3 50

Edouard L. de Kerdaniel : *Un soldat poète du XVe siècle : Jean Meschinot ;* Jouve. 3 »

Pierre-Maurice Masson : *La formation religieuse de Rousseau ;* Hachette. 3 50

Pierre-Maurice Masson : *La profession de foi de Jean-Jacques ;* Hachette. 3 50

Pierre-Maurice Masson : *Rousseau et la restauration religieuse ;* Hachette. 3 50

Un Compagnon de Péguy : Joseph Lotte. Pages choisies et notice biographique par Paul Pacary. Préface par Mgr Battifol ; Lecoffre. 4 »

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Paul Adam : *Dans l'air qui tremble.* Dessins de Huygens ; Crès. 3 50

Alglave : *Problèmes de guerre ;* Berger-Levrault. 0 75

Serge Basset : *L'Italie en armes ;* Istituto édit. italiano, Milan. » »

Adrien Bertrand : *La conquête de l'Autriche-Hongrie par l'Allemagne ;* Berger-Levrault. 0 60

Marcelle Capy : *Une voix de femme dans la mêlée.* Préface de Romain Rolland ; Ollendorff. 2 50

Les Communiqués officiels. XVIII Janvier-février 1916. Berger-Levrault. 0 90
Deutsche Worte ; Berger-Levrault. 2 50
H. Fougerol : *Condition civile des mobilisés ;* Berger-Levrault. 2 »
E. Gomez-Carrillo : *Le Sourire sous la mitraille*. Trad. de Gabriel Ledos ; Berger-Levrault. 3 50
La Guerre. Documents de la section photographique de l'armée. Nos 7 et 8; Colin ; chacun. 1 25
Epaminondas C. Kyriakidès : *Neutralité néfaste ;* libr. Eleuthérondakis et Barth, Athènes. » »
Jean Léry : *La Bataille dans la forêt* (Argonne 1915) ; Hachette. 2 »
P. Louéry d'Arc : *Jeanne d'Arc et la guerre de 1914;* Berger-Levrault. » »
Stanley Washburn : *Sur le front russe*. Trad. de l'anglais par Paul Reneaume. Avec 25 phot. h. t. ; Berger-Levrault. 3 50
Tout le front, de la mer du Nord à la Suisse. Carte au 500.000e : en six couleurs ; Berger-Levrault. 3 »
Emile Verhaeren : *Parmi les cendres*. Frontispice de Huygens ; Crès. 1 50
Emile Waxweiler : *Le Procès de la neutralité belge ;* Payot. 2 »

Philosophie

Emile Corra : *Rôle civilisateur du sentiment ;* Rev. positiviste int. 1 »

Poésie

Marcel Descamps : *Phidilé, le Sablier d'or ;* Bière, Bordeaux. 4 »
Passim : *Nègres fous et bijoux d'un son*. Préface par Pierre Boissie : Edit. Art et Travail. 2 »

Questions militaires

Judith Cladel : *Le Général Galliéni*. Préface de G. Hanotaux. Avec un portrait ; Berger-Levrault. 2 »
Juliette Adam : *Le Général Skobeleff*. Avec un portrait ; Berger-Levrault. 1 25

Sociologie

Daniel Bellet : *Mentalité teutonne ;* Libr. Sirey. 3 50
J. Dessaint : *Avant tout, un pouvoir central*. Préface de Georges Deherme : Perrin. 3 »
F. Duplessis : *Le Crédit de banque en Allemagne et en France et notre avenir économique ;* Berger-Levrault, 2 »
Edmond Laskine : *L'Internationale et le Pangermanisme ;* Floury. 6 »
Paul Otlet : *Les Problèmes internationaux et la guerre ;* Rousseau. 8 »

Romans

Odette Dulac : *La Houille rouge ;* Figuière, 3 50
Alfred Machard : *La Guerre des Mômes ;* Flammarion. 3 50

Théâtre

F. Chavannes : *Le Mystère d'Abraham ;* Cahiers vaudois, n° 10. 3 »

Voyages

Stanislas Millot : *Pékin et ses palais en avril 1901*. Avec des illust. ; Leroux.

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France*. Assemblée générale ordinaire annuelle. — Verhaeren au Luxembourg — Les Ecrivains tués à l'ennemi. — Une lettre de M. Edmond Barthélemy. — Une lettre de M. J.-W. Bienstock. — Un monument à Ruben Dario — Le Prince Lichnowsky et le Kaiser. — L'Archéologie, la viticulture et la guerre. — La pipe à la bouche et la canne à la main. — Le pseudo « madame Dieulafoy ».

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du

Mercure de France sont convoqués en assemblée générale ordinaire le jeudi 22 juin prochain, à cinq heures et demie, au siège social.

A. VALLETTE.

§

Verhaeren au Luxembourg. — Le lundi 29 mai, jour de fermeture hebdomadaire officielle, le musée du Luxembourg s'est ouvert devant deux cents visiteurs pour la remise du portrait d'Emile Verhaeren. On sait qu'un groupe d'admirateurs du poète en faisait l'offrande à la France, en hommage à la Belgique littéraire qu'il représente si hautement. La cérémonie, d'un caractère intime, était présidée par M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique. Y assistaient : le sous-secrétaire des Beaux-Arts, le ministre de l'Instruction publique de Belgique et de nombreuses personnalités du monde littéraire, amis du poète. Le Président de la République, qui figure au nombre des souscripteurs ainsi que le roi et la reine de Belgique, s'était fait représenter.

Au cours de la cérémonie, M. Painlevé a prononcé un discours dont nous extrayons ce très beau portrait psychologique du poète :

Flamand, en effet, vous l'êtes par la naissance, par la volonté, par le génie ; vous avez consacré des poèmes à la gloire de votre race « fière et rugueuse comme un sarment », vous avez marqué en des vers inoubliables son profond accord avec les embruns, le vent et les marées. Mais c'est dans notre langue française, sous une forme volontairement fruste et gauche parfois, mais directe et puissante toujours, que vous avez exprimé votre sensibilité flamande. Comme Rodenbach, comme Maeterlinck, vous êtes, à côté des poètes wallons, un des types représentatifs de cette nation qu'a créée la rencontre de deux races, deux races dont les querelles même attestent la vigueur et dont la guerre a montré l'indissoluble union. Mais, tandis que Rodenbach cherche dans les décors du passé, dans les cloîtres et les béguinages un refuge contre les bruits du siècle, tandis que l'invincible nostalgie de Maeterlinck, en de délicates et merveilleuses légendes, semble aspirer à quelque pays de rêve où n'atteindra jamais aucun pied humain, vous, Emile Verhaeren, fils robuste de ces drapiers et de ces forgerons qui ne quittaient si vaillamment l'enclume ou le métier que pour la pique, vous avez accepté, comme Jacob avec l'Ange, le corps à corps avec la brutale réalité. Après les jours frais de l'enfance, vous avez connu le doute et l'angoisse et jusqu'au vertige du désespoir, mais quand tout semblait perdu, vous avez entendu l'appel des multitudes qui vous a fait tressaillir tout entier, et tout entier, corps et âme, vous vous êtes livré à ce torrent indompté, boueux, tourmenté, mais irrésistible qui emporte l'humanité vers les mers de l'avenir. Vous vous êtes penché sur l'ardente vie moderne, sur les énormes cités charbonneuses et leurs populations laborieuses et dolentes, vous avez chanté la sueur « des bras fiers de travail, des fronts fiers de lueurs ». Vous avez contemplé avec pitié, mais sans effroi, l'effroyable jeu du machinisme moderne qui broie aveuglément tant de frêles existences, pour enfanter un ordre nouveau. Et de vos plus sombres tableaux émane, comme d'une toile de Rembrandt, une lumière mystérieuse, reflet d'une invisible aurore que nos yeux ne contempleront pas, mais dont vous savez qu'elle se lèvera un jour. Certes, vous n'ignoriez pas que longtemps dureraient les ténèbres où doit se débattre l'humanité, mais ce que vous n'avez pu prévoir, même en vos jours de pessimisme le plus amer, c'est une nation qui se prétend supérieure, et grande en effet par le nombre, par la méthode et la science, tendue tout entière, dans ses plus intimes ressorts, vers le meurtre et vers la destruction. . . . .

Mais si cruelles que soient les épreuves qui nous sont aujourd'hui imposées, elles n'affaiblissent ni votre courage ni le nôtre. Nous ne renonçons point à notre idéal parce qu'il a plu à une nation en délire d'essayer de le piétiner.

Et maintenant, le portrait de Verhaeren, œuvre du peintre Theo Van Rysselberghe, a pris sa place au Luxembourg dans le passage qui sépare les deux grandes salles actuellement ouvertes au public. Le choix de cette

place a dû être longuement médité par le conservateur du musée. Ce choix est d'ailleurs heureux. Verhaeren fait face à d'Annunzio. Les deux portraits si différents s'opposent fortement. Celui de d'Annunzio, romantique et glacé, en cape, sur un fond de mer grise, fait valoir Verhaeren, réaliste, tout baigné d'une chaude lumière. Le poète est assis à sa table de travail, en robe de chambre, dans sa pose familière. Il écrit avec une expression à la fois calme et tourmentée ; les paupières abaissées cachent le regard pour mettre en valeur le beau front pensif sillonné de rides. L'impression qui se dégage est de calme, de simplicité et de haute pensée exprimée dans la clarté du soleil.

§

Les Ecrivains tués à l'ennemi. — La liste des écrivains morts à la guerre s'est allongée des noms de Roger Vincent, Eugène Nolent, Ernest Babut, Jules-Gérard Jordens, Pierre-Maurice Masson, Léon Boyer, Jean d'Is.

La liste des écrivains considérés comme disparus s'est aussi augmentée du nom du poète Lucien Rolmer, de qui on est sans nouvelles depuis le 27 février.

Actuellement, le nombre des écrivains tombés au champ d'honneur s'élève au chiffre de *deux-cent-dix-sept*.

En dehors de ce chiffre, *vingt-sept* jeunes écrivains, dont la mort n'est pas officielle, sont portés disparus.

Le nombre des prisonniers s'élève à *vingt-cinq*.

Neuf écrivains ont reçu la croix de la Légion d'honneur pour faits de guerre.

Treize autres ont reçu la médaille militaire et *cent-quarante-cinq* la Croix de Guerre.

§

Une lettre de M. Edmond Barthélemy.

Mon cher ami,

La Censure a supprimé, dans le dernier numéro du *Mercure*, les deux tiers de mon article sur le livre de M. Léon de Montesquiou : *1870. Les Causes politiques du désastre.*

D'autre part, le *Mercure* ayant oublié (ce qui est compréhensible étant donnée la tablature que lui donne la censure) d'indiquer par une mention, ou par un « blanc », ou d'une façon quelconque, cette large coupure, les lecteurs sont donc avertis que si l'article en question est sans queue ni tête, ce n'est pas de ma faute.

Je saisis cette occasion de joindre à celles de nombreux publicistes ma protestation contre le sans-gêne de la Censure. Chacun s'inclinera devant ses pires sévices, ou même devant ses fantaisies les plus saugrenues, en matière militaire et diplomatique. Mais on ne supportera pas en silence que son arbitraire s'exerce en dehors de ces domaines. On déclarera tout à fait abusive une Censure qui veut sévir aussi en matière d'opinion, qui s'attaque à des écrits d'histoire politique, qui veut régenter les idées, — les plier (en une heure où la France a besoin de vérité) à l'on ne sait quel béat conformisme officiel, déjà dénoncé par des hommes comme M. Char-

les Humbert, et dont l'indolente niaiserie optimiste est pour notre pays un danger aussi grand que l'invasion allemande.

Bien cordialement à vous.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Une lettre de M. J.-W Bienstock.

Mon cher Ami,

Dans son excellent article, « Visions de Ghetto », publié dans le dernier numéro du *Mercure de France*, M. Victor Basch écrit à la page 287, en parlant du théâtre juif à New-York : « Voici Léon Kobrin, celui que ses compatriotes appellent l'Ibsen jiddisch et dont plusieurs pièces ont été traduites et représentées au Théâtre d'Art à Moscou... » M. Victor Basch fait une erreur ou il a été mal informé.

On ne connaît en Russie aucun écrivain, jiddisch ou pas, qui s'appelle Léon Kobrin. Aucune pièce de cet auteur n'a jamais été jouée au Théâtre Artistique de Moscou, ni dans tout autre. J'ai devant moi le catalogue de *toutes* les pièces jouées sur les scènes russes de 1874 à 1916 et il ne s'y trouve inscrite aucune pièce de cet écrivain. M. Basch fait sûrement erreur de nom ; il s'agit peut-être de l'écrivain juif « Gordine », dont trois pièces ont été traduites et jouées au Théâtre Korvet à Moscou.

Votre bien dévoué,

J.-W BIENSTOCK.

§

Un monument à Ruben Dario. — Un comité s'organise actuellement en vue d'élever à Paris, en hommage à la mémoire de Ruben Dario, le grand poète hispano-américain mort récemment, un monument allégorique s'inspirant de l'idée de la fraternité intellectuelle des peuples latins. Une première réunion a eu lieu à cet effet le 21 mai dernier, sous la présidence de M. Paul Adam. Un grand nombre de représentants des nations latines d'Amérique et d'Europe y assistaient.

Citons du beau discours de M. Corredor La Torre, l'initiateur de ce mouvement, les passages suivants :

Je n'ai pas besoin de vous faire l'éloge du poète Dario, ni de vous parler de l'œuvre de solidarité latine, que les événements historiques de notre époque nous imposent ; ce sont là des choses qui sont dans votre cœur et dans votre pensée. Je me borne à souligner la haute signification de cette heureuse rencontre des intellectuels latins, à l'heure tragique où la nation française déroute par son intelligence, par ses vertus et son endurance physique, les prédictions de ceux qui croyaient à la décadence de notre civilisation. C'est pourquoi j'ai voulu associer à cette manifestation ibéro-américaine l'Espagne, le Portugal et la Roumanie, et, avec elles, la France et l'Italie, qui rachètent encore une fois, de leur sang généreux, les droits humains consacrés par l'Evangile latin, le droit d'aimer la beauté pour rendre la vie plus noble et plus intense, et celui de chercher la source du bonheur dans la justice.

Et permettez-moi d'ajouter, quoique je n'aie aucun titre pour vous parler de nos devoirs, que l'énorme fardeau de responsabilités que les siècles ont accumulé sur les dépositaires des traditions gréco-romaines, exige de nous tous, grands et petits qui défendons l'idéal de la latinité, un effort auquel nous ne pouvons nous soustraire, tant que nous conserverons l'esprit clair et la conscience honnête.

Que dois-je vous dire du projet qui nous a amenés à cette aimable réunion de famille ? Tout simplement que nous, les ibéro-américains, voulons donner à nos grandes sœurs latines du Vieux Continent, un témoignage de notre étroite solidarité et de notre amour pour elles ; que nous voulons symboliser, dans un marbre

élevé sur les bords historiques de la Seine, la fraternité spirituelle des peuples latins, en souvenir d'un de nos poètes, d'un grand poète, dont la lumineuse existence nous a dit comment le génie latin, qui a créé les merveilles de la vieille Europe, commence à allumer ses flambeaux dans l'ardent et fécond cerveau de la jeune Amérique.

Un comité central a été nommé où figurent : pour la France et la langue française, MM. Paul Adam et Martinanche ; pour l'Amérique de langue espagnole, MM. Corredor La Torre et Gomez-Carrillo ; pour le Brésil et la langue portugaise, M. Graça Aranha ; pour l'Espagne et la langue castillane, MM. Ramon de Valle-Inclan et Cigès Aparicio ; pour la langue italienne, M. Guglielmo Ferrero ; pour la langue roumaine, M. Lahovary.

§

Le Prince Lichnowsky et le Kaiser.

Mon cher Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er mars dernier j'ai imprimé cet extrait du livre de Mr Owen Wister, de Philadelphie, *The Pentecost of Calamity* :

Lorsque l'Ambassadeur d'Allemagne quitta l'Angleterre, sa suite le pria de ne pas être si découragé, la guerre n'étant pas de sa faute ; mais il répondit avec une sincère tristesse : « Vous ne vous rendez pas compte ! Mon avenir est brisé. J'étais envoyé pour surveiller l'Angleterre et pour prévenir l'empereur de l'instant auquel il fallait frapper. Les querelles intérieures semblaient rendre pour l'Angleterre une lutte impossible, et je dis à l'empereur que l'instant était venu ! »

J'ai fait suivre cet extrait de cette observation :

Si cette étonnante confession est authentique, elle mérite d'être connue.

Depuis mon arrivée en Amérique le mois dernier, je me suis mis en relation avec Mr Wister qui vient de m'envoyer ce mémorandum :

La source d'où Mr Wister tient l'anecdote concernant le prince Lichnowsky est de premier ordre. Son ami, Mr Lodge, un des membres les plus anciens et les plus distingués du Sénat des Etats-Unis, a raconté l'histoire à Mr Wister en septembre 1914. Mr Lodge se trouvait chez un des membres les plus importants du gouvernement britannique lors de cette circonstance. Peu d'heures après l'événement, l'hôte anglais du Sénateur américain, qui en avait été le témoin direct, en fit part à Mr Lodge. Mr Wister demanda au Sénateur Lodge la permission de donner son nom comme autorité pour l'authenticité de l'anecdote, permission qui lui fut aussitôt accordée. Mais comme le sénateur Lodge n'avait pas la permission de son hôte anglais de mentionner son nom, il a prié Mr Wister de ne pas le rendre public.

Bien à vous,

THÉODORE STANTON.

§

L'Archéologie, la viticulture et la Guerre. — L'autre semaine, en creusant une tranchée, nos soldats découvrirent une église en Macédoine. N'avaient-ils pas déjà trouvé des débris de statue aux Dardanelles ? L'archéologie leur doit sûrement quelque chose, mais d'autres sciences, arts et métiers plus directement pratiques sont aussi tributaires de nos soldats. Pendant leur inaction forcée à Salonique, ils apprennent aux paysans grecs à cultiver la vigne à la française, à fabriquer le vin et même à le boire... Ils modernisent les méthodes agricoles et commerciales des habitants de ces régions, si peu développées grâce à la séculaire incurie des Turcs.

Il est souvent question du poilu courageux, jovial, bon enfant, du poilu sentimental et du poilu « t'en fais pas mon vieux ». Pourquoi ne parle-t-on jamais du poilu civilisateur ?

§

La Pipe à la bouche et la canne à la main. — A force d'exercer les métiers des hommes, de les remplacer même, les femmes prennent peu à peu leurs habitudes et jusqu'à leurs manies. Deux dames, l'autre soir, dans un café-concert montmartrois, ont été vues fumant la pipe, comme des hommes. Le fait ne vaudrait cependant pas d'être signalé, bien qu'en temps de guerre cette recherche d'originalité ne paraisse pas absolument indiquée, si, rapproché d'un autre fait, il ne prenait ainsi toute sa signification. On rencontre fréquemment, depuis quelque temps, des dames, la canne à la main, dans les restaurants à la mode, aux thés du Bois de Boulogne et presque dans le métro.

Il ne s'agit pas d'une haute canne tenant de la houlette ou du jouet, telle que la maniaient les marquises poudrées, ni de la badine à pommeau de pierre fine, mais d'une solide canne, d'une vraie canne d'homme, qu'elles ont bien en main et sur laquelle elles s'appuient. A quand le gourdin ou le « nerf de bœuf » dont elles se serviront pour se défendre ?

§

Le Pseudo « madáme Dieulafoy ».

Il y a peut-être quatre ans, un homme se trouvait au théâtre, qui prenait grand soin d'instruire de toutes choses son petit garçon, lequel, dans le fauteuil proche, ouvrait de ronds yeux hébétés, et la bouche aussi.

Tout à coup cet homme pousse une exclamation d'étonnement admiratif, et se met à dire au petit, d'une voix basse que l'émotion faisait rude :

— Tu vois, là, à gauche, à dix places de nous, ce petit monsieur tout rasé, en habit, décoré... Tu le vois ? Eh bien, *c'est madame Dieulafoy* !

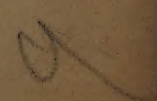
L'enfant ne semblait pas saisir. Mais cet homme poursuivait en extase : « *C'est madame Dieulafoy* ! » Et en aparté : « On voit tout de même bien que c'est une femme ! »

Autour du père et de l'enfant, des gens se penchaient, ayant entendu les paroles révélatrices. Un chuchotement courait : « *C'est madame Dieulafoy*. » Des jumelles se braquaient sur le « monsieur tout rasé, en habit, décoré »... Et quelqu'un qui se penchait comme tout le monde vit que c'était *Forain* qu'on regardait, — Forain qui, prenant très légitimement pour lui cet hommage de la curiosité populaire, en goûtait paisiblement le charme et, comme on dit, faisait semblant de rien.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo



BULLETIN FINANCIER

Si l'activité n'est pas encore bien grande, il est pourtant indéniable que, dans la plupart des groupes, le ton de la cote demeure très soutenu. Un certain nombre de valeurs accomplit même des progrès marqués ; c'est le cas de nos rentes qui font montre de dispositions excellentes :

Rente 5 o/o, 88 fr. 25 ; Rente 3 1/2 o/o, 90 fr. 50 ; Rente 3 o/o, 62 fr. 75.

Les fonds russes, parallèlement aux nôtres, ont eu de nombreuses demandes qui ont encore fait progresser leurs cours : Russe 4 o/o 1901, 68 fr. 25 ; 4 1/2 o/o 1909, 78 fr. 10 ; 5 o/o 1906, 86 fr. 45 ; 3 o/o 1891, 60 fr. 10.

Les titres industriels russes sont aussi bien tenus, il en est de même des valeurs de cuivre. Rio en reprise à 1758.

L'action Penarroya, dont le dividende qui sera distribué le mois prochain est de 70 fr., c'est-à-dire supérieur de dix francs à celui de l'exercice précédent, a été très recherchée et s'inscrit à 1749 francs.

Les fonds balkaniques sont inchangés : Hellénique 5 o/o 1881, 299 fr. ; Roumain 4 o/o 1898, 76 fr. ; Ottoman unifié 4 o/o, 61 fr. ; le Bulgare 5 o/o 1902 passe de 396 fr. 50 à 355 ; le Serbe 4 o/o 1895 reste inchangé à 60 fr. 70.

Les demandes nombreuses ont fortement relevé les cours des actions de nos grands réseaux de chemins de fer :

Orléans 1155 fr. : Est 790 fr. ; Nord 1430 fr. ; Midi 960 fr. ; Paris-Lyon-Méditerranée 1057 ; le Métropolitain est calme entre 455 et 460 fr.

La hausse s'est aussi développée de façon sensible sur les actions de nos grandes banques.

Banque de Paris 895 fr. ; Banque de l'Union parisienne 592 fr. ; Crédit mobilier 339 fr. ; Crédit Lyonnais 1190 ; Comptoir d'Escompte 761 fr. ; Crédit foncier 680 fr.

Transactions nulles sur la Société Générale à 490 fr. ; le Crédit français à 150 fr. ; la Banque française pour le Commerce et l'Industrie à 180 fr.

La Banque russe du Commerce et de l'Industrie passe de 505 à 550 fr. ; la Banque ottomane perd encore quelques points à 442 fr.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.